# Galaxie
SCIENCE FICTION

AVRIL 1954
N° 5

25 f. b. Belgique
2 frs suisses

100 FRS
128 pages




RÉPARATION DU DOME MARTIEN

# Galaxie

## SCIENCE FICTION

Editée et publiée mensuellement par les Editions S. F., avec l'accord de GALAXY SCIENCE FICTION, New-York (Etats-Unis d'Amérique)

VOL. 1 N° 5

AVRIL 1954

## SOMMAIRE



*Couverture de MEL HUNTER : REPARATION DU DOME MARTIEN.*

**Galaxie** SCIENCE FICTION

Magazine paraissant chaque mois



ADMINISTRATION : 154 Faubourg-St-Denis, PARIS (10e) - Tél. : LAM. 83.49
Compte Chèques Postaux : PARIS 10-487.31
PUBLICITE : Publitec, 10, rue La Fayette, PARIS (9e) - Tél. : TAI. 67.50

ABONNEMENTS :

a) France et Colonies : 1 an : 1.020 fr. | b) Etranger : 1 an : 1.560 fr. français

ATTENTION : *Etant donnés les frais élevés, nous regrettons de ne pouvoir accepter les règlements par chèque et les commandes en contre-remboursement. Seuls les règlements par mandat-poste et mandat-carte sont admis.*

**Belgique-Luxembourg, 25 fr. belges ou luxembourgeois - Italie, 270 lires**
**Palestine, 200 mils - Egypte, 15 piastres - Liban, 150 piastres - Suisse, 2 fr. suisses.**


HERMINE



# A SON POSTE

par H. L. GOLD

**Comment en arrive-t-on à être rayé du nombre des humains ? Les psychiatres ne sauraient apporter la réponse à semblable question — mais peut-être Clocker y a-t-il réussi grâce à sa science du turf !**

Lorsque Clocker Locke pénétra au Ruban Bleu, dans la 49e rue à l'ouest de Broadway, il vit que le docteur Hawkins n'était pas encore au courant du malheur qui qui l'avait frappé. Le toubib, pilier de cabaret qui n'exerçait pas et subsistait en tenant la rubrique

Illustré par VIDMER

médicale dans une feuille de chou locale, célébrait sa libération de l'hôpital où il avait été enfermé pour alcoolisme, mais ses invités, assis à la table du fond dans le restaurant, ne paraissaient pas en train.

« Que diable y a-t-il donc, êtes-vous devenus brusquement réfractaires à l'alcool ? » s'écriait le docteur avec pétulance alors que Clocker passait près des diamantaires auxquels, parce qu'ils avaient besoin de la lumière naturelle pour traiter leurs affaires, on réservait traditionnellement les tables devant les fenêtres. « N'ai-je pas dit que c'était ma tournée », insistait le docteur. « Allons, un peu de rire et d'esprit, ou faudra-t-il attendre l'arrivée de Clocker pour avoir de la gaieté ? »

Voyant les autres regarder vers la porte, le docteur se retourna et aperçut Clocker. Il resta bouche bée et, pour la première fois de sa vie, Clocker le vit muet.

« Seigneur ! » dit-il enfin au bout d'un instant. « Clocker est devenu un **personnage** ! »

Clocker se sentit gêné. Il n'avait pas encore l'habitude de porter un complet d'homme d'affaires d'un gris discret et des souliers noirs de ville au lieu de sa voyante veste sport habituelle et chaussures de daim en deux tons ; une cravate ornée de timides petits dessins alors qu'il avait fait autorité en matière de cravates peintes à la main ; et une simple montre-bracelet à la place de son spectaculaire chronographe.

Selon toutes les normes de Broadway (ce Saint-Germain-des-Prés new-yorkais), il savait que le docteur avait raison — il était devenu étrange et excentrique, un personnage.

« C'était une idée de Zelda », expliqua Clocker lugubre en s'asseyant et adressant un signe de tête au garçon qui s'approcha à pas mesurés. « Elle voulait faire de moi un monsieur. »

« **Voulait** » ? répéta le toubib effaré. « Vous, deux tourtereaux qui veniez à peine de vous marier lorsqu'on m'a amené à l'hôpital pour me débarrasser de mes serpents. Vous n'allez pas dire que, pchtt ! c'est déjà fini ! »

Clocker regarda les autres d'un air suppliant. Mais ils s'affairèrent assidûment, avec leurs verres et serviettes en papier.

Bien entendu, le docteur Hawkins connaissait les antécédents : il n'ignorait pas que Clocker vendait des tuyaux pour les courses — qu'il était éditeur, si l'on peut employer ce mot, d'un minuscule journal hippique — car le toubib, toujours à court d'argent pour boire, l'avait fréquemment consulté. Il savait également que Clocker avait épousé Zelda, célèbre danseuse de la 52e rue, qui faisait du « strip tease » et avait des aspirations mondaines. Ce qui lui restait à apprendre s'était passé pendant son éloignement temporaire et forcé à l'hôpital.

« Quelqu'un ne va-t-il pas m'expliquer ? » demanda le docteur.

« C'est arrivé immédiatement après votre départ, lorsque vous avez voulu enlever les verrues d'une bouche d'incendie », dit Clocker. « Zelda a commencé à entendre des voix et c'est devenu véritablement sérieux. »

« Comment sérieux ? »

« Elle est à l'asile du Centre de Glendale, dans une chambre capitonnée, je viens de lui rendre visite. »

Le toubib engloutit son verre d'un trait, signe infaillible qu'il était troublé, satisfait, ou parfaitement indifférent. Cette fois, cependant, il était évidemment bouleversé.

« Le psychiatre a-t-il rendu un diagnostic ? » demanda-t-il.

« Je l'ai retenu par cœur. Catatonie. Démense précoce, voilà les mots qu'a prononcés un de ces vétérinaires du cerveau et il m'a déclaré que c'était incurable. »

« Un coup dur », opina le docteur, « très dur ». Les perspectives ne sont jamais brillantes en des cas semblables. »

« Peut-être n'y peuvent-ils rien», dit Clocker d'une voix rauque, « mais moi je vais m'en occuper. »

« Les gens ne sont pas des chevaux », lui fit remarquer le docteur.

« Je l'ai déjà observé », déclara Handy Sam, l'homme sans bras du cirque aux puces qui buvait de la bière parce qu'il avait un ongle d'orteil incarné qui l'empêchait de tenir un verre à pied. Maintenant que Clocker avait dévoilé la triste vérité, il se sentait libre de parler, ce qu'il faisait d'enthousiasme. « Clocker possède un maître cerveau, toubib. N'est-ce pas lui qui a prédit que Warlock tomberait à rien du tout dans sa troisième année ? Il n'y a que Clocker pour les tuyaux.

« Zelda était mon meilleur numéro en chair et en os », interrompit Arnold Wyle, impresario au pourcentage que la télévision avait sauvé de la ruine et de la prison. « Un numéro de premier ordre dans les cabarets. Personne plus que moi ne regrette son triste état, mais tu n'y peux rien Clocker et tu vas tout droit à un four. Pense plutôt à ton public. Est-ce qu'on peut miser sur Hialeah, par exemple ? Je suis à peu près arrivé à la fin de mon crédit au bar et un bon tuyau ne me ferait pas de mal. »

Clocker frappa du poing sur la table humide. « Ces artistes en psychiatrie n'ont pas la moindre idée de ce qui ne va pas chez Zelda. Moi, je le sais. »

« Vraiment ? » s'écria le docteur surpris.

« Presque, tout au moins. J'en suis si près. J'entends déjà le déclic de la caméra pour la prise de vue finale. »

Buttonhole saisit le docteur par le revers de son veston et s'y cramponna avidement. Il était peut-être le plus pieux des abonnés de Clocker. « Les prévisions hippiques sont une véritable science. Clocker n'a peut-être encore jamais donné de tuyaux sur la race humaine mais je parierais bien à neuf contre cinq qu'il en est capable. Vas-y Clocker, raconte-lui ton histoire. »

Le docteur Hawkins rassembla les ronds qu'il avait fait sur la table avec le fond de son gobelet mouillé. « Cela m'intéressera au plus haut point », dit-il ironiquement, clairement convaincu qu'il était plus charitable de détromper immédiatement Clocker. « Peut-

être pourrions-nous collaborer à à un article pour les revues de psychiatrie. »

« Parfait, regardez ». Clocker sortit des graphiques ressemblant à ceux dont il se servait lorsqu'il préparait ses pronostics de courses. « Zelda est atteinte de catatonie, ce qui se fait de mieux dans ce business de la schizophrénie. Elle était danseuse avant de se déshabiller pour de l'argent et maintenant, elle fait des pas toute la journée. »

Le toubib hocha la tête devant un nouveau verre que venait de poser devant lui le garçon. « Les mouvements stéréotypés sont caractéristiques de la catatonie. Ils sont la conséquence d'impulsions instinctives contrariées ou refoulées ; dans la plupart des cas à la suite de déceptions d'enfance. »

« Elle danse toute la journée, hein, Clocker ? » demanda Oil Pocket, l'indien Cherokee de l'Oklahoma qui, avec les revenus qu'il tirait de plusieurs puits de pétrole, était connu comme l'ange commanditeur de plusieurs revues déshabillées. Il avait un verre de tequila dans une main et un demi citron salé dans l'autre. « Elle danse juste ? »

« C'est exactement cela », dit Clocker. « Elle fait les premiers pas qu'on apprend dans la danse et recommence pendant dix à quinze heures par jour. Et elle ne cesse de parler, comme si elle donnait des leçons à un petit rat qui n'arrive pas à comprendre. Et cette gosse était pourtant une étoile et connaissait sa technique, vous vous souvenez ? »

« Tu parles », acquiesça Arnold Wyle. « Les rudiments, pour Zelda, c'est comme si Jacques Thibaud avait fait le violoneux de noce. »

« J'aimerais quand même la mettre dans une revue », grogna Oil Pocket, « c'est comme des briques à la suite les unes des autres, pas besoin de bien danser. »

« Il vous faudra attendre longtemps », fit remarquer le docteur avec compassion, « en dépit de ce que raconte notre jeune ami. Continue jeune homme. »

Clocker étala ses diagrammes. Il lui fallut la table entière. Les autres enlevèrent leurs verres, Handy Sam posant le sien par terre pour l'avoir mieux à portée.

« Voilà tout ce que j'ai obtenu en vérifiant toutes les usines de fous que j'ai pu contacter, personnellement ou par correspondance », dit Clocker. « J'ai interviewé les docteurs et observé les patients dans les asiles du voisinage. J'ai écrit à ceux qui étaient trop éloignés. Puis j'ai tout analysé comme s'il s'agissait des antécédents d'un cheval de race. »

Buttonhole tira le docteur par le revers : « Ce n'est pas scientifique, hein, je suppose », dit-il d'un ton de défi.

« Gaspillage d'efforts », répliqua le toubib sans essayer de faire lâcher prise à Buttonhole. « Tout cela a déjà été accompli méthodiquement pendant une période portant sur plus d'un demi siècle. Mais écoutons la suite. »

« En premier lieu, poursuivit Clocker, il existe davantage de fous que de folles. »

« Les femmes possèdent davantage de stabilité innée, peut-être

à cause de la disposition plus équilibrée de leurs chromosomes. »

« On compte également un plus grand nombre de piqués dans les professions intellectuelles que parmi les manuelles ».

« Le travail du cerveau élargit les zones de confiit. »

« Et on en trouve moins dans la brousse de l'arrière campagne que dans les villes et pratiquement aucun parmi les sauvages. Je veux dire les vrais sauvages », puis se tournant vers Handy Sam, « je ne parle pas des escrocs ».

« J'étais en train de me le demander », confessa Handy Sam.

« Les complexités de la civilisation provoquent l'insécurité psychique », dit le toubib.

« Lorsque ces catatoniques guérissent, ils ne se souviennent pas de grand chose et même souvent de rien du tout », continua Clocker en consultant ses diagrammes.

Le docteur hocha sa tête blanche ébouriffée : « Aménisie protectrice. »

« J'ai examiné des centaines de ces détraqués. Ils travaillent plus dur et plus longtemps qu'ils ne l'ont jamais fait, (même quand cela ne consiste qu'à rester oisivement étendus), que lorsqu'ils étaient des citoyens normaux. »

« Concentration de l'énergie psychique, évidemment. »

« Et ils ne touchent pas un sou vaillant pour tout cela. »

Le docteur hésita et reposa son gobelet à demi vide. « S'il vous plaît ? » « Je dis qu'ils se font rouler », affirma Clocker. « Quiconque s'acharne ainsi d'arrache-pied devrait être payé. Je ne veux pas forcément parler d'argent, bien que ce soit la seule chose pour laquelle Zelda ait jamais travaillé. Ai-je raison Arnold ? »

« Absolument », répondit pensivement Arnold Wyle. « Je n'ai jamais envisagé la question sous ce jour. Zelda exécutant gratuitement des pas pendant dix à quinze heures par jour — ce n'est plus Zelda. »

« Et si vous me le demandez, elle prend plaisir à ce boulot, dit Clocker. Il en est de même pour les autres catatoniques que j'ai vus. Mais ce n'est pas pour un salaire ? »

Etonnamment, le toubib repoussa son verre, geste que seule une sérieuse énigme médicale pouvait lui faire acomplir : « Je ne vois pas où vous voulez en venir. »

« Je ne connais aucun de ces autres types catas, « dit Arnold Wyle, mais je crois connaître Zelda. Il faut qu'elle retire quelque chose de tout ce travail. Clocker dit qu'il en va de même pour les autres et je le crois sur parole. Mais pourquoi diable se donnent-ils un mal pareil si c'est pour rien ? »

« Ils en obtiennent quelque sorte d'obscur soulagement affectif ou le plaisir de la répétition », commenta le docteur.

« Zelda ? » explosa Clocker, offrez-lui un engagement de cette sorte pour un club de nuit, et elle en crèvera de rire. »

« Je lui dirais: vous occuperez la première place sur l'affiche », renchérit Oil Pocket, « une folle publicité et le spectacle tout entier organisé autour de vous. Pognon, répondrait-elle, économisez sur les affiches et la réclame, donnez-le

moi. Zelda se fiche de la gloriole. »

Le toubib appela le garçon, et commanda cinq doigts au lieu de trois comme à l'ordinaire : « Ne nous chamaillons pas, dit-il à Clocker, continuez ».

Clocker examina à nouveau ses diagrammes. « Il n'est pas une profession qui ne soit représentée, même les grosses légumes et les petits métiers. C'est un véritable kaléidoscope humain. Et tous ces types font ordinairement la même chose que lorsqu'ils travaillaient pour gagner leur vie — peindre des tableaux, vendre des souliers, faire des expériences de laboratoire, coudre des vêtements, Zelda, ses pas de danse. Des heures d'affilée! En l'air ! »

« En l'air ? » répéta Handy Sam surpris.

« Il veut dire que leurs actions sont imaginaires », commenta pour lui le docteur. « Ils n'ont rien dans les mains. Pure hallucination. Illusion systématique. »

« C'est peut-être un langage par signes », suggéra Oil Pocket.

« Non indien », répliqua Clocker avant que le docteur ait pu réfuter cette idée, « jamais de la vie. Buttonhole affirme que je m'y prends comme pour les pronostics de course. Il a raison. Je me base sur ce que les calculateurs appellent probabilités. J'ai toutes les données ici », il frappa du doigt sur les diagrammes, « et il existe un détail, un dénominateur commun qu'on retrouve chez tous ces dingos. Ce n'est ni leur âge, ni leur profession, ni le sexe. Tous enseignent quelque chose. »

Buttonhole parut intrigué et faillit lâcher le revers du docteur.

Handy Sam se gratta pensivement la nuque avec un gros orteil : « Enseigner, Clocker ? Qui ? Vous avez dit qu'ils étaient enfermés seuls. »

« Oui. Je ne sais pas à qui ils enseignent. C'est précisément la question qui m'occupe actuellement. »

Le toubib repoussa belliqueusement de côté les diagrammes. Votre hypothèse appartient au genre de supplément illustré pour lequel j'écris. Tous les catatoniques ne travaillent pas, comme vous le dites. Et ceux qui restent debout rigides ou au lit tout le temps ? »

« Vous semblez croire que c'est facile », répliqua Glocker. « Essayez donc un peu. Je l'ai fait. C'est un travail, je vous le dis ». Il replia ses papiers et les replaça dans la poche intérieure de son veston classique. Il avait l'air malade de solitude et de désespoir. « Sacrebleu, elle me manque, cette petite souris. Il faut que je la sauve, toubib. Ne comprenez-vous pas ? »

Le docteur Hawkins posa doucement sa main trapue sur le bras de Crocker. « Bien sûr, mon garçon. Mais comment pouvez-vous espérer réussir là où les hommes de l'art ont échoué ? »

« Prenez le cas de Zelda. Elle a commencé peut-être lorsqu'elle avait cinq ans et fréquentait l'école de danse. »

« Ces pas ont pour elle une signification symbolique », dit le docteur avec plus de tact encore que de coutume. « Mon explication, c'est qu'elle était forcée de danser contre son gré et qu'il s'a-

git d'une forme de révolte subconsciente. »

« Ils ne présentent pas la moindre signification pour elle », reprit avec entêtement Crocker. « Elle pourrait danser même avec les yeux bandés ou sur les genoux avec les deux chevilles attachées derrière le dos ». Il desserra la main de Buttonhole du revers du docteur et prit les deux revers luimême.

« Je vous le répète, elle enseigne, elle explique, elle dresse quelque imbécile qui n'arrive pas à comprendre de quoi il s'agit ! »

« Mais qui ? » objecta le docteur. « Les psychiatres ? Les infirmières ? Vous ? Avouez-le Glocker, elle continue à faire ses pas de danse qu'elle soit seule ou pas. A vrai dire, elle n'a jamais conscience de la présence de quelqu'un. N'est-il pas vrai ? »

« Oui », concéda Crocker à regret. « C'est bien ce qui me chiffonne. »

Oil Pocket poussa un léger grognement. « Les Blancs ne croient pas aux esprits. Les Indiens y croient eux. Peut-être Zelda parlet-elle à des esprits. »

« J'y ai songé », reconnut Clocker, regardant avec embarras le peau-rouge. « Les esprits semblent être la seule explication. Mais, si ce sont des spectres ou revenants, les élèves de Zelda et des autres catatoniques sont bien les plus idiots fantômes qui soient. Ils leur font répéter à elle, ses pas de danse, et aux autres leur couture ou leur vente de souliers, indéfiniment et sans cesse alors que s'ils possédaient seulement la moitié d'un cerveau ils comprendraient en un rien de temps. »

« Peut-être les esprit n'entendent-ils pas bien », proposa Oil Pocket encouragé par la réception favorable accordée par Clocker à son hypothèse.

« Possible », dit Clocker sans grande conviction. « Si on ne peut les voir, il leur est peut-être également difficile de nous voir et de nous entendre. »

Oil Pocket rapprocha anxieusement sa chaise. « Une vieille squaw dont le nom est Terre Aride Jamais de Saison des Pluies — ce que vous appelez une vieille fille — entend des esprits tout le temps. Elle ne cesse de nous raconter ce qu'ils disent. Personne n'y prête attention. »

« Comment cela se fait-il », demanda Clocker intéressé.

« Elle est sourde et aveugle. Elle n'entend pas le tonnerre, marche dans les cactus et crie comme le diable. Elle nous voit à peine et ne nous entend pas du tout. Comment en vient-elle à voir et entendre les esprits ? Elle parle, parle, parle simplement tout le temps. »

Glocker fronça les sourcils, se disant : « Ces catatoniques ne nous voient ni ne nous entendent, mais on ne saurait douter qu'ils ne voient et entendent **quelque chose.** »

Le docteur Hawkins se leva dignement, oscillant à peine, et tendit un billet au garçon. « J'espérais recevoir de vous un tuyau de course particulier, Clocker. A peine sorti de l'hôpital des alcooliques, quelque argent ne m'aurait

pas été inutile. Mais je vois que votre objectivité est troublée par des considérations sentimentales. Je ne risquerais pas un sou sur votre conseil, même après une course. »

« Je ne m'attendais pas à ce que vous me croyiez », dit Clocker avec désespoir. « Aucun de vous, marchands de pilules, ne croit jamais à rien. »

« Je ne puis rien dire en ce qui concerne vos prédictions psychologiques », déclara Arnold Wyle en se levant à son tour. « Mais j'ajoute toujours foi à vos prédictions hippiques. J'aimerais un tuyau sur Hialeah si par hasard vous en avez un. »

« J'ai été trop occupé par Zelda », répondit Clocker pour s'excuser.

Ils partirent, le docteur Hawkins s'arrêtant au bar pour prendre à crédit une bouteille qui le soutiendrait pendant la rédaction de sa rubrique médicale déjà fort en retard.

Handy Sam mit ses chaussures pour s'en aller. « Ne lâche pas, Clocker. J'ai toujours dit que tu étais un savant ».

« C'est moi qui l'ai dit », objecta Buttonhole en se cramponnant aux revers de Handy Sam pour se lever de sa chaise. « Si quelqu'un peut venir à bout de cette affaire, c'est bien Clocker. »

Lugubre, Oil Pocket les regarda partir. « Les docteurs ne croient pas les esprits réels », dit-il. « Je tombe malade et vais voir le docteur de la Réserve indienne. Il me donne des remèdes. Je suis plus malade encore. Le sorcier voit que ce sont les mauvais esprits qui me rendent malade. Il agite sa crécelle. Il danse. Les mauvais esprits s'en vont. Je vais mieux. »

« Je ne sais que diable penser », lui confia Clocker malheureux et tourmenté. Si cela pouvait faire du bien à Zelda, je me trancherais la gorge des pieds à la tête afin de devenir un esprit et de la défendre contre les autres. »

« Vous esprit et elle vivante, ce ne serait pas très commode pour s'aimer. »

« Alors que faire — prendre un médium à mon service ? »

« Allez chercher le sorcier de la Réserve. Il chasse les mauvais esprits. »

Clocker écarta sa chaise de la table. « Ma parole, je le ferai si je ne découvre pas un moyen meilleur marché que de payer le voyage jusque dans l'Oklahoma. »

« Tirez Zelda de là, je paierai tous les frais et la ferai engager dans une revue. »

« Et si j'amène ici ce type et que ça ne marche pas, je me serai endetté envers vous. Merci, Oil Pocket, mais je vais d'abord essayer ma manière à moi. »

De retour dans sa chambre d'hôtel, attendant le lendemain pour pouvoir rendre visite à Zelda, Clocker était comme le joueur qui a misé jusqu'à son dernier sou sur un cheval à la suite d'une intuition. Après avoir négligé sa gazette hippique pendant des semaines pour l'étude de la catatonie, il sentait que la conclusion était proche.

Il passa la plus grande partie de la nuit à fumer et marcher de long en large dans la chambre,

essayant de ne pas regarder les pots de cosmétique et brosses de tête sur le bureau. Il ne faisait pas attention aux épingles à cheveux par terre, aux bas nylon sur le séchoir de la salle de bain, aux tubes de pâte dentifrice pressés par le haut. Il avait mis les parfums dans un tiroir mais l'odeur en était si insinuante et tenace qu'il lui semblait que Zelda se tenait debout et invisible derrière son dos.

Dès que se montra le soleil, il sortit en hâte et prit un taxi. Il lui faudrait attendre l'heure des visites, mais il ne pouvait supporter la lenteur du train. Sa simple présence dans le même bâtiment qu'elle, serait — presque — suffisante.

Lorsqu'on le laissa enfin pénétrer dans la chambre de Zelda, il passa tout son temps à l'observer en silence, absorbant chaque geste et chaque murmure. Ses mouvements, en dépit de leur irritante monotonie essentielle, étaient particulièrement intéressants car Zelda avait les cheveux d'un noir bleuté qui tombaient sur ses épaules bien faites, les yeux bleus et bien espacés, les lèvres boudeuses et un corps surprenant. Elle utilisait son physique d'une manière inconsciemment provocante, à l'exception des yeux qui restaient distants et sans expression.

Clocker le supporta aussi longtemps qu'il put puis finit par éclater : « Sacrebleu, Zelda, combien de temps leur faut-il pour apprendre un pas de danse ? »

Elle ne répondit pas. Elle ne le voyait pas, ne l'entendait pas. Même lorsqu'il l'embrassa sur la nuque, son endroit préféré, ses épaules ne frémirent point.

Il ouvrit le phonographe portatif qu'on lui avait permis d'apporter et, rempli d'espoir, joua trois de ses airs favoris — un mouvement rapide de ballet, une lente mélodie et, le plus puissant de tous, l'air insinuant qu'elle préférait pour le « strip-tease ». D'ordinaire, le rythme en aurait embrouillé les pas qu'elle dansait, mais plus maintenant.

« Elle est morte pour ce monde », grommela Clocker découragé.

Il secoua Zelda. Même lorsqu'elle avait perdu l'équilibre, elle n'en continuait pas moins à marquer avec les pieds les rudiments de la danse.

« Ecoute, petite », dit-il la voix tendue et irritée, « je ne sais pas qui sont ces types pour lesquels tu travailles, mais dis-leur que s'ils veulent te garder, il faut qu'ils me prennent également. »

Quoi qu'il ait pu espérer — l'apparition d'une figure spectrale, un vent glacial arrivant de nulle part — rien ne se produisit. Elle continua ses sautillements.

Il s'assit sur le lit. Ces gens-là choisissaient donc les gens comme lui les chevaux, sauf que lui s'efforçait de trouver les gagants et eux des gens qui montraient quelque chose. Montrer ? Evidemment, Zelda enseignait la danse et fournissait probablement aussi des renseignements sur l'industrie du spectacle. On avait sans aucun doute également pris les autres pour ce qu'ils savaient et qu'ils continuaient à démontrer avec la même obstination qu'elle.

Il avait conçu un projet dont il n'avait soufflé mot au docteur parce que c'était fou. Ces semaines sans elle avaient été un enfer de solitude — pour lui, pas pour elle ; elle n'avait pas même conscience de l'effroyable perte. Il verrait pour cela mais, mieux encore, ce serait de la libérer d'une manière ou d'une autre. Le seul moyen d'y parvenir serait de découvrir sous l'emprise de qui elle était et ce qu'on voulait d'elle. Même en possession de ces informations, il n'était nullement certain de réussir et il existait un sérieux risque qu'il se fasse prendre lui aussi. Mais cela n'avait pas d'importance.

Son idée c'était de les intéresser, **eux**, à ce qu'il savait, **lui**, afin qu'on désire lui faire expliquer tout ce qui concernait les courses. Après quoi il aviserait lorsqu'il saurait de quoi il retournait.

Clocker s'approcha tout près de la danseuse mécanique qui avait été sa femme. Il commença à lui parler, très fort, des connaissances étendues nécessaires pour prédire les gagnants aux courses : archives des haras, antécédents des jockeys et montures, état du terrain de course et influences météorologiques — sans cependant lâcher les notions générales qui harmonisaient et donnaient un sens à l'ensemble de cette industrie compliquée. C'était comme tendre à bout de bras sa marchandise mais sans la donner tant que le client n'avait pas casqué. Il savait qu'il risquait gros, mais le jeu en valait la chandelle. Il ne craignait qu'une chose, c'était que l'enrouement ne l'empêche de continuer avant qu'il ait pu attirer « **leur** » attention.

Un infirmier qui passait dans le corridor entendit sa voix, entr'ouvrit la porte et demanda avec une lourde ironie : « Que diable fabriquez-vous Clocker ? — vous essayez de vous faire inscrire dans cette confrérie ? »

Clocker sursauta légèrement. « Hum ! je vérifie une hypothèse à moi », dit-il et, prenant ses affaires avec un peu plus de hâte qu'il n'aurait voulu en montrer, embrassa Zelda sans obtenir la moindre réaction et prit congé pour ce jour-là.

Mais il continua à revenir chaque matin. Il était sur le point de renoncer lorsque il fut ébloui pour la première fois par un troublant sentiment d'irréalité. Il refoula soigneusement son émotion et parla encore plus fort des courses. Le monde semblait lui échapper. Il aurait pu s'y cramponner s'il l'avait voulu mais n'en fit rien. Il laissa les voix lui arriver, indécises et lointaines, déformées, pas tout à fait dépourvues de sens mais ne disant cependant pas non plus grand chose.

Puis, un jour, il ne vit pas entrer l'infirmier pour l'avertir que la visite était terminée. Clocker expliquait les éléments de la science du turf... méticuleusement, avec une infinie patience, répétant sans cesse et sans cesse... et il ne l'entendit pas pénétrer dans la pièce.

Ç'avait été si facile que Clocker en éprouva presque de la déception. Les premières voix avaient discuté, doucement et raisonnable-



ment, à son sujet, chacun prétendant avoir priorité pour une raison ou pour une autre, jusqu'à ce que l'une d'elles fût désignée ou s'impose d'elle-même. Ce fut la voix que Clocker finit par entendre sans cesse — voix calme et paisible qui constamment s'affaiblissait et s'enflait tour à tour comme si elle arrivait de très loin et était troublée par la friture. Clocker se souvint du poste à galène que son père avait acheté lorsque la radio n'était encore qu'un jouet. C'était exactement pareil.

Puis l'irréalité disparut pour faire place à une spectaculaire réalité nouvelle. Il se trouvait quelque part, bien loin. Il savait que ce n'était pas sur terre car cela ne resemblait en rien au monde, si ce n'est peut-être à une exposition universelle. Les édifices étaient bas, aux lignes agréables et cependant frappants, en dépit de leurs suaves nuances pastel aux couleurs du spectre qui se dégradaient harmonieusement des unes aux autres. Il se trouvait sur une grande place tapissée de gazon, ombragée d'arbres et ornée de sculptures classiques. Des centaines de gens étaient également là autour de lui et tous paraissaient émus et effrayés. Clocker, lui, ne ressentait que l'enthousiasme de la victoire. Il avait réussi. Peu importait qu'il ignorât où il fut et ce dont il s'agissait. Il était où se trouvait également Zelda.

« Comment suis-je arrivé ici ? » demanda un homme à grosses lunettes dont le gilet était garni d'épingles et d'aiguilles enfilées. « Je n'ai pas le temps de m'offrir des voyages d'agrément. Mme Jacob vient demain pour son essayage et je risque de me faire assassiner si sa robe n'est pas prête. »

« Impossible », dit Clocker, « elle ne vous peut plus rien. »

« Vous voulez dire que nous sommes morts ? » demanda quelqu'un bouche bée. C'était une femme potelée aux cheveux d'un blond agressif, aux lèvres rouges et molles et vêtue d'une robe de chambre à fleurs. Elle regarda autour d'elle d'un air approbateur. « Hein, ce n'est pas si mal ! Comme je le disais toujours, ou bien je ne suis pas pire que les autres ou bien les autres ne valent pas mieux que moi. Qu'en dis-tu chéri ? »

« Ne me le demandez pas », répondit évasivement Clocker. « Je crois qu'on va nous donner des explications avant longtemps, mais tout ce que je puis vous dire, c'est que vous n'êtes pas morte. »

La femme sembla déçue.

Certains parmi la foule se plaignaient qu'ils avaient leur famille dont il leur fallait s'occuper tandis que d'autres se tourmentaient au sujet de leurs affaires laissées en panne. Ils se turent tous cependant lorsque un homme escalada une sorte de tribune de marbre devant eux. Il était très grand et rempli de dignité, portait des vêtements de cérémonie et avait une barbe blanche fourchue.

« Je vous en prie, soyez à votre aise », dit-il d'une voix de basse grave et rassérénante, comme un annonceur de radio avant la diffusion d'une symphonie. « Vous ne

courez pas le moindre danger, aucun mal ne vous sera fait. »

« Es-tu bien certain que nous ne sommes pas morts, mon petit? » demanda à Clocker la femme en robe de chambre à fleurs. « Est-ce que ce... »

« Non », dit Clocker. « Il aurait une auréole, n'est-ce pas ? »

« Ouais, je suppose », acquiesça-t-elle à regret.

La barbe blanche continua : « Si vous prêtez attention à cette conférence d'orientation, vous saurez où vous êtes et pourquoi. Puis-je vous présenter Gerald Harding ? Le docteur Harding est à la tête de ce centre de réception. Mesdames et Messieurs, le docteur Harding ».

Un certain nombre de gens applaudirent par habitude... ils fréquentaient vraisemblablement les conférences ou faisaient la claque dans les studios de télévision. Les autres, y compris Clocker, attendirent en silence qu'un homme déjà d'un certain âge, en blouse de laboratoire, avec des lunettes à lourde monture et les joues roses, — il ressemblait à vrai dire à l'affable docteur d'une réclame d'eau dentifrice — se levât en face de la foule. Il mit ses mains derrière le dos, se balança deux ou trois fois sur la pointe des pieds et sourit avec bienveillance.

« Merci, Monsieur Calhoun », dit-il à l'homme barbu qui s'asseyait sur un banc de marbre. « Mes amis, — et j'ai confiance que vous nous considérerez avant longtemps comme de véritables amis, — je sais que vous vous sentez intrigués par tout ceci. » Il désigna d'un grand geste les édifices autour de la place. « Laissez-moi vous expliquer. Vous avez été choisis — oui, soigneusement triés sur le volet et choisis — pour collaborer avec nous à ce qui constitue indubitablement la plus grande entreprise de l'histoire. Je lis sur votre visage que vous vous demandez pourquoi c'est particulièrement vous qu'on a choisi et quelle est cette grande cause. Je m'en vais vous esquisser brièvement l'essentiel. Les détails viendront ensuite à mesure que vous travaillerez avec nous à cette noble et grandiose expérience. »

La femme à la robe de chambre fleurie semblait prodigieusement flattée. Le petit tailleur hochait la tête pour montrer qu'il comprenait jusque là. Jetant un coup d'œil sur le reste de la foule, Clocker s'aperçut qu'il était le seul à avoir conservé son sens critique. C'était une attrape. Ces hommes voulaient obtenir quelque chose.

Il aurait voulu avoir le docteur Hawkins et Oil Pocket auprès de lui. Le toubib, sans aucun doute, aurait fouillé son subconscient à la recherche de symboles de traumatismes d'enfance pour expliquer toute l'affaire mais ne l'aurait en aucun cas acceptée comme appartenant à **une certaine sorte de réalité**. Oil Pocket, d'autre part, se serait efforcé en quelque manière d'identifier le grand M. Calhoun et M. Harding avec les esprits de sa tribu. Des deux, Clocker avait l'impression qu'Oil Pocket eut été le plus proche de la vérité.

Mais peut-être était-il actuellement prisonnier de sa propre psychose et qu'Oil Pocket eut été prisonnier d'une autre mieux

adaptée à son imagination et aux esprits indiens ? Quoi qu'ils puissent être, ils semblaient cependant aussi réels que tous ceux qu'il avait jamais connus en chair et en os, mais peut-être était-ce le naturel du surnaturel ou la logique de la démence ?

Clocker frémit, conscient qu'il lui faudrait attendre la réponse. Ce qu'il savait cependant parfaitement, lui qui faisait autorité en ce qui concerne les escrocs, c'est que toute cette affaire sentait la supercherie — surnaturelle ou non. Il observait et écoutait comme un détective prenant en filature un artiste de l'évasion.

« Ceci pourra vous causer tout d'abord un choc », continuait Harding avec un ironique sourire de sympathie, « mais j'espère que ce ne sera pas pour longtemps. Laissez-moi m'exprimer dans les termes les plus simples. Vous savez qu'il existe des milliards d'étoiles dans l'univers et que ces étoiles ont des planètes aussi normalement que les chattes des chatons. Un bon nombre de ces planètes sont habitées. Certaines de ces formes vivantes sont douées d'intelligence, de beaucoup d'intelligence, d'autres pas. Dans l'immense majorité des cas, la forme dominante de vie est entièrement différente de la vôtre. »

Incapable de voir où voulait en venir le charlatan, Clocker se sentait irrité.

« Pourquoi ai-je dit **la vôtre** et pas **la nôtre** ? demanda Harding. Parce que, mes chers amis, M. Calhoun et moi-même n'appartenons pas à votre planète ni au système solaire. Pas d'affolement, je vous prie ! » demanda-t-il en levant les bras tandis que la foule s'agitait interloquée. « Nous ne nous appelons ni Calhoun ni Harding ; nous avons adopté ces noms parce que les nôtres sont tellement étrangers qu'il vous serait impossible de les prononcer. Nous ne sommes pas non plus formés tels que vous nous voyez, mais c'est l'apparence que nous **pourrions** présenter si nous étions des êtres humains ce que, évidemment, nous ne sommes pas. Notre véritable aspect serait, disons, plutôt troublant pour des yeux humains. »

Du bla-bla-bla, songea Clocker irrespectueusement. Viens-en à la question.

« Je ne crois pas que le moment soit venu d'entrer dans les détails », se hâta de continuer Harding avant qu'on ne l'interroge. « Nous sommes les habitants remplis de sympathie, et même d'altruisme, d'une planète située à 10.000 années-lumière de la terre. C'est une distance, pensez-vous, et comment sommes-nous arrivés ici? La vérité, c'est que nous ne sommes nullement « ici », non plus que vous n'y êtes. « **Ici** » est une projection de la pensée, un point hypothétique dans l'espace, un lieu qui n'existe que par la force de l'esprit. Notre apparence physique et la vôtre sont des représentations télépathiques. En réalité nos corps demeurent sur leurs planètes respectives. »

« Plutôt déroutant », grommela un homme qui ressemblait à un banquier. « Avez-vous la moindre idée de ce qu'il veut dire ? »

« Pas encore », répliqua Clocker avec un cynisme résigné. « Il sortira la camelote lorsqu'il aura fini son baratin. »

L'homme qui ressemblait à un banquier regarda fixement Clocker puis s'éloigna de lui. Clocker haussa les épaules. Il se demandait particulièrement pourquoi il ne se sentait pas fatigué et ne s'ennuyait pas d'écouter ainsi debout. Il n'éprouvait même pas un sentiment d'urgence et d'agacement bien que ce qu'il voulait c'était retrouver Zelda et que cette conférence l'empêchât de la chercher. C'était comme si ses émotions avaient en quelque sorte perdu de leur intensité. Elles existaient toujours mais sans leur vigueur naturelle.

Aussi demeura-t-il presque patiemment pour entendre le docteur Harding déclarer : « Notre civilisation est considérablement plus ancienne que la vôtre. Depuis nombre de vos siècles, nous explorons l'univers, à la fois matériellement et télépathiquement. Au cours de ces explorations nous avons découvert votre planète. Nous avons tenté d'entrer en communication mais il existait de sérieux obstacles. C'était l'époque de vos âges d'ignorance et j'ai le regret de dire que la plupart des gens avec lesquels nous sommes entrés en contact périrent le plus souvent sur le bûcher. » Il hocha tristement la tête. « Bien que votre civilisation ait réalisé de nombreux progrès, à certains égards, les communications n'en demeurent pas moins entravées, autant par de fausses connaissances que par la véritable ignorance. Vous verrez dans un instant pourquoi c'est tellement dommage. »

« Il y vient enfin », dit Clocker à ses voisins. « Il va tout de même sortir le lapin du sac. »

La femme en robe de chambre prit un air indigné. « Le culot d'un miteux comme vous de se moquer de ce beau monsieur si comme il faut ! »

« Un aveugle verrait qu'il est sincère », renchérit le tailleur. « Pensez-y, moi dans une grande expérience ! C'est Molly qui sera surprise quand elle l'apprendra ! »

« Elle ne l'apprendra pas et je parierais bien qu'elle est surprise dès à présent », lui assura Clocker.

« Le corps humain est un organisme d'une incroyable complexité », poursuivait le Dr Harding. Cette affirmation mit fin aux conversations particulières et, pour quelque raison, sembla flatter l'assistance. « Nous nous en sommes aperçu lorsque nous avons tenté d'obtenir la maîtrise de certains individus aux fins de communications. Des milliards de neurones de relais, des milliers de fonctions non soumises à la volonté, ce n'est pas une exagération que de comparer nos efforts à ceux que pourrait faire un singe dans une centrale électrique. C'est ainsi que, sous notre direction, de nombreux écrivains publièrent des livres qui se trouvèrent en fin de compte affreusement mutilés. Nos tentatives avec les artistes ne furent pas plus heureuses. La friture des espaces interstellaires en était pour une part responsable mais, c'était surtout parce que nous n'arrivions pas à nous frayer un chemin à tra-

vers le labyrinthe du corps et de l'esprit humains. »

La foule manifestait de la sympathie. Clocker, ni fatigué ni ennuyé, désirait simplement voir Zelda et, en tant que connaisseur en matière de bagout, se sentait vaguement irrité. Pourquoi ne pas conclure maintenant que le terrain était préparé ?

« Je ne désire pas vous détailler tout au long nos difficultés », disait en souriant Harding. « S'il était possible de rendre visite en personne à votre planète, ces difficultés n'existeraient pas. Mais 10.000 années-lumière constituent un obstacle infranchissable pour n'importe quoi, à l'exception des ondes de la pensée qui, évidemment, se déplacent avec une vélocité infinie. Et ceci, comme je le disais déjà, est des plus regrettables car la race humaine est condamnée. »

Le tailleur se redressa. « Condamnée ? Molly ? Mes gosses ? Tous mes clients ? »

« Et les miens de clients ? » glapit la femme en robe de chambre. Qu'est-ce qui va arriver au monde s'ils sont condamnés ? »

Clocker ne put refuser son admiration à Harding pour la manière dont il avait approché le sujet. C'était un truc ordinairement employé par les politiciens mais ils n'avaient pas un public pareillement captivé, la maîtrise, l'arrière-plan ainsi préparé. Une pareille tension cosmique devrait rapporter des bénéfices à l'échelle galaxique, quels qu'ils puissent être. Mais cela ne suffisait pas à lui faire oublier Zelda.

« Je vois que vous êtes quelque peu atterrés », fit remarquer le Dr Harding. « Mais cette nouvelle vous paraît-elle **véritablement** si inattendue ? Vous connaissez l'histoire de votre propre race, une suite de guerres incessantes chacune plus meurtrière que la précédente. Maintenant, l'homme a enfin atteint une puissance de destruction mondiale. La prochaine guerre, ou la suivante, signifiera sans aucun doute non seulement la fin de la civilisation mais de l'humanité elle-même, peut-être de la totalité de votre planète. Notre civilisation paisible et altruiste pourrait contribuer à éviter la catastrophe, mais il nous faudrait pour cela débarquer physiquement sur terre ce qui n'est pas faisable. Et même si nous le pouvions, il ne reste plus assez de temps. Le jour dernier approche.

« Pourquoi alors vous avoir amenés ici ? Parce que l'homme, en dépit des erreurs qui le conduisent au suicide, demeure une magnifique créature. Il ne doit pas disparaître sans laisser derrière lui **des archives complètes** de ce qu'il a accompli.

La foule hochait gravement la tête. Clocker aurait voulu avoir une cigarette et sa femme. Lorsqu'elle jouissait de toutes ses facultés, Zelda avait un esprit remarquablement pratique et positif et elle aurait eu quelques observations à présenter.

« Telle est la tâche à laquelle nous devons nous atteler ensemble », conclut le Dr Harding avec insistance. « Chacun de vous possède un métier, un talent, des connaissances spéciales dont nous

avons besoin pour les gigantesques archives que nous réunissons. Tous les domaines de la société humaine doivent être représentés. Nous avons de vous un besoin urgent ! Tous vos renseignements s'inscriront dans un impérissable document sociologique qui existera encore d'innombrables millénaires après la disparition de l'humanité. »

Visiblement, la femme à la robe de chambre était interloquée. « Ils désirent transcrire tout ce que moi je peux leur dire ? »

« Et l'art du tailleur ? » demanda le petit homme au gilet hérissé d'épingles. « Comment faire les boutonnières et repasser les complets ? »

L'homme qui avait l'air d'un banquier avait relevé le menton et une expression de satisfaction se lisait sur sa face boulotte.

« Je savais bien qu'on m'apprécierait un jour à ma valeur », déclara-t-il d'un air fat. « Je peux leur remontrer des choses en finance dont ces idiots au bureau central n'ont pas même idée. »

M. Calhoun se dressa sur la tribune aux côtés du Dr Harding. Il semblait déborder de bienveillance en élevant les mains et sa voix profonde.

« Mes amis, nous avons besoin de **votre aide** à vous, **de votre savoir. Je sais** que vous ne désirez pas que la race humaine s'évanouisse sans laisser de trace, comme si elle n'avait jamais existé. Je ne doute pas que vous ne vibriez d'émotion à la pensée que quelque chercheur, **dans un lointain avenir**, utilisera un jour ces mêmes connaissances que **vous** communiquez. Songez à ce que cela signifie : laisser **votre empreinte personnelle** inscrite d'une manière indélébile dans l'histoire cosmique ! » Il se tut un instant puis, se penchant en avant : « Voulez-vous nous aider ? »

Les visages s'illuminèrent, les mains se levèrent, des voix crièrent leur assentiment.

Ebloui par le succès de cette parade, Clocker regardait les gens, heureux et flattés, suivre les guides en habit qui les conduisaient vers les différents édifices qui semblaient avoir été disposés suivant une classification rudimentaire des occupations humaines.

Il se trouva entraîné, en même temps que la pie-grièche en robe de chambre, vers un bâtiment couleur cerise au fronton duquel on lisait : **Sports et plaisirs.** Elle paraissait furieuse de n'avoir pas été interviewée lors d'une récente enquête sur terre, et elle allait enfin pouvoir déverser tout ce qu'elle avait appris au cours de vingt années.

Clocker cessa de prêter attention à son bavardage et chercha le bâtiment dans lequel se trouvait vraisemblablement Zelda. Il vit **Arts et Amusements,** mais, lorsqu'il voulut s'y diriger, se sentit obligé de continuer vers sa propre destination.

Jetant un regard désolé en arrière, il entra.

Il se trouva dans une sorte de cellule avec un homme à l'air paternel, aux cheveux gris et rares, aux yeux bons et à la mâchoire volontaire, qui se présenta comme

étant Eric Barnes. Il releva le nom de Clocker, son âge, sa profession exacte, et lui attribua un numéro qui serait enregistré dans les archives de sa planète à lui, avec des index multiples pour référence instantanée.

« Maintenant, voici notre problème. Nous avons deux sortes d'archives éternelles. Les unes sont écrites ; ou plus précisément microfilmées. Dans les autres on trouvera une copie d'une merveilleuse exactitude de votre système cérébral, en matière plus durable que la substance de la cervelle, bien entendu. »

« Bien entendu », dit Clocker en hochant la tête comme une dupe obéissante.

« L'enregistrement verbal est déjà suffisamment difficile car une grande partie des données que vous nous communiquez nous sont, par leur nature même, étrangères. Mais la copie de vos circonvolutions cérébrales s'avère encore beaucoup plus ardue. Outre les distorsions inévitables provoquées par la distance de 10.000 années-lumière et les champs de gravitation et de radiations de tous types traversés, la substance que nous utilisons en guise de matière cérébrale n'absorbe la mémoire que très lentement. » Barnes eut un sourire rassurant. « Mais vous serez heureux d'apprendre que l'impression une fois prise ne pourra jamais être perdue ou effacée ! »

« Ravi », dit simplement Clocker, « aux anges ».

« Je le savais. Eh bien, commençons. Tout d'abord une description de l'essentiel des courses de chevaux. »

Clocker commença mais Barnes le pria de s'en tenir à une seule phrase.

« Pour vérifier la réception et rétention », dit-il.

La boîte de communication sur le bureau s'alluma lorsque Clocker répéta plusieurs fois sa phrase et une voix dans la boîte dit, « Augmentez débit. Impression initiale faible. Distorsion d'ondes également. Corrigez et continuez. »

Barnes régla soigneusement les cadrans et Clocker continua à répéter sa phrase, ralentissant à la demande de Barnes. Il le fit machinalement au bout d'un instant ce qui lui donna la possibilité de réfléchir.

Il n'avait élaboré aucun plan précis pour tirer Zelda de là. Il improvisait et cela ne lui plaisait guère. L'endroit où il était continuait également à l'intriguer. Il savait qu'il ne s'agissait pas d'un rêve car certains détails n'auraient jamais pu sortir de son imagination et l'idée d'esprit utilisant des appareils scientifiques laisserait pantois Oil Pocket lui-même.

Tous les autres semblaient accepter ces hommes pour les étrangers qu'ils prétendaient être mais Clocker, craignant un stratagème qu'il ne comprenait pas, s'y refusait. Il ne pouvait donner d'autre explication et ne s'appuyait sur aucun témoignage précis si ce n'est le soupçon profondément enraciné qu'il nourrissait à l'égard de toute entreprise se prétendant noble et désintéressée. Sa rude expérience lui avait appris qu'il s'y cachait toujours un motif sordide quelque part.

Tant qu'il n'en saurait pas da-

vantage, il lui fallait continuer ce travail quotidien dans l'espoir de découvrir finalement un moyen d'évasion pour Zelda et lui-même. Tandis qu'il répétait ses phrases monotones, il se demandait ce que son corps pouvait bien faire sur terre. Etendu sur un lit, vraisemblablement puisqu'on ne lui demandait pas d'accomplir une tâche matérielle comme les éternels pas rythmés de Zelda.

Cela lui rappela le docteur Hawkins et les psychiatres. Il devait y avoir certains d'entre eux là-bas. Il forma le souhait vengeur de pouvoir les rencontrer pour voir ce qu'ils en pensaient maintenant.

Puis arriva, apparemment, la fin de la journée de travail. « Nous réalisons des progrès splendides », lui confia Barnes. Je sais combien c'est ennuyeux de continuer à répéter sans cesse la même chose, mais la distance présente un si formidable obstacle. Il semble stupéfiant que nous puissions même la franchir, n'est-ce pas ? Pensez-donc, la lumière qui parvient à la terre à cette minute même a quitté notre étoile alors que les mammouths parcouraient encore vos états de l'Ouest et que l'humanité habitait des cavernes ! Et cependant, avec nos accélérateurs d'ondes de pensée, nous entrons en communication instantanée ! »

La pommade, pensa Clocker, pour me faire croire que j'accomplis quelque chose d'important.

« Mais vous accomplissez quelque chose d'important », dit Barnes comme si Clocker avait véritablement parlé.

Clocker aurait rougi jusqu'aux oreilles s'il en avait été capable. Il se sentit néanmoins déconcerté.

« Comprenez-vous le caractère grandiose et la valeur de cette entreprise ? » poursuivit Barnes. « Nous disposons de plus d'archives détaillées concernant votre société que l'homme n'en a jamais possédé lui-même ! Même les aspects les plus insignifiants de votre civilisation ne seront pas oubliés ! Votre vie, la mienne, — celle de cette Zelda que vous êtes venu sauver — sont triviales, car nous finirons tous par mourir, mais cette entreprise durera à jamais! »

Clocker se leva, l'œil dur et soucieux : « Vous me dites que vous savez pourquoi je suis ici ? »

« Pour assurer le retour de votre femme. Il est naturel que je sache que vous avez accepté volontairement notre contrôle. C'était inscrit dans votre dossier qui m'a été communiqué par le service d'admission. »

« Alors pourquoi m'avoir laissé venir ? »

« Parce que, mon cher ami ».

« Laissez de côté l'amitié, je suis ici pour affaires. »

Barnes haussa les épaules. « Comme vous voudrez. Nous vous avons laissé venir, comme vous dites, parce que vous possédez des connaissances qui doivent avoir place dans nos archives. Nous espérions que vous reconnaîtriez le mérite et la portée de notre entreprise. C'est le cas de la plupart des gens une fois qu'on leur a expliqué. »

« Zelda aussi ? »

« Mais certainement », insista Barnes. « Je l'ai fait vérifier par les statistiques. Elle fait montre

du meilleur esprit de collaboration, elle est tout à fait convaincue. »

« A d'autres ! »

Barnes se leva. Rangeant les papiers sur son bureau il dit. « Vous voulez lui parler et voir par vous-même ? Parfait. »

Il conduisit Clocker hors du bâtiment. Ils traversèrent l'immense place jusqu'à une vaste construction trapue que Barnes appela Centre d'Etudes et de Récréation.

« Sauf pour certains problèmes particuliers », dit Barnes, « nos associés humains travaillent de douze à quatorze heures de vos heures à vous et le reste du temps leur appartient. Le sommeil n'est évidemment pas nécessaire à la projection psychique, bien qu'il le soit pour le corps sur terre. Et que pensez-vous qu'ils choisissent comme principal amusement ? »

« Les machines à sous ? » proposa ironiquement Clocker. « La belote ? »

« Des conférences », dit Barnes avec orgueil. « Ils sont passionnément désireux d'apprendre tout ce qu'ils peuvent concernant notre entreprise. Le directeur lui-même leur a adressé une causerie ! Oh. elle était passionnante, des films en couleurs à trois dimensions, montrant l'étendue de nos archives, les nombreux millions de cerveaux synthétiques, chacun avec une mémoire indestructible des tours de mains, des professions artisanales et libérales et des expériences vécues qui bientôt ne seront plus. »

« Assez. Trouvez-moi Zelda et fichez le camp. Je veux lui parler seul. »

Barnes procéda à une vérification de ce qui correspondrait au bureau de location du Centre où, dit-il à Clocker, les membres du public et du personnel devaient s'inscrire avant d'entrer afin de les retrouver facilement en cas d'urgence.

« Quels cas d'urgence ? » demanda Clocker.

« Vous avez l'esprit soupçonneux », dit Barnes avec patience. « Un circuit défectueux de neurone dans une copie synthétique d'un cerveau, par exemple. Des tempêtes de photons troublant la réception. Et autres événements analogues. »

« Mais où est l'urgence ? »

« Nous disposons de si peu de temps. Nous demandons à l'associé humain en question d'enregistrer à nouveau ce qui n'a pas été reçu. Le pourcentage de refus de leur part s'élève actuellement à zéro ! N'est-ce pas splendide ? »

« Le meilleur interrogatoire de police dont j'ai jamais entendu parler », reconnut Clocker entre les dents. « Les flics sur terre vendraient tous les types qui leur graissent la patte pour obtenir un système pareil. »

Ils découvrirent Zelda dans une petite salle de conférence où une femme imposante de l'autre planète adjurait son auditoire de ne rien dissimuler, même les choses les plus intimes, pendant un enregistrement. « Car », disait-elle, « ce doit être une histoire psychologique ausi bien que culturelle et sociologique. »

Apercevant Zelda, Clocker se précipita vers son fauteuil, la souleva, l'embrassa et la serra dans ses bras.

« Mon poulet ! » s'écria-t-il, plus étreint par l'émotion qu'il ne croyait possible. « Sortons d'ici ! »

Elle le regarda sans surprise. « Oh, bonjour, Clocker. Plus tard, je veux entendre le reste de la conférence. »

« N'es-tu pas contente de me voir ? » demanda-t-il piqué. « J'ai passé des mois et dépensé jusqu'à mon dernier sou simplement pour te retrouver. »

« Bien sûr, je suis heureuse de te voir, chéri ». dit-elle, en s'efforçant de regarder de l'autre côté de lui la conférencière. « Mais ceci est tellement important. »

Barnes s'approcha en s'inclinant poliment. « Si cela ne vous fait rien, mademoiselle Zelda, je crois que vous devriez parler à votre mari. »

« Mais la conférence ? » demanda anxieusement Zelda.

« Je vous en procurerai une transcription que vous pourrez étudier par la suite. »

« Très bien alors », acquiesça-t-elle à regret.

Barnes les laissa sur un banc de pierre étrangement tiède dans la grande place, après leur avoir demandé de se présenter pour leur travail à l'heure habituelle. Zelda, au lieu de regarder Clocker, suivait des yeux Barnes qui s'en allait. Elle avait les yeux brillants, elle rayonnait presque.

« N'est-il pas merveilleux, Clocker ? », dit-elle. « Ne sont-ils pas tous merveilleux ? De véritables savants, chacun d'eux, et consacrant leur vie entière à cette cause ! ».

« Qu'y a-t-il là de si merveilleux ? » rugit-il presque.

Elle se retourna vers lui avec légère surprise. « Ils pouvaient laisser la terre en finir. Bang ! Qu'est-ce que ça pouvait leur faire. Tout le monde disparu de la circulation comme s'il n'y avait jamais eu personne. Sans même laisser autant de traces que les dinosaures ! Cela ne te donne-t-il pas la chair de poule ? »

« Ça me laisse parfaitement froid ! » Il prit sa main inerte. « Je ne me soucie que de nous, mon chou. Qu'importe que le reste du monde joue la grande scène de la disparition ? »

« Je m'en soucie moi. Et eux aussi. Ils ne sont pas égoïstes comme certaines personnes que je pourrais nommer. »

« Egoïste ? Tu parles que je le suis ! »

Il l'attira vers lui, lui embrassa la nuque à son endroit favori. Sa seule réaction, un ennui qu'elle réprimait.

« Je suis égoïste », dit-il, « parce que j'ai une femme que j'adore et que je veux retrouver. Ils t'ont embobinée, ma chérie. Ne le comprends-tu pas ? Ta place est avec moi dans quelque chic appartement, dès que j'en aurai les moyens, comme celui que j'ai vu sur Riverside-Drive, sept vastes pièces, trois salles de bains, l'une avec une grande douche comme tu en voulais une, l'Hudson et le Jersey devant notre façade en guise de pelouse. »

« Tout ça c'est du passé, mon

chéri », dit-elle, avec une dignité grave, « Il faut que je contribue à cette entreprise. C'est le moins que je puisse faire pour l'histoire. »

« Au diable l'histoire ! Qu'est-ce que l'histoire a jamais accompli pour nous ? » Il mit ses lèvres près de son oreille, soupirant doucement. Autrefois cela la faisait se tordre dans ses bras comme une biche caressée. « Va, rends-leur ta carte, ma poulette. Dis leur que tu as rendez-vous avec moi sur terre. »

Elle le repoussa brusquement et se leva d'un bond. « Non ! C'est mon travail aussi bien que le leur. Davantage encore. Ils ne retiennent personne ici contre son gré. Si je reste, c'est parce que je le veux, Clocker. »

Furieux, il la souleva dans ses bras. « Je te dis de revenir avec moi ! Si tu refuses, je t'entraînerai de force, tu vois ? »

« Comment ? » demanda-t-elle posément.

Il la reposa lentement, frustré. « Demande-leur de te laisser partir, mon petit. Oil Pocket a dit qu'il te donnerait le premier rôle dans une grande revue musicale et n'est-ce pas ce que tu avais toujours désiré ? »

« Plus maintenant. » Elle remit en ordre les plis de sa robe et se lissa les cheveux. « Allons, je désire entendre la fin de cette conférence, chéri. Je te reverrai par ici si tu te décides à rester. »

Il s'assit morose et la regarda s'éloigner avec son déhanchement serpentin dans la direction du Centre. Il comprit que cette démarche provocante n'était plus que le résultat de sa formation professionnelle. Mystérieusement, elle semblait avoir grandi, et il émanait d'elle comme une sérénité nouvelle.

Il s'était demandé ce que recevaient les catatoniques en échange de leur labeur. Il le savait maintenant, le miel le plus subtil de la flatterie hypnotique qu'on ait jamais inventé. C'était là leur salaire.

Mais qu'en retiraient à leur tour les organisateurs ?

Clocker fit appeler Barnes par téléphone au bureau du Centre. Celui-ci quitta une conférence destinée aux savants de sa planète et vint rejoindre Clocker sans montrer autre chose qu'une expression de curiosité courtoise sur son visage paterne. Clocker le mit amèrement en quelques mots au courant de sa conversation avec Zelda et lui demanda de but en blanc quel intérêt ils éprouvaient, eux, à cette entreprise.

« Je crois que vous pourrez répondre vous même à la question », dit Barnes. « Vous êtes homme de science, en quelque sorte. Vous déterminez les performances probables d'un groupe de chevaux en vous basant sur leur hérédité, leurs courses précédentes et autres facteurs. Il s'agit d'une estimation fort laborieuse et exigeant des dons et une adresse considérables. Avec la même dépense d'énergie, ne pourriez-vous gagner davantage dans d'autres domaines ? »

« Je suppose que si », déclara Clocker », mais j'ai la passion du turf. »

« Eh bien, nous y sommes. Le

seul intérêt que nous possédions en commun avec les humains, c'est la soif de connaissance. Vous consacrez vos talents à prédire le résultat d'une course prochaine, nous travaillons à compulser les archives d'une race sur le point de se détruire elle-même. »

Clocker saisit l'étranger par le revers de son veston, rapprochant farouchement son visage du sien. « C'est bien ce que je vous reproche cette histoire de fin du monde ! »

Barnes semblait pétrifié. « Je ne comprends pas. »

« Ecoutez, supposons que tout soit régulier. Disons que vous êtes véritablement sincères, qu'il n'y a pas de pièges ou attrapes cachées et que vous êtes aux cent coups parce que nous allons nous suicider. »

« Oh », acquiesça Barnes d'un ton navré, « peut-on en douter ? Croyez-vous en toute honnêteté que le massacre puisse être évité ? »

« Ouais, j'en suis convaincu. Mais vous autres, oiseaux de mauvais augure, agissez exactement comme si vous ne le désiriez pas. Vous attendez en simples spectateurs, laissant courir, et touchant l'assurance avant que ne survienne la catastrophe. »

« Que pouvons-nous faire d'autre ? Nous sommes des savants et non pas des politiciens. Qui plus est, nous nous sommes efforcés à maintes et maintes reprises, de diffuser un avertissement et personne n'a jamais réussi à le transmettre à destination. »

Clocker lâcha le veston de Barnes. « Conduisez-moi vers le président, ou directeur ou qui que ce soit à la tête de ce club. Peut-être pourrons-nous mettre quelque chose sur pied. »

« Nous avons un conseil d'administration », dit Barnes hésitant, « mais je ne vois pas. »

« Ne vous tracassez pas a essayer de voir. Conduisez-moi seulement et laissez-moi m'expliquer moi-même. »

Barnes haussa les épaules avec résignation. Il conduisit Clocker au bâtiment administratif dans une vaste pièce aux murs lambrissés avec une longue table massive et des fauteuils sculptés. Les hommes assis autour de la table ne semblaient pas moins solides et respectables que l'ameublement lui-même. Clocker supposa qu'on les avait choisis de propos délibéré, ainsi que la décoration, afin d'inspirer confiance aux clients. Il avait déjà fréquenté des salons de pari mutuel et bureaux de courtiers plus ou moins véreux et en connaissait l'atmosphère.

M. Calhoun, l'homme à barbe blanche, présidait le conseil. Il regardait Clocker d'un air malheureux.

« Je savais bien qu'il y aurait des histoires », dit-il. « J'ai voté contre votre admission mais mes collègues ont pensé que, en tant que notre premier associé volontaire, vous pourriez nous indiquer des méthodes nouvelles. Je crains bien d'avoir eu raison. »

« Pourtant, s'il connaît une manière d'empêcher la disparition de sa race », commença le docteur Harding, celui qui avait provoqué la conférence d'orientation.

« Il ne connaît rien de pareil », interrompit un homme au double menton et à la voix basse. « L'homme représente la race dominante la plus destructive que nous ayons jamais rencontrée. Il a dépouillé sa propre planète, exterminé les espèces inférieures utiles à sa propre existence, opprimé, détruit, brutalisé, corrompu, son histoire constitue les plus lamentables annales de tout l'univers. »

« Ses réussites », déclara le Dr Harding, « n'en sont que plus méritoires ! »

Clocker interrompit brutalement: « Si vous voulez bien terminer vos palabres, j'aimerais exposer mon idée. »

« Excusez-nous », dit M. Calhoun. « Je vous en prie, continuez M. Clocker Locke. »

Clocker appuya les poings sur la table et se pencha en avant. « Je dois vous croire sur parole lorsque vous affirmez n'être pas des hommes. Mais vous pouvez croire que j'en suis un, moi. Je ne me suis jamais soucié de qui que ce soit si ce n'est de Zelda et de moi-même; c'est très humain, n'est-ce pas ? Tout ce que je désire, c'est de me tirer d'affaire sans faire de mal à autrui si possible. Cela fait de moi ce que certains appellent un homme ordinaire; j'appartiens au commun des mortels. Certains de mes meilleurs amis sont semblables à moi. A mieux y penser, nous sommes tous plus ou moins ainsi. Ils ne désirent pas disparaître et, si cela nous arrive, ce ne sera pas de notre faute. »

Plusieurs des assistants hochèrent la tête d'un air approbateur.

« Je ne lis pas grand'chose en dehors des journaux hippiques, mais je n'en sais pas moins assez bien ce qui se prépare », continua Clocker, « et il n'existe aucune chance pour qu'un pays quel qu'il soit, puisse en sortir gagnant. Nous voudrions bien mettre pour de bon un terme à la guerre, nous tous, les petits qui se battent et qui meurent. Et nombre de gros bonnets également. Mais nous n'y saurions parvenir seuls. »

« C'est précisément la question », dit Calhoun.

« Je veux dire nous autres sur terre. Les gens ont peur, mais ils ne sont cependant pas absolument certains que nous puissions nous détruire pour de bon. Ces catatoniques et moi, nous pourrions leur expliquer de quoi il retourne. Je remarque que vous avez des gens de toutes les parties du monde ici, qui s'entendent tous parfaitement entre eux parce qu'ils ont une tâche à accomplir et pas le temps de se haïr les uns les autres. Il pourrait en être de même sur terre. Laissez-nous y retourner et nous déclencherons une campagne telle que vous n'en avez jamais vue afin d'y faire régner la même concorde qu'ici. »

M. Calhoun et le Dr Harding se regardèrent et parcoururent des yeux l'assistance. Nul ne semblait vouloir parler.

M. Calhoun finalement se leva de son fauteuil directorial avec un soupir. « M. Clocker, non seulement nous nous sommes efforcés de promouvoir la concorde internationale, mais nous avons également expérimenté de la manière que vous proposez. Nous avons renvoyé nombre de nos associés hu-



mains sur terre pour faire connaître nos prédictions scientifiques basées sur les probabilités. Nos efforts ont toujours été réduits à néant par un certain mécanisme psychologique humain. »

« Vraiment ? » demanda Clocker méfiant. « Quel mécanisme ? »

« L'amnésie protectrice. Ils oubliaient entièrement et absolument ce qu'ils avaient appris ici. »

Clocker resta un instant interdit. « J'ai en effet conversé avec certains de ces catatoniques « guéris » — que vous aviez probablement renvoyés parce que vous n'aviez plus rien à en tirer. Ils ne se souvenaient de rien. » Il se ressaisit. « Voyons, il doit exister un moyen d'en sortir. Peut-être pourriez-vous vous emparer de tous ces politiciens dans les différents pays et les amener ici afin qu'ils ne puissent pas nous précipiter dans la guerre. »

« Examinez votre histoire », répondit tristement le docteur Harding, « et vous y verrez que nous avons tenté l'expérience. Cela ne marche pas. Il en reste toujours d'autres, fréquemment plus irresponsables, ignorants, stupides et féroces, pour prendre leur place. »

Clocker lança un regard de défi à tous les membres du conseil avant de demander : « Quelles sont les chances pour que moi je me souvienne ? »

« Vous êtes notre premier volontaire », dit un petit homme au bout de la table. « Toute réponse que nous pourrions vous donner ne saurait constituer qu'une simple supposition. »

« Parfait, quelle est votre supposition ? »

« Nous croyons qu'il serait possible que votre censeur psychique ne fonctionne pas. Vous comprenez bien entendu qu'il s'agit là d'une simple hypothèse. »

« Il n'y a pas que cela que je ne comprenne pas, que voulez-vous dire au juste ? »

« Notre emprise sur les humains, par malheur, exerce une force tyrannique sur l'esprit. La libération de cette emprise provoque l'amnésie qui constitue une défense psychologique contre les souvenirs troublants. »

« Je suis venu ici de mon plein gré, ne l'oubliez pas », dit Clocker. « J'ignorais où j'allais mais j'étais prêt à affronter n'importe quoi. »

« Cela », dit le petit homme, « c'est le facteur inconnu. Vous vous êtes soumis volontairement à cette expérience et étiez prêt à tout — étiez-vous psychologiquement préparé pour une telle aventure ? Nous ne le savons pas, mais croyons cependant possible qu'il n'y ait pas eu viol psychologique caractérisé.

« Ce qui signifie que je ne connaîtrai pas l'amnésie ? »

« Peut-être, mais on n'en saurait être certain avant d'avoir tenté l'épreuve. »

« Alors », dit Clocker, « je vous propose un marché. C'est Zelda qu'il me faut et cela, tout au moins, vous le savez. Vous déclarez que vous prenez un enregistrement de notre monde pour le cas où nous nous ferions sauter. Mais vous affirmez également que vous préféreriez nous voir éviter la catastrophe. Je vous prends au mot.

Je ne désire pas non plus la catastrophe et il existe une chance pour que, ensemble, nous réussissions à la détourner. »

« Une chance des plus minces », déclara Calhoun.

« Peut-être, mais tout de même une chance. Et si vous me laissez partir et que je ne fasse pas d'amnésie, j'instruirai le monde de ce qui se passe ici. Il se pourrait que je réussisse à convaincre d'autres types, des savants et des policiciens de bonne volonté, de venir ici eux-mêmes prendre les informations à la source plus clairement que je ne saurais les communiquer. Qui sait, cela donnerait peut-être à la terre la possibilité d'éviter la disparition finale. Et même si cela ne réussit pas, cela vaux mieux que d'attendre simplement les résultats à la radio. »

Le docteur Harding souffla sur ses lunettes et les essuya pensivement, tic qu'il avait évidemment adopté parce qu'il semblait y voir tout aussi bien sans verres. « Vos paroles ne manquent pas de bon sens, M. Clocker, mais ce projet nous priverait de votre contribution à nos archives. »

« Qu'est-ce qui importe davantage ?», répliqua Clocker. « Préférez-vous mon enregistrement plutôt que de nous sauver ? »

« Les deux importent », dit M. Calhoun. « Nous n'éprouvons que fort peu d'espoir de vous voir réussir, tandis que nous considérons vos connaissances comme présentant une haute signification sociologique. Une contribution des plus précieuses. »

Les autres exprimèrent leur assentiment.

« Eh bien, je reviendrai si j'échoue », proposa Clocker en désespoir de cause. « Vous pourrez me reprendre quand il vous conviendra. Mais si je remporte un succès, vous laisserez partir également Zelda. »

« C'est une proposition raisonnable », déclara le docteur Harding. « Je demande un vote sur la question. »

Ils votèrent donc immédiatement, mais Clocker ne put obtenir qu'un compromis.

« Nous allons vous libérer », conclut Calhoun, « pendant un temps raisonnable. Si vous réussissez à soulever un mouvement d'opposition mesurable contre le suicide de la race humaine — je dis bien **mesurable**, nous n'exigeons pas que vous renversiez entièrement le cours des choses — nous acceptons de renvoyer votre femme et de réviser entièrement notre politique. Si d'autre part, comme il paraît hautement probable... »

« Je reviendrai ici et continuerai à vous donner toutes les informations concernant les courses », dit Clocker terminant pour lui la phrase. « Combien de temps me donnez-vous ? »

Le docteur Harding mit les mains sur la table, les paumes tournées vers le haut. « Nous ne désirons pas vous imposer une limite arbitraire. Nous espérons de tout cœur que vous atteindrez votre objectif et mettrons à votre disposition toutes facilités pour ce faire. Si vous échouez, vous le saurez. Nous aussi. »

« Vous semblez bien convaincus

que je vais me faire étendre », s'écria Clocker irrité. « C'est comme lorsqu'on dit à un jockey qu'il n'a aucune chance. Il est fait avant même d'avoir mis le pied dans le paddock. Il semblerait que des philanthropes comme vous devraient me souhaiter bonne chance. »

« Mais nous sommes de tout cœur avec vous ! » répondit vivement Calhoun et il donna à Clocker une chaude et sincère poignée de main. « N'avons-vous pas consenti à vous laisser partir ? Cela ne démontre-t-il pas notre sincérité ? Si renvoyer tous nos associés humains sans exception aucune devait sauver l'humanité, nous le ferions sur le champ. Mais nous avons essayé maintes et maintes fois. Aussi, pour parler votre langage, nous continuons à miser sur nos enregistrement anthropologiques tant que vous n'aurez pas démontré la possibilité d'une autre méthode... si vous y parvenez. »

« Ça va », approuva Clocker, « et je vous remercie pour ces bonnes paroles. »

Les autres membres du Conseil suivirent et serrèrent la main à Clocker en lui souhaitant bonne chance.

Barnes, qui était le dernier, fit de même et ajouta : « Vous pourrez voir votre femme avant le départ, si vous le désirez. »

« Si je le désire ? » répéta Clocker. « Pourquoi diable croyez-vous donc que je sois venu ici en premier lieu ? »

On lui amena Zelda et on les laissa seuls dans une agréable salle de lecture. Une douce musique émanait des murs qui irradiaient également suffisamment de lumière pour permettre de lire. Le beau visage de Zelda resplendissait d'émotion lorsqu'elle s'assit à son côté et mit sa main dans la sienne.

« On me dit que tu pars, chéri », dit-elle.

« J'ai conclu un marché, ma petite. Si ça marche, ce sera à nouveau comme avant, même mieux encore. »

« Je suis désolée de te voir partir. Pas seulement pour moi », ajouta-t-elle lorsqu'il leva des yeux pleins d'espoir. « Je t'aime toujours chéri, mais ce n'est plus comme autrefois. Je désirais t'avoir près de moi à chaque instant. Maintenant, c'est toujours de l'amour, mais sans cette soif de toi. Tu compends ce que je veux dire ? »

« C'est simplement l'emprise qu'ils exercent sur toi. Il en est de même pour moi, seulement moi je m'en rends compte. »

« Mais ce qui importe, c'est cette grande œuvre. Nous ne sommes que de simples notes marginales dans le livre de l'histoire ! Reste un instant, chéri, je me sens tellement mieux depuis que je sais que tu es ici, apportant ta contribution toi aussi, comme ils disent. »

Il l'embrassa sur les lèvres. Elles étaient chaudes et douces et abandonnées et elle lui serrait les bras autour du cou. Cela ressemblait enfin à la Zelda qui lui manquait.

« Ils t'ont dopée, mon amour », lui dit-il. « Tu as mordu à l'hameçon, moi pas. Peut-être est-il plus important de devenir une no-

te marginale que de sauver notre peau, mais je ne le crois pas. C'est ce que je veux essayer, si je puis. »

« Comment ? »

« Je ne sais pas », confessa-t-il. « J'espère trouver une inspiration quand je serai libéré sur parole. »

Elle blottit sa tête sous le menton de Clocker. « Chéri, je désire que nous devenions l'un et l'autre des notes marginales. Je le désire follement. »

« Ce n'est pas ce qui importe véritablement, ma petite. Ne le comprends-tu pas ? Il s'agit au contraire d'empêcher l'humanité d'en être réduite à n'être plus qu'un recueil d'antiques notes marginales. Cela accompli, nous pourrons toujours revenir ici pour l'enregistrement s'il te tient tellement à cœur. »

« Oui, il me tient à cœur. »

Il se leva et l'attira vers lui de manière à mieux l'enlacer. « Tu désires toujours être ma femme, ma petite, n'est-ce pas ? »

« Bien sûr ! j'espérais seulement que ce pourrait être ici. »

« Eh bien c'est impossible. Mais c'est tout ce que je désirais savoir. Le reste est accessoire. »

Il l'embrassa à nouveau, sans oublier la nuque, ce qui provoqua chez elle un frémissement contenu de plaisir, puis se dirigea vers le Bâtiment Administratif pour sa libération.

LE REVEIL ne fut pas compliqué. Il lui suffit d'ouvrir les yeux. Il ne ressentait qu'un léger étourdissement et un peu de fatigue qui disparurent rapidement. Clocker vit qu'il était dans une pièce toute blanche avec un docteur, son aide et une infirmière à son chevet.

« Les réflexes sont normaux », disait le docteur. « Vous nous voyez et nous entendez. Vous comprenez mes paroles ? »

« Bien sûr », répondit Clocker, « pourquoi pas ? »

« C'est bien », répondit évasivement le docteur. « Comment vous sentez-vous ? »

Clocker réfléchit un instant. Il avait un peu soif et un bon bifteck lui aurait fait plaisir, mais il n'éprouvait ni souffrance ou confusion mentale. Il se souvient qu'il n'avait pas connu la faim ni la soif depuis longtemps et cela lui fit penser à son expédition à la recherche de Zelda.

Il n'existait pas la moindre faille dans son souvenir. Pas d'amnésie protectrice.

« Vous savez comment c'est là-bas ? » demanda-t-il vivement au docteur. « Un endroit immense où tout le monde, de tous les coins de la terre, explique à ces étrangers son boulot ou métier ». Il fronça les sourcils. « C'est drôle, maintenant que j'y pense. Cela ne m'avait pas frappé sur le moment. Tout le monde y parle le même langage. C'est peut-être parce qu'il n'existe qu'un seul langage pour la pensée. » Il haussa les épaules. « Les types qui mènent la danse enregistrent tout dans leurs archives afin que quiconque le désirera puisse les consulter dans des millions d'années. Ceci parce que les humains sont sur le point de fermer leur champ de course et de mettre la clef sous la porte. »

Le docteur se pencha attentive-

ment vers lui. « Est-ce là ce que vous croyez **maintenant** ou simplement pendant que vous étiez dérangé ? »

L'envie qu'éprouvait Clocker de raconter toute l'histoire fut étouffée dans l'œuf. Le docteur l'étudiait avec trop d'attention. Son histoire n'était pas encore au point, il lui fallait ordonner ses souvenirs, ce qui prendrait du temps et exigeait d'abord sa sortie de l'hôpital afin de pouvoir se recueillir.

« Vous blaguez ? » demanda-t-il avec le même sourire qui lui servait pour accueillir les clients mécontents lorsque ses tuyaux étaient tombés à côté. « Pendant que j'avais perdu les étriers, bien entendu. »

Docteur, infirmière et aide montrèrent une expression de soulagement et de détente sur leur visage.

« Je devrais écrire un livre », poursuivit Clocker avec humour. « Quelles idées de piqué j'ai eu. Qu'en pensez-vous ? »

« Pas mal », dit l'assistant. Quand je vous ai vu japper dans la chambre de votre femme, j'ai cru que c'était peut-être contagieux et que je ferais bien de chercher un autre métier. Mais le toubib m'a dit que j'étais trop stable pour jamais devenir névrosé. »

« Je n'ai pas donné d'ennuis ? »

« Non. Vous ne faisiez que parler de courses, j'ai même recueilli quelques tuyaux. Sapristi, vous avez répété suffisamment de fois la même chose pour que n'importe qui pige de quoi il s'agissait ! »

« Je suis heureux d'apprendre que quelqu'un en a retiré profit », dit Clocker. Il demanda au docteur : « Quand pourrai-je sortir d'ici »

« Il nous faudra d'abord vous faire subir quelques tests. »

« Allez-y », répondit Clocker plein de confiance.

C'était des tests pleins de ruse et destinés à lui faire trahir s'il croyait encore à ses hallucinations. Mais une fois qu'il eut compris, il traita le tout comme une plaisanterie.

« Eh bien ? » demanda-t-il lorsque les tests furent terminés.

« Tout va parfaitement bien », dit le docteur. « Essayez simplement de ne pas vous tourmenter au sujet de votre femme, évitez les excès de travail, reposez-vous le plus possible. »

Avant de partir, Clocker retourna voir Zelda. Elle avait évidemment enregistré les pas rythmés d'une manière satisfaisante car elle en était maintenant aux pointes qu'elle devait connaître à fond depuis l'âge de dix ans.

Il embrassa ses lèvres indifférentes, sachant qu'elle était loin dans l'espace et ne pouvait le voir ni l'entendre. Mais cela n'avait pas d'importance. La passion qu'il éprouvait pour elle n'était en rien diminuée parce que ses émotions étaient maintenant sous une emprise étrangère.

« Je te tirerai de là, ma petite », dit-il « et je n'ai pas renoncé à notre magnifique appartement de Riverside Drive. Nous connaîtrons ensemble un bonheur qui devrait mériter une note marginale spéciale dans l'histoire. Je te retrou-

verai... lorsque la grande tâche aura été accomplie. »

Il croyait toujours entendre le bruit rythmé des pas de danse dans le corridor, et même une fois dans la rue et jusqu'en ville.

Le compte en banque de Clocker était fort bas et il avait perdu les abonnés de sa feuille hippique. Il ne s'en souciait pas, de plus graves problèmes se posaient pour lui.

Il parcourut les journaux avant même de prendre le temps de réfléchir. Les nouvelles étaient aussi mauvaises que d'habitude. Il éprouvait la sensation de la chaleur dégagée par la fission et n'avait qu'à fermer les yeux pour voir toutes les cités et fermes du monde sauter dans un aveuglant nuage. Il lui semblait maintenant que Barnes, Harding et les autres ne se hâtaient pas suffisamment. Le jour fatal approchait et serait là avant que ne soient terminées les archives.

Il aurait dû d'abord remettre sur pied sa feuille hippique. Mais il écrivit au contraire l'histoire de son aventure, exactement comme elle s'était passée, et l'envoya à un magazine.

Lorsqu'il reprit la publication de son journal, il commença par réduire à quelques colonnes l'espace consacré aux nouvelles du turf pour remplir le reste d'avertissements.

« Vous désirez véritablement imprimer ceci ? » demanda le typographe regardant éberlué la copie que venait de lui remettre Clocker. « Vous êtes bien sûr que c'est ce que vous voulez ? »

« Sûr et certain. Allez-y afin que l'édition sorte de bonne heure. Je double le nombre des numéros. »

« Vous doublez ? »

« Vous m'avez entendu. »

Lorsque l'édition fut en vente, Clicker erra autour des principaux kiosques de journaux de Broadway. Il regarda les clients acheter, parcourir la feuille n'en croyant pas leurs yeux, puis s'éloigner avec la même expression que s'ils venaient d'apprendre que tous les hippodromes du pays avaient été détruits en même temps par un incendie.

C'est là que le docteur Hawkins le rencontra. « Clocker, mon garçon ! Vous n'imaginez pas combien nous avons été inquiets pour vous. Mais je suis heureux de dire que vous paraissez en excellente santé. »

« Merci », répondit Clocker d'un air distrait. « Je voudrais pouvoir en dire autant de vous et du reste du monde. »

Le docteur éclata de rire. « Pas besoin de vous tourmenter pour nous. On arrive à s'en tirer plus ou moins. »

« Vous croyez ? »

« En tout cas, si la fin approche, allons la célébrer au Ruban Bleu. Je crois que les copains y seront encore. »

Ils y étaient et accueillirent Clocker avec joie et force libations. Diplomatiquement, ils ne firent que les plus discrètes allusions à la manière dont il venait de modifier son journal hippique.

« C'est tout à fait comme une première », lui dit Arnold Wyle d'un ton encourageant. « Vous au-

rez repris votre train-train habituel avant longtemps. »

« Mais je n'en ai aucune intention », s'écria Clocker belliqueusement « Mes nouvelles de courses ne sont qu'un simple appât destiné à faire lire aux gens ce que je désire **véritablement** leur dire. »

« Il m'a fallu plusieurs minutes pour découvrir les chevaux », ajouta Oil Pocket. « J'en ai trouvé un sur lequel je désirais miser, mais le reste du journal m'a tellement bouleversé que je n'ai plus trouvé le courage de parier. Tant mieux pour moi, d'ailleurs, car le cheval a perdu. Vous retrouverez bientôt votre calme, tenez-vous-en aux questions de courses et laissez les autres se tourmenter au sujet du monde. »

Buttonhole agrippa le revers de Clocker. « Mais oui, mon garçon, aussi longtemps que les chevaux continueront à courir, qui se souciera du reste ? »

« Peut-être n'ai-je pas suffisamment insisté », dit Clocker passionnément. « Je n'ai pas tout publié, une petite partie seulement. Voici le reste. »

Ils demeurèrent silencieux tandis qu'il parlait, comme écrasés par la terrible signification de son histoire.

« Avez-vous expliqué tout cela aux médecins ? » demanda le docteur Hawkins.

« Me prenez-vous pour un fou ?» répliqua Clocker. « Ils m'auraient gardé enfermé et je n'aurais jamais eu la possibilité d'en parler à qui que ce soit. »

« Que ceci ne vous tourmente pas », dit le toubib. « On peut s'attendre à ce que quelques vestiges d'hallucination persistent pendant un certain temps, mais vous vous en débarrasserez. J'ai confiance en votre capacité de distinguer entre le réel et l'imaginaire. »

« Mais tout est **véritablement arrivé** ! Si vous autres ne me croyez point, qui me croira ? Et il le faut, sans quoi je ne pourrai jamais retrouver Zelda ! »

« Evidemment, évidemment, se hâta de répondre le docteur. « Nous en discuterons plus à loisir une autre fois. Pour l'instant, il faut que je rédige ma rubrique médicale pour mon journal. »

« Et vous, Handy Sam ? » demanda Clocker d'un air de défi.

Handy Sam un pied sur la table et un crayon entre les orteils griffonnait oisivement sur une serviette en papier. « Il nous vient tous des idées semblables, Clocker. Il m'arrivait de rêver que j'avais des bras et je le croyais encore en m'éveillant, de sorte que je ne savais plus véritablement ce qu'il en était. Mais, comme dit le toubib, on finit par distinguer la réalité et on ne s'y trompe plus. »

« Très bien », dit Clocker furieusement à Oil Pocket. « Vous croyez aussi que c'est une histoire de piqué ? »

« Pouvoir connaître mauvais esprits et bons esprits », répondit Oil Pocket avec un tact résolu. « Mais les esprits des Indiens seulement, pas des Blancs. »

« Mais je ne cesse de vous répéter qu'il ne s'agit pas d'esprits. Ils ne sont pas même humains. Ils appartiennent à un autre monde à l'autre bout de l'univers. »

Oil Pocket hocha la tête. « On

peut connaître les esprits indiens, Clocker. Si ce ne sont pas des esprits, pas moyen de savoir. »

« Voyez, vous n'ignorez pas dans quel pétrin nous nous trouvons, n'est-ce pas ? » Clocker en appelait à tout le groupe. « Allez-vous me dire que vous ne savez pas que nous nous préparons à faire sauter la barraque ? Ne voudriez-vous pas l'empêcher ? »

« Si nous pouvions, ce serait de grand cœur, mon garçon », dit le toubib. « Mais il n'est pas grand'-chose qu'un individu, ou groupe d'individu puisse faire. »

« Mais comment diable un mouvement commence-t-il ? Avec un type, deux types — et avant qu'on ait seulement dit ouf ! c'est un parti politique, un pays tout entier. »

« Et les autres pays ? » demanda Buttonhole. « Supposons que nous nous convertissions à votre histoire, en Amérique. Que ferions-nous ? Laisser le reste du monde venir chez nous et s'emparer du pays ? »

« Nous les instruirions », expliqua Clocker avec désespoir. « Cela commencerait ici et se propagerait partout. Il n'est pas indispensable de convaincre tout le monde. M. Calhoun a dit que quelques personnes suffiraient à démontrer la possibilité du succès et qu'alors je retrouverais Zelda.

Le docteur se leva et jeta un coup d'œil autour de la table. « Je crois que je parle pour nous tous, Clocker, lorsque je dis que nous ferons tout ce qui est en notre pouvoir pour vous aider. »

« Vous iriez porter aux autres la bonne parole ? » demanda passionnément Clocker.

« Hum, c'est aller un peu... »

« N'en parlons plus alors. Allez écrire votre papier. Je vous reverrai, les gars — par ici, à quelque 15 kilomètres d'altitude sous forme d'un champignon. »

Il sortit roidement et si furieux que, contrairement à son habitude, il laissa aux autres l'addition à régler.

L'expérience journalistique de Clocker se solda par un tel échec qu'il devint futile de vouloir la continuer. On se refusait simplement à acheter sa feuille. Il fit alors imprimer trois grandes affiches et paya des hommes-sandwich pour les promener dans les rues. Il prononça de violentes diatribes à Columbus Circle mais son auditoire lui fut ravi par des orateurs religieux ; à Union Square on lui déclara vertement que c'était à Wall Street qu'il fallait porter son message et, à Time Square, la police le fit circuler parce qu'il entravait la circulation. Il obéit, hurlant son message tout en marchant, mais se souvint tout à coup combien l'amusaient autrefois ceux qui criaient que le jour du jugement dernier était proche. Il se demanda s'il s'agissait de catatoniques se souvenant imparfaitement de leur mission. Cela n'avait en tout cas aucune importance car personne ne prêtait attention à eux, ni à lui.

Sa prochaine démarche fut alors d'inonder de lettres les chefs de gouvernements, les Nations Unies, les directeurs de journaux. Quelques-unes seulement de ces lettres

furent publiées. Celles données dans la feuille de chou du docteur obtinrent les meilleurs résultats et s'attirèrent quantité de réponses dont nous donnons ci-dessous quelques échantillons :

« Pour qui ce froussard se prend-il de venir nous raconter que tout le monde va être exterminé ? Peut-être les autres, mais certainement pas les gars de Brooklyn!»

« Lorsque j'étais jeune fille, il y a quelque cinquante ans, il m'est arrivé une aventure analogue à celle de M. Clocker. Mais j'en possède maintenant une explication des plus simples. Les personnes que j'avais vues étaient tout simplement mes ancêtres. Je suis certaine qu'il en est de même pour les nouveaux amis de M. Clocker Locke. Le monde de l'au-delà sait tout et nous dit tout. Les communications quotidiennes que j'entretiens avec lui me permettent d'affirmer que l'humanité ne court absolument aucun danger, si ce n'est celui des effets désastreux du tabac et de l'alcool ainsi que du manque d'égard des jeunes gens envers leurs aînés. »

« Il ne nous apprend rien de nouveau. Nous savons tous quel est l'ennemi. Le seul moyen de nous protéger, c'est de fabriquer deux canons contre un ! »

« Est-ce que ce Clocker Locke veut nous faire croire que nous devrions tous sombrer dans la folie afin de sauver le monde ? »

Découragé par sa défaite, Clocker parcourut son volumineux courrier qui s'était accumulé pendant ce temps. Il y trouva des accusés de réception polis mais prudents en provenance des ambassades et des Nations Unies. Il y avait également un chèque pour son article qu'il avait envoyé à un magazine : le montant en était remarquablement élevé.

Il consacra une partie de l'argent ainsi obtenu à financer des émissions à la radio et le reste à la publicité dans les journaux et magazines de province. Les citadins, pensait-il, étaient immunisés par les feux d'artifice constants de la publicité et il obtiendrait peut-être davantage de réactions parmi les populations moins blasées de la campagne. Mais les réponses qu'il reçut lui conseillaient d'acheter une terre et de laisser les métropoles aller à la destruction ce qui serait une excellente chose pour le monde en général.

Le magazine fut mis en vente dans les kiosques le jour même où il s'efforça de pénétrer dans le palais des Nations Unies afin de hurler un discours du balcon. Il fut discrètement entouré par des gardes en uniforme et transporté plutôt que jeté dehors.

Il rentra découragé à son hôtel d'où il ne sortit pas pendant plusieurs jours, composant sur le cadran du téléphone des numéros qu'il choisissait au hasard dans l'annuaire et se faisant rabrouer par des employés de bureau, des maîtresses de maison et des bonnes. Ils étaient tous très occupés ou le patron n'était pas là ou on attendait des coups de téléphone importants.

C'est alors qu'il reçut une chaleureuse invitation du directeur du magazine qui avait acheté son

article, le priant de vouloir bien passer à son bureau.

Rayonnant pour la première fois depuis sa sortie de l'hôpital, Clocker prit un taxi qui l'arrêta devant un somptueux édifice, montra son invitation à une jolie secrétaire pleine de déférence et fut introduit dans une vaste et luxueuse pièce. Un homme au large sourire fit le tour du grand bureau en acajou pour venir lui serrer la main.

« M. Clocker Locke », dit le directeur. « Je suis ravi de vous dire que votre nouvelle a provoqué de merveilleuses réactions chez nos lecteurs. »

« Mon article », rectifia Clocker.

Le directeur sourit. « Votre production est-elle si abondante que vous ne vous souvenez plus de ce que vous nous avez envoyé ? C'était au sujet... »

« Je sais », interrompit Clocker. « Mais ce n'était pas une nouvelle. C'était un article. Cela a véritablement... »

« Allons, allons. Ce que doit apprendre un écrivain en premier, c'est à ne pas prendre ses idées trop au sérieux. C'est très dangereux, particulièrement lorsqu'il s'agit d'une œuvre d'imagination comme la vôtre. »

« Mais tout y est vrai ! »

« Certainement, tandis que vous l'écriviez. » Le directeur poussa de la main vers Clocker une pile de courrier sur le bureau. « Voici un certain nombre de commentaires que nous avons reçus. Je crois que vous aurez plaisir à prendre connaissance des réactions. »

Clocker parcourut les lettres, espérant anxieusement y découvrir plus d'un passage témoignant que son message était parvenu à quelqu'un. Lorsqu'il eut terminé, il avait le regard absent.

« Vous avez constaté ? » demanda l'éditeur. « Vous êtes une véritable trouvaille. »

« Le nouveau Mark Twain ou Swift. Un comique. »

« Un satirique », corrigea le directeur. Il se pencha sur le bureau les bras croisés. « Un semblable courrier est la preuve d'un talent qu'il vaut la peine de développer. Nous aimerions discuter avec vous d'un contrat pour une série de nouvelles. »

« D'articles. »

« Appelez-les comme vous voudrez, nous sommes prêts à... »

« Avez-vous jamais perdu la boule ? » demanda brusquement Clocker.

L'éditeur se renversa dans son fauteuil avec un sourire supris et intrigué. « Mais, non. »

« Vous devriez essayer quelquefois. » Clocker se leva rigidement de son fauteuil et se dirigea vers la porte. « C'est ce que je voudrais, ce que j'essayais de faire comprendre dans mon article. Nous devrions aller dans les asiles, nous y faire admettre, laisser ces étrangers prendre les choses en main et nous montrer où nous allons. »

« Vous croyez que ce serait un progrès ? »

« Qu'est-ce qui n'en serait pas un ? » demanda Clocker en ouvrant la porte. »

« Mais et ma série ? »

« J'ai votre nom et votre adresse. Si j'ai quelque chose je vous le ferai savoir. Ne me téléphonez pas, je vous appellerai moi-même. »

Clocker referma la porte derriè-

re lui, sortit du magnifique édifice et appela un taxi. Pendant toute la durée du trajet, il contemplait la ville qui s'égaillait à la lisière, les maisons blotties en groupes, des agglomérations de banlieue, les étendues herbeuses et les bosquets bien taillés dont on tolérait l'existence.

Il descendit à l'Hôpital Glendale Center, régla le chauffeur, et se rendit au bureau des entrées. L'infirmière le reçut avec un sourire.

« Nous nous demandions quand vous alliez rendre visite à votre femme », dit-elle. « Vous étiez en voyage ? »

« Plus ou moins », répondit-il, avec aussi peu d'émotion qu'il en avait ressenti lorsqu'il avait subi les tests précédant sa sortie. « Je la verrai beaucoup maintenant. Qu'on me donne mon ancienne chambre. »

« Mais vous êtes parfaitement normal ! »

« Cela dépend comment vous l'entendez. Donnez-moi dix minutes de solitude et n'importe quel vétérinaire du cerveau ne demandera qu'à me mettre dans une chambre capitonnée. »

Les mains dans les poches, Clocker prit l'ascenseur et suivit le couloir jusqu'à son ancienne chambre sans même s'arrêter pour rendre visite à Zelda. C'était la Zelda vivante qu'il lui fallait et non pas l'automate de la danse.

Il entra et referma la porte derrière lui.

« Très bien, vous aviez raison et c'est moi qui avais tort », déclara Clocker devant le Conseil d'administration. « Envoyez-moi vers Barnes et je lui donnerai tous les autres détails concernant les courses. Laissez-moi simplement voir Zelda de temps à autre et vous n'aurez jamais d'ennuis avec moi. »

« Alors, vous êtes convaincu d'avoir échoué », dit Calhoun.

« Je ne suis pas un imbécile. Je sais reconnaître quand je suis battu. Je règlerai également tout ce que je dois. »

M. Calhoun se renversa dans son fauteuil. « Et nous aussi nous paierons ce que nous devons. Vous ne possédez naturellement aucun moyen de déceler l'effet que vous avez produit. Mais ces moyens, nous les possédons nous. Le résultat c'est que, à la suite de votre expérience, nous sommes joyeusement en train de reconsidérer notre politique. »

« Hein ? » Clocker regarda à tour de rôle les étrangers installés confortablement dans leurs fauteuils. Ils paraissaient sérieux et dignes de confiance, tous. « Est-ce une blague ? »

« Les visites aux catatoniques ont considérablement augmenté », expliqua le Dr Harding. « Lorsque les visiteurs sont seuls avec nos associés humains, ils essaient la marche à suivre que vous avez indiquée dans votre article. Pas tous, bien entendu ; seulement ceux qui sont aussi fortement attirés vers un être aimé que vous l'étiez par votre femme. »

« Nous avons accepté quatre candidats volontaires », dit M. Calhoun.

Clocker avait l'impression d'avoir la bouche remplie de miettes de

pain sec qu'il ne pouvait avaler et qui l'empêchaient de parler.

« Et maintenant », continua le Dr Harding, « nous avons créé une section d'information pour enseigner aux candidats ce que vous avez appris et prendre avec eux les mêmes dispositions qu'avec vous. Nous sommes certains qu'il nous faudra avant longtemps augmenter notre personnel lorsque le nombre des candidats augmentera en progression géométrique après que nous aurons libéré les premiers pour continuer l'œuvre que vous avez si admirablement commencée. »

« Vous voulez dire que j'ai réussi », hoqueta d'une voix rauque Clocker incrédule.

« Peut-être ceci vous le démontrera », dit Calhoun.

Sur un signe de lui, la porte s'ouvrit et Zelda entra.

« Bonjour, chérie », dit-elle. « Je suis contente de te revoir, tu me manquais. »

« Moins que tu me manquais, toi, ma petite ! Et il n'y avait personne pour diriger mes sentiments à moi. »

M. Calhoun mit ses mains sur leurs épaules. « Lorsque vous le désirerez, M. Locke, vous et votre femme serez libres de partir. »

Clocker prit Zelda par les mains et plongea son regard dans ses yeux débordants d'un amour paisible. « Nous leur devons beaucoup, ma petite », dit-il. « Nous allons les aider à terminer nos enregistrements avant de partir. N'est-ce pas ce que tu désires ? »

« Bien sûr, mon chéri ! Et puis je veux être avec toi. »

« Au travail, donc », dit-il. « Plus nous irons vite, plus tôt nous rentrerons chez nous. » H. L. GOLD.




*par*

*Théodore STURGEON*

Illustré par EMSH

# COSTELLO, Héros

***Il désirait aider les gens de tous les mondes et de tous les vaisseaux qui naviguaient entre... Et son Projet était chaleureux et amical. Peut-être un peu trop amical... !!***

« Entrez, Commissaire, et fermez la porte. »

« Je vous demande pardon, Monsieur. »

Le Patron n'invitait jamais qui que ce soit chez lui. Dans son bureau, oui, mais pas ici.

Il eut un geste brusque ; j'entrai et fermai la porte. C'était presqu'aussi luxueux qu'une cabine de vaisseau de l'espace. J'essayai de ne pas rouler des yeux en regardant tout ce luxe que je voyais pour la première fois.

Je m'assis.

Il entr'ouvrit la bouche ; le bout de sa langue apparut entre ses lèvres minces qu'il humecta, puis me regarda. Je n'avais jamais vu l'Homme de Fer d'aussi près.

Je décidai que la meilleure chose à faire était de garder le silence, ce que je fis.

Il sortit un paquet de cartes du tiroir central et les étala sur le bureau. « Distribuez. » Je dis : « Je vous dem... »

« Et ne dites pas que vous me demandez pardon », explosa-t-il.

Je battis les cartes.

« Distribuez », dit-il. Je levai les yeux vers lui. « Tirez, tirez cinq cartes. Vous jouez au poker en tirant des cartes, n'est-ce pas, Commissaire ? »

« Oui, Monsieur. » Je distribuai et reposai le paquet. J'avais une tierce et deux figures. Le Patron regarda ses cartes d'un air renfrogné, puis en jeta deux et me lança un nouveau regard.

Je dis : « J'ai une tierce, Monsieur. »

Il laissa ses cartes comme si elles n'existaient plus, quitta sa chaise et me tourna le dos. Il pencha la tête en arrière et leva les yeux vers le tableau de bord, muni de toutes les indications de vitesse, de position, des coordonnées spaciales, etc. Borinquen, la planète vers laquelle nous nous dirigions, était à un jet de pierre et la Terre était loin, loin... J'entendis un bruit et abaissai les yeux. Le Patron avait joint les mains derrière le dos et il les serrait si fort qu'elles craquaient.

« Pourquoi n'avez-vous pas tiré de cartes ? » dit-il d'un ton amer.

« Je vous dem... »

« Quand je jouais au poker — et j'avais l'habitude de jouer très souvent, — autant que je m'en souvienne, celui qui distribuait devinait combien chaque joueur désirait de cartes après la distribution et lui en donnait autant qu'il en

rejetait. N'aviez-vous jamais entendu parler de cela, Commissaire ? »

« Si, Monsieur. »

« Si ! » Il se retourna. Je suppose qu'il avait regardé le tableau de bord d'un air aussi maussade et je me demandais pourquoi il n'avait pas cassé la vitre.

« Eh bien, Commissaire, demanda-t-il, pourquoi avez-vous montré votre tierce sans la mettre de côté, sans la tirer et sans me demander combien de cartes je désirais ? »

Je réfléchissai à cela. « Je - nous - je pense que nous n'avons pas joué de cette façon la dernière fois. »

« Vous avez joué au poker sans tirer de cartes ? » Il s'assit et me lança le même regard. « Et qui a changé les règles ? »

« Je ne sais pas, Monsieur, mais c'est de cette façon que nous avons joué. »

Il hocha la tête pensivement. « Maintenant, dites-moi, Commissaire, combien de temps vous avez passé dans la galère lors de la dernière veille ? »

« Environ une heure, Monsieur. »

« Environ une heure ? »

« Oui, Monsieur, expliquai - je précipitamment, c'était mon tour. »

Il ne dit rien, et il me sembla que ces veilles n'étaient pas dans les règlements du vaisseau.

Je dis rapidement : « Vous n'avez pas interdit de telles veilles, n'est-ce pas, Monsieur ? »

« Non, dit-il, je ne les ai pas interdites. » Sa voix était douce, désagréablement douce.

« Dites - moi, Commissaire, ces quarts ennuient-ils Cooky ? »

« Oh ! non, Monsieur, cela lui plaît. » Je savais qu'il pensait à la grandeur du navire. Il est vrai que deux hommes formaient une foule en un tel endroit.

Je dis : « De cette façon, il sait que tout le monde peut se fier à lui. »

— « Vous voulez dire que, de cette façon, il ne vous empoisonnera pas ? »

— « Eh bien, oui, Monsieur. »

— « Et, dites-moi, continua-t-il d'une voix très douce, qui vous a suggéré qu'il pourrait vous empoisonner ? »

— « En réalité, je ne pourrais pas le dire, Capitaine. C'est seulement une idée qui m'est venue. Cooky s'en moque. »

J'ajoutai : « S'il a surveillé tout le temps, il croit que personne ne peut le soupçonner, et c'est très bien ainsi. »

Encore une fois, il répéta mes paroles.

« C'est très bien ainsi. » J'aurais préféré qu'il ne redise pas mes mots et qu'il s'arrête de me regarder ainsi.

— « Depuis combien de temps l'officier de pont a-t-il l'habitude d'amener un témoin pendant ses gardes ? »

— « Vraiment, je ne sais pas, Monsieur. Je ne m'en occupe pas. »

— « Vous ne savez pas, Commissaire. Maintenant, réfléchissez bien. Avez-vous pris le quart sur une galère, ou vu des officiers de pont prendre un témoin lorsqu'ils relèvent la garde, ou avez-vous vu jouer

au poker sans tirer des cartes... avant ce voyage ? »

— « Non, Monsieur, je ne le crois pas. Nous n'y avions pas songé avant, tout simplement. »

— « M. Costello n'avait pas encore été notre passager, n'est-ce pas ? »

— « Non, Monsieur. »

Je crus pendant une seconde qu'il allait dire quelque chose d'autre, mais il dit seulement : « Très bien, Commissaire, ce sera tout. »

Je sortis et me dirigeai vers l'arrière, étonné et troublé.

Le Patron ne devait pas soupçonner de telles choses de M. Costello. Celui-ci était un homme charmant. Une fois, le Patron lui avait cherché querelle. Ils s'étaient disputés violemment dans le salon. En fait, le Patron avait crié, mais M. Costello ne l'avait pas fait. Il paraissait aussi naturel qu'à l'accoutumée. C'était un homme bien; il parlait toujours doucement, et avait cette sorte de visage qu'on appelle ouvert. Ouvert et honnête. Il avait, une fois, été nommé Triumvir sur Terre, le plus jeune Triumvir, disait-on. On n'aurait pas cru qu'un homme aussi tranquille fût aussi vif.

Les Triumvirs sont en général nommés à vie, mais cela ne plaisait pas à M. Costello. Il lui fallait remuer, vous savez ! Et apprendre tout le temps quelque chose, serrer des mains autour de lui, vivre près des gens. Il *aimait* les gens.

Je ne sais pas pourquoi le Patron ne pouvait s'entendre avec lui. Il était le seul dans ce cas. Et de plus M. Costello ne jouait pas au poker; pourquoi se serait-il soucié de la façon dont *nous* le jouions ? Il ne touchait pas aux aliments du navire — dans sa cabine, il avait ses propres provisions — aussi en quoi lui importait-il si la cuisine empoisonnait quelqu'un ? Excepté, évidemment, s'il prenait soin de *nous*. Les gens... il *aimait* les gens.

De toute façon, c'est mieux de jouer au poker sans tirer de cartes. Le poker est un beau jeu, mais il a une bien mauvaise réputation. Et d'où croyez-vous que vienne cette réputation ? Des tricheurs. Et comment les gens trichent-ils au poker ? Ce n'est pas lorsqu'ils distribuent les cartes. C'est lorsqu'ils passent, après avoir jeté des cartes. Alors l'homme louche qui a distribué sait ce qu'il a en main et ce qu'il doit donner aux autres afin de gagner. Oui, déplacez les cartes jetées, vous enlevez en même temps 99 % des tricheurs. Enlevez les tricheurs et les honnêtes hommes pourront se fier les uns aux autres.

En tout cas, c'est ce que M. Costello disait ; non qu'il s'en souciât pour lui-même : il n'était pas joueur.

* * *

J'entrai dans le salon où se trouvaient déjà M. Costello et le troisième officier. M. Costello me sourit et me fit signe de la main, aussi j'allai à lui.

« Venez, asseyez-vous, Commissaire, dit-il, je dois atterrir demain, je n'aurai plus autant de chance de vous parler. »

Je m'assis. Le Troisième Officier ferma d'un bruit sec le livre qu'il tenait ouvert sur la table et le mit hors de vue.

M. Costello se moqua de lui : « Allez, Troisième, montrez ce livre au Commissaire, vous pouvez avoir confiance en lui, c'est un homme bien ; j'ai été fier d'être compagnon de bord du Commissaire. »

Le Troisième hésita, puis retira le livre d'entre ses genoux.

C'était le *Code de l'Espace,* auquel était joint le *Code de la Route.* Chaque officier breveté doit le connaître à fond pour obtenir son diplôme. Mais ce n'est pas un livre que l'on prend pour passer le temps.

— « Le Troisième Officier me montrait tout ce qu'un capitaine peut faire et ne pas faire », dit M. Costello.

— « Vous me l'avez plutôt demandé », répondit l'officier.

— « Une minute ! dit rapidement M. Costello. Une minute. »

Il avait cette manie quelquefois; cela faisait partie de lui, comme les quelques cheveux qui lui restaient sur le sommet de la tête, comme son large sourire et sa façon de hocher la tête en vous demandant ce que vous venez de dire, comme s'il n'avait pas très bien compris.

— « Une minute, vous *désiriez* me montrer ce livre, n'est-ce pas ? »

— « Oui, Monsieur », dit le Troisième.

— « Vous examiniez les limites du pouvoir d'un maître de l'Espace, de votre plein gré, n'est-ce pas ? »

— « Oui, répondit-il, je le crois, certainement. »

— « Evidemment, répliqua M. Costello, tout heureux. Relisez au Commissaire le passage que vous venez de me lire. »

— « Celui que vous avez relevé dans le livre ? »

— « Vous savez lequel. Vous l'avez lu de votre propre gré, n'est-ce pas ? »

— « Oh ! » dit le Troisième. Il me regarda et je le trouvai mal à l'aise. Puis il prit le livre.

M. Costello y posa la main. « Oh, ne prenez pas la peine de le relire, dit-il. Vous devez vous en souvenir. »

— « Oui, je le pense, admit le Troisième. C'est pour prévenir le fait que le pouvoir qui est déféré au Patron ne lui monte à la tête, si jamais cela devait arriver. Supposez qu'un jour un capitaine donne un ordre et que l'équipage constate qu'un fou a pris possession du pont. Eh bien, il lui faut agir. L'équipage a le pouvoir de désigner un officier et de l'envoyer au capitaine demander des explications. Si le capitaine refuse, ou si l'équipage n'apprécie pas ses explications, alors les hommes peuvent l'enfermer dans ses appartements et diriger le vaisseau. »

— « Je crois que j'ai entendu parler de cela, dis-je. Mais le capitaine a des droits, également. Je veux dire que l'équipage doit prévenir par radio le second officier, si un différend surgit et le capitaine peut s'expliquer longuement avec l'équipage au port suivant. »

M. Costello nous regarda et hocha la tête avec admiration.

Quand vous plaisiez à M. Costello, il faisait en sorte que vous vous trouviez tout à fait à l'aise.

Le Troisième regarda sa montre

et se leva : « Je dois regagner le pont. Voulez-vous venir avec moi, Commissaire ? »

— « J'aimerais lui parler un moment, dit M. Costello. Pensez-vous que vous puissiez trouver un autre témoin ? »

— « Oh ! certainement », dit le Troisième.

— « Mais vous avez bien l'intention de prendre quelqu'un ? »

— « Absolument », dit le Troisième.

— « C'est le navire le plus sûr sur lequel j'aie jamais été. Il donne l'impression que l'homme de garde n'interprétera pas mal les ordres. »

Je le pensai aussi et me demandai pourquoi nous n'avions pas songé plus tôt à être deux de quart. J'observai le départ du Troisième et gardai la même place, me sentant bien, en sécurité, heureux que M. Costello désirât me parler : moi, simple commissaire et lui extriumvir.

M. Costello m'accorda son large sourire. Il eut un geste de la tête vers la porte : « Ce jeune homme ira loin ! C'est un homme bien. Vous êtes tous des hommes bien ici. » Il prit une tasse dans le réchauffoir et me la tendit. « Du café, dit-il, mon propre café ; celui dont je me sers toujours. »

Je le goûtai, il était bon. M. Costello était généreux. Il s'assit et me regarda pendant que je buvais.

« Que savez-vous de Borinquen ? » me demanda-t-il.

Je lui dis tout ce que je savais. Borinquen est un endroit plutôt joli, on l'appelle les « quatre-neuvièmes des normes terrestres », ce qui veut dire que le climat, la gravité, l'atmosphère et la résonance sont pour 99 % semblables à ceux de la Terre. Il n'y a que six planètes de cette sorte qui soient connues. Je lui appris qu'il n'y avait dans Borinquen qu'une ville et que la chasse au piège était la principale ressource. Les manteaux de fourrure de « glunker » sont inusables ; ils brillent d'un éclat vert sous une lumière blanche, et d'une teinte chaude ambrée sous une lumière bleue ; vous pouvez prendre un manteau de grande taille et le cacher dans vos mains en le comprimant tellement il est léger et fin. Cette fourrure, par sa finesse, est une cargaison idéale dans l'espace.

Evidemment, maintenant il y a bien d'autres choses à Borinquen : de rares lingots isotopes, des produits alimentaires, des graines pour les droguistes, et je suppose que, si le commerce du « glunker » déclinait, cela n'empêcherait pas Borinquen de porter son propre poids. Mais les fourrures réglaient la vie de la planète ; au début, elles entretinrent la ville, et la moitié de la population vit encore maintenant des produits de la chasse.

M. Costello écouta toutes ces paroles d'une manière que je ne peux appeler que respectueuse. Je me souviens que je dis en finissant :

« Je suis désolé que vous deviez nous quitter, Monsieur Costello. J'aurais aimé vous voir davantage. J'aimerais aller vous voir à Borinquen toutes les fois que nous y toucherons, bien que je ne pense

pas qu'un homme tel que vous ait beaucoup de temps à perdre. »

Il posa sa grande main sur mon bras.

« Commissaire, si je n'ai pas de temps lorsque je serai au port, j'en prendrai ! »

Quel homme agréable !

La fois suivante, il m'invita dans sa cabine, me fit asseoir, me tendit une tasse de vin rouge, doux, au vieux parfum de cannelle, ce qui était nouveau pour moi, et me montra certains de ses objets personnels.

Grand collectionneur, il possédait un ou deux petits morceaux de papier de couleur, qui étaient, d'après lui, des timbres employés avant l'âge de l'espace pour affranchir les lettres. Il ajouta que quelque soit l'endroit où il pourrait se trouver, un seul de ces papiers pouvait lui apporter la fortune. Il avait aussi quelques bijoux, non des bagues ou autres choses semblables, mais des pierres et une jolie histoire sur chacune d'elles.

« Ce que vous tenez à la main, dit-il, coûta la vie à un roi et la perte d'un empire, grand comme la moitié de la Terre Unie. » Puis : « Celle-ci était si bien gardée, que la plupart des gens ne savaient si elle existait ou non ; il y avait toute une religion dont elle était la base, et maintenant, c'est fini, ainsi que l'est la religion. »

Cela vous donnait une étrange sensation d'être près de cet homme qui possédait tant de choses, et qui était aussi chaleureux et amical que l'aurait été votre oncle préféré.

« Si vous m'assuriez que ces cloisons sont étanches, je vous montrerais d'autres pièces de ma collection. »

Je l'assurai qu'elles l'étaient, ce qui était vrai, d'ailleurs.

« Si les architectes de navires ont jamais appris quelque chose, lui dis-je, c'est bien qu'un homme aime se sentir lui-même, de temps en temps. »

Il pencha la tête de côté, de la façon qui lui était habituelle :

— « Expliquez-moi. »

— « Un homme aime se sentir lui-même une fois de temps en temps, dis-je, aussi les cloisons d'un navire sont construites pour donner à l'homme un peu d'intimité. »

— « Bien, dit-il, maintenant que je vous montre. » Il ouvrit une boîte et, d'une poche intérieure, sortit un objet de la taille d'un écrin de montre, qu'il posa avec précaution sur le bureau. L'objet était carré, avec une petite grille dessus, et deux boutons d'argent sur les côtés. Il appuya sur l'un d'eux et se tourna vers moi, en souriant. Je me sentis presque projeté de la couchette sur laquelle j'étais assis : j'entendais la voix du Capitaine, aussi forte, claire et naturelle que s'il se fût trouvé dans la pièce avec nous. Et savez-vous ce qu'il disait ? Il disait : « Mon équipage met en doute mon bon sens ! Eh bien, vous pouvez être certains que si un seul homme à bord discute mon autorité, il apprendra que je suis le maître ici, même s'il doit l'apprendre au bout d'un fusil. »

* * *

Ce qui me surprit le plus, ce ne fut pas le son de la voix, mais les mots ; et ce qui m'étonna particulièrement quant aux mots, fut que j'avais, moi-même, entendu le Capitaine les prononcer. C'était lorsqu'il s'était querellé avec M. Costello. Je m'en souvenais très bien, car j'étais entré dans la salle de jour au moment où le Capitaine commençait à crier.

« Monsieur Costello, disait-il de sa voix forte, bien que vous soyez convaincu que mon équipage met en doute mon bon sens... » et suivaient tous les mots que M. Costello avait mentionnés. Et je me souviens qu'il dit aussi « Même s'il doit l'apprendre au bout d'un fusil... Cela s'applique également aux passagers, car l'équipage a des droits légaux. »

J'allai en parler à M. Costello, mais avant que j'aie pu ouvrir la bouche, il me demanda : « Maintenant, dites-moi, Commissaire, est-ce la voix du capitaine de votre navire ? »

Je répondis : « Oui, c'est sa voix, ou moi-même je ne suis plus le commissaire ici. »

M. Costello me tapota l'épaule : « Vous avez l'oreille fine, Commissaire. Appréciez-vous mon petit jouet ? »

Alors il me montra un petit mécanisme placé sur l'épingle ornée de bijoux qu'il portait sur sa veste, et un fil électrique très fin, relié à un bouton situé dans sa poche.

« C'est l'une de mes collections préférées, me dit-il. Des voix, de n'importe qui, à n'importe quel moment, et où que ce soit. »

Il enleva l'épingle, retira une perle de ses griffes, puis la fit coulisser dans la boîte et appuya sur le bouton. Alors j'entendis ma propre voix prononcer : « Je suis désolé que vous deviez nous quitter, Monsieur Costello. J'aurais aimé vous voir davantage », ce qui me fit rire longuement. C'était l'un des objets les mieux faits que j'aie jamais vus.

Il avait même la voix du troisième officier, disant quelques minutes auparavant « un fou a pris possession du pont. Eh bien, il faut agir. » Tout compte fait, je passai un moment merveilleux près de lui ; puis il me demanda de faire tout ce que je pouvais au sujet de ses papiers de départ. Aussi je retournai à mon bureau et les pris. Ces papiers sont à la garde du commissaire pendant un voyage. Je les parcourus et approuvai. Il y en avait beaucoup plus que pour la plupart des gens.

J'en trouvai un émanant du Bureau Central de la Terre qui me fâcha. Je crois que c'était une erreur. C'était un « Je Sais Tout » avertissant les officiers consulaires de faire, tous les six mois, un rapport sur les activités de M. Costello.

Je le lui apportai ; c'était une erreur, il le dit lui-même. Je l'arrachai de son passeport et collai une note officielle mentionnant la destruction accidentelle d'une page abîmée couverte de visas estampillés. Il me donna une belle pierre précieuse bleue, pour avoir fait cela.

Lorsque je dis : « Je préfère ne pas accepter. Je ne veux pas que vous penciez que je me laisse cor-

rompre par les passagers », il rit, mit une de ces pierres dans son appareil enregistreur, et cela se traduisit par ma voix : « Je me laisse corrompre par les passagers. » M. Costello était un pince-sans-rire.

* *
*

Nous restâmes à Borinquen quatre jours pendant lesquels il ne se passa rien, sinon que je fus très occupé par le travail que donnent les questions d'argent à un commissaire. Lors d'un voyage dans l'espace, vous n'avez rien à faire pendant des semaines, et puis quand vous arrivez au port, vous avez trop de travail, même pour aller à terre, à moins que ce ne soit un long séjour.

Réellement, cela m'importait peu. J'ai un esprit mathématique, vous savez, même si à côté je n'ai pas beaucoup de bon sens, et mon métier est toute ma fierté. Chacun a une matière, en laquelle il excelle ; ainsi je ne pourrais pas vous dire comment fonctionne la machine qui fait avancer le navire plus vite que la lumière, mais je détesterais faire confiance à l'ingénieur en chef pour l'un de mes relevés de cargaisons interplanétaires ou pour une table de droits de change des fourrures « glunker » en dollars terrestres.

Un homme à la mâchoire carrée ayant des lettres de créance du bureau d'Investigations de la Navigation dans l'Espace vint à bord, et d'une voix de stentor nous demanda, au troisième officier et à moi, de réciter un tas de sottises, pour une sorte de test, je ne sais plus lequel au juste. Le I.N.E. fait toujours un tas de choses inutiles et mystérieuses. Puis j'eus une discussion avec l'agent du port, et je descendis à terre avec Cooky, pour un dernier verre, geste traditionnel. Enfin, je dus faire des heures supplémentaires, pour embaucher un nouveau Troisième, en remplacement de l'ancien qui avait été affecté à une autre corvette.

Oh, oui ! ce fut pendant ce voyage que le Patron donna sa démission. Je crois qu'il était grand temps. Il avait eu des gestes très nerveux. Lorsqu'il descendit à terre, la dernière fois, il me lança le plus mauvais regard, comme s'il ne savait pas s'il devait me tuer ou éclater en sanglots. Le bruit courait qu'il était devenu fou et qu'il avait menacé l'équipage d'un fusil, mais je n'écoutai pas ces rumeurs. Cela ne signifiait pas plus de travail pour moi, aussi cela m'était égal.

Nous appareillâmes une fois de plus et fîmes nos rondes habituelles : Bootes, Sigma et Nightgale, Caranho, puis la Terre : chargement de verre chimique, caractères d'imprimerie, graines de « Sho » et cristaux brillants, parfums, rouleaux de musique, peaux de « glizzard » et toutes les cargaisons accoutumées. Et nous revînmes à Borinquen.

Hé bien, vous n'auriez pas cru qu'un endroit ait pu changer à ce point en si peu de temps. Borinquen était d'habitude une jolie planète où ne régnait pas la contrainte. Il n'y avait qu'une grande ville, vous voyez, et les trappeurs campaient partout où le terrain

n'était pas bâti. Si vous aimiez les gens, vous vous établissiez dans la cité et vous pouviez aller travailler dans les usines qui s'y trouvaient ; autrement, vous pouviez chasser les glunkers. Il y avait toujours une place pour chacun, sur Borinquen.

Mais tout était différent à ce voyage. Tout d'abord, un homme portant l'insigne du gouvernement de la planète vint à bord, pour censurer les morceaux de musique destinés à la ville, et il en avait le pouvoir. Ensuite, je remarquai que les autorités municipales avaient confisqué les entrepôts et les avaient transformés en baraques.

Et où étaient les peaux, les lingots et les autres marchandises à exporter ? Où était l'espace réservé à notre chargement ? Eh bien, de toutes les maisons, tout le monde partait vers la même direction et se rassemblait dans un grand bâtiment neuf, plein de conscrits et de volontaires qui désiraient vivre ensemble et rester ensemble ! Pour la première fois depuis que je naviguai dans l'espace, je dus demander une permission, ainsi je pus voir comment les choses se déroulaient.

***

De toute façon, cela me donna la chance de circuler à travers la ville, ce que je n'avais pas fait souvent.

Vous auriez vu la ville ! Tout le monde semblait sortir des maisons. Tous les grands bâtiments étaient transformés et comptaient des rangées et des rangées de matelas.

Des bannières étaient suspendues à travers les rues : « Etes-vous un homme, ou êtes-vous seul? Un unique toit est un piètre refuge. Le Démon hait la foule. »

Je ne comprenai rien de tout ceci, jusqu'à ce que je visse sur la façade d'un bar, un panneau recouvert de blanc de chaux, disant : « Interdit aux trappeurs » et que je fusse conscient, alors, d'un des plus grands changements.

Il n'y avait pas un seul trappeur dans les rues. D'habitude, ils étaient l'attraction touristique de Borinquen, habillés de fourrures de glunker, avec le pan de leur habit flottant dans l'air au rythme de leurs pas, et ce regard lointain, que même un homme de l'espace n'a pas. Dès que je m'aperçus de l'absence des trappeurs, je commençai à voir « Interdit aux trappeurs », inscrit un peu partout, sur les magasins, les restaurants, les hôtels et les théâtres.

J'étais au coin d'une rue, regardant autour de moi, et me demandant ce qui, diable ! se passait ici, lorsqu'un « flic » de Borinquen, qui passait dans un chariot à une place, me cria quelque chose ; comme je ne comprenais pas, je haussai les épaules. Il fit demi-tour et m'aborda : « Qu'est-ce qu'il y a, paysan ? Perdu vos trappes ? »

Je dis : « Quoi ? »

Il reprit : « Si vous voulez rester seul, Glunker, nous avons des cases seules, par delà le Hall, qui vous conviendront parfaitement. »

Je ne pus que le regarder bouche-bée. Et, à ma grande surprise, un autre « flic » projeta la tête hors de la voiture — une voiture à une place, remarquez ! — Ils étaient vraiment serrés là-dedans.

Le deuxième agent dit : « Où se trouve votre terrain de chasse ? »

Je répondis : « Je n'ai pas de terrain de chasse. » Et je montrai du doigt la puissante tourelle de mon navire, se dessinant au-dessus du port. « Je suis le commissaire de ce navire. »

« Oh ! par l'amour de Dieu, j'aurais dû le savoir. Regardez, Homme de l'espace, vous feriez mieux de retourner sur vos pas, ou bien vous êtes exposé à être houspillé. Ce n'est pas un endroit pour un homme seul.

« Je ne vous comprends pas très bien, Monsieur. J'allais seulement... »

« Je vais le prendre », dit quelqu'un.

Je regardais autour de moi et vis une grande fille de Borinquen, debout juste à l'entrée de l'une de ces maisons vides.

Elle dit : « Je suis revenue pour prendre quelques-uns de mes objets. Quand j'eus terminé, il n'y avait personne sur les trottoirs. Je suis ici depuis une heure, attendant quelqu'un pour m'accompagner. »

Sa voix résonnait nerveusement.

« Vous savez qu'il y a mieux à faire que de venir seule », dit l'un des agents.

« Je sais, je sais. C'était juste pour prendre mes objets, je ne comptais pas rester ! » dit-elle de nouveau, effrayée. Elle tira un sac, et le leva devant elle. « Juste pour prendre mes objets. »

Les agents se regardèrent. « D'accord. Mais faites attention à vous. Vous allez partir avec le Commissaire. Il est préférable de l'emmener hors d'ici. Il n'a pas l'air de savoir ce qui est bien. »

« Entendu », dit-elle avec remerciement. Mais déjà la voiture était partie, ondulant un peu sous le poids de sa double charge.

***

Je la regardai. Elle n'était pas jolie, mais plutôt lourde et stupide.

Elle dit : « Vous serez très bien, maintenant. Allons. »

— « Où ? »

— « Eh bien, aux baraques centrales, je pense. C'est là que presque tout le monde se trouve. »

— « Je dois retourner à mon navire. »

— « Oh ! cher, dit-elle, tout de suite ? »

— « Non, pas tout de suite, j'irai en ville avec vous, si vous le désirez. »

Elle ramassa son sac, mais je le lui pris des mains et le soulevai sur mon épaule. « Est-ce que tout le monde est fou, ici ? » lui demandai-je en maugréant.

« Fou ? » Elle commença à marcher et je la suivis. « Je ne le *pense* pas. »

Je persistai : « Tout ceci » et j'indiquai les pancartes qui disaient : « Aucune échelle n'a qu'un barreau » Qu'est-ce que cela signifie ? »

— « Juste ce que cela dit. »

— « Vous avez établi une chose si grandiose, simplement pour me dire... »

— « Oh ! dit-elle, vous voulez dire « ce que cela *signifie ?* » Elle eut un étrange regard. « Nous avons découvert une nouvelle vé-

rité au sujet de l'humanité. Voyez, je vais essayer de vous l'expliquer comme les Lucilles le dirent la nuit dernière. »

— « Qui est Lucille ? »

— « Les Lucilles ? dit-elle d'un ton vaguement choqué. Réellement, je suppose qu'il n'y en a qu'une, bien qu'évidemment il y ait quelqu'un d'autre dans le studio en même temps, ajouta-t-elle rapidement. Mais il semble qu'il y ait quatre Lucilles parlant au même moment, comme un chœur. »

— « Continuez à parler, dis-je lorsqu'elle s'arrêta, je commence seulement à comprendre.

— « Eh bien, voilà ce qu'elles disent : Un *seul* être humain n'a jamais fait quelque chose ; il faut une centaine de paires de mains pour bâtir une maison, dix mille paires pour construire un navire. Elles disent qu'une seule paire de mains est non seulement inutile, mais que c'est mal. Toute l'humanité est une chose faite de nombreuses parties. Aucune des parties n'est bonne par elle-même. N'importe quelle partie désirant aller d'elle-même blesse la masse entière, la masse qui est devenue si grande. Aussi nous faisons en sorte qu'aucune des parties ne reste séparée. A quoi serait bonne votre main si un doigt décidait subitement d'agir par lui-même ? »

— « Vous croyez cela, quel est votre nom ? » demandai-je à ce moment.

— « Nola, répondit-elle. Si je le crois ? Eh bien, oui, c'est exact. Ne pouvez-vous comprendre que c'est vrai ? Tout le monde *sait* que c'est vrai. »

— « Bien. Cela pourrait l'être, dis-je à contre-cœur. Que faites-vous des gens qui désirent être par eux-mêmes.

— « Nous les aidons. »

— « Supposez qu'ils ne désirent pas être aidés ? »

— « Alors ce sont des trappeurs, dit-elle immédiatement. Nous renvoyons, dans les buissons d'où ils viennent, les méchants solitaires.

— « Oui, et la fourrure ? »

— « Personne ne se sert plus de fourrure ! »

Ainsi, voilà ce qui était arrivé à nos chargements de fourrure. Et je pensai que ces bureaucrates amateurs les avaient perdus quelque part. Elle dit, comme pour elle-même. « Tout péché s'éveille dans l'obscurité solitaire. » Levant les yeux vers elle, je vis qu'elle avait lu cela sur un autre panneau et l'avait approuvé.

* * *

Nous tournâmes au coin d'une rue et je clignai des yeux sous une vive lumière. C'était l'un des entrepôts. Elle dit : « Voici la Centrale ; aimeriez-vous la voir ? »

— « Je crois. »

Je la suivis, descendant la rue. Il y avait un homme assis à une table à l'entrée. Nola lui remit une carte. Il la contrôla d'après une liste, puis la lui redonna.

« Un visiteur du bateau », dit-elle.

Je lui montrai ma carte de commissaire, et il dit : « D'accord. Si vous désirez rester, vous aurez à signer un registre. »

— « Je ne désire pas rester, lui répondis-je, je dois rentrer. »

Je suivis Nola à l'intérieur, qui avait été vidé complètement. Enlevez une parcelle de plus de la construction et elle ne pourra plus soutenir le toit. Il n'y avait pas un coin caché, par une étagère, un drap ou une tenture. Il pouvait bien y avoir deux mille lits et matelas éparpillés partout, se touchant, couvrant toute la surface en groupes de quatre, séparés seulement par la largeur d'une main.

La lumière était aveuglante ; d'énormes flots et des taches lumineuses baignaient chaque centimètre carré d'un blanc jaunâtre.

Nola dit : « Vous vous habituez à la lumière ; après quelques nuits, vous ne la remarquez même plus. »

— « On n'éteint jamais la lumière ? »

— « Oh, non, cher ! »

Puis je vis la plomberie, les douches, tubs, cuvettes, éviers, et d'autres choses : tout était aligné contre un mur.

Nola suivit mon regard : « Vous prenez l'habitude de cela, également. Il est préférable d'avoir chaque chose à découvert, plutôt que de laisser le démon entrer, ne serait-ce qu'une seule seconde. C'est ce que les Lucilles disent. »

Je laissai tomber son sac et m'assis dessus. La seule chose à laquelle je pensai était : « Qui avait songé à tout ceci ? D'où cela était-il venu ? »

« Les Lucilles », dit-elle vaguement, puis : « Avant elles, je ne sais pas ? Les gens commençaient à comprendre. Quelqu'un acheta un entrepôt, non, c'était un hangar — je ne sais pas, » dit-elle encore, essayant de se souvenir, avec effort.

Elle s'assit près de moi et dit à voix basse : « En réalité quelques personnes n'adoptèrent pas cela tout de suite. » Elle regarda autour d'elle. « *Moi-même* je ne le fis pas. Je veux dire que réellement je ne le fis pas. Mais que vous y croyiez, ou que vous agissiez comme si vous y croyiez, d'une façon ou d'une autre, tout le monde est arrivé à ceci. » Elle eut un geste de la main.

— « Qu'est-il advenu de ceux qui n'ont pas voulu venir dans les Centrales ? »

— « Les gens se moquèrent d'eux. Ils perdirent leurs occupations, les écoles ne voulurent pas prendre leurs enfants, les magasins ne voulurent pas honorer leurs cartes de rationnement. Puis, la police commença à ramasser les solitaires, comme ils l'ont fait pour vous. »

Elle regarda encore autour d'elle, avec une sorte de familiarité heureuse dans les yeux. « Je ne fus pas longue à m'y faire. »

Je me détournai d'elle, mais me surpris à regarder toute cette plomberie. Je me relevai brusquement.

— « Je dois partir, Nola. Merci de votre aide. Hé ! comment puis-je retourner au navire si les flics sont dehors pour prendre tous les hommes seuls ? »

— « Oh ! parlez-en au portier. Il y aura quelqu'un qui attendra pour aller dans votre direction. Il y a toujours quelqu'un qui attend pour aller partout.

*
* *

Elle vint avec moi. Je parlai à

l'homme qui était à la porte, et elle me serra la main. Je restai près de la petite table et la regardai hésiter puis emboîter le pas d'une femme qui arrivait. Elles entrèrent ensemble. Le portier me poussa du coude vers un groupe qui se révéla être des flâneurs.

« Nord », brailla-t-il.

J'entraînai un petit homme gros, à la dentition abîmée, qui ne dit pas un seul mot. Nous nous escortâmes jusqu'aux deux-tiers du chemin allant vers le port, puis il disparut dans une usine. Je repartis tout seul et fis le reste du trajet, me sentant tel un criminel, ce que j'étais, je suppose, aux yeux de tous. Je jurai de ne plus revenir dans cette ville folle.

Et, le lendemain matin, qui vint vers moi, dans une voiture blindée escortée de six voitures à deux places ? M. Costello. C'était agréable de le revoir. Il était, comme toujours, grand et élégant, naturel. Il n'était pas seul. Installée dans un coin à l'arrière de la voiture, il y avait la plus jolie femme blonde qui me coupa jamais le souffle. Elle ne dit pas grand'chose. De temps en temps, elle me regardait, souriait, puis regardait à l'extérieur et se mordait la lèvre inférieure. Parfois elle se tournait vers M. Costello, et là, ne souriait pas du tout.

M. Costello ne m'avait pas oublié ! Il avait une bouteille du mê-



me vin rouge au parfum de cannelle et, comme d'habitude, il parla des jours passés, comme s'il était un oncle préféré. Nous fîmes une sorte d'excursion guidée. Je lui parlai de la dernière nuit, de ma visite à la Centrale, et il en fut aussi content que possible. Il dit qu'il savait que cette Centrale me plairait. Quant à moi je n'arrivai pas à déterminer si elle me plaisait ou non.

« Pensez à cela ! dit-il. Toute l'humanité, une seule unité. Vous connaissez le principe de la coopération, commissaire ? »

Voyant que je prenais trop de temps pour y réfléchir, il reprit : « Vous savez, deux hommes travaillant ensemble peuvent produire davantage que deux hommes travaillant séparément. Qu'arrive-t-il lorsqu'un million de personnes travaillent, dorment, pensent, respirent ensemble ? » Il regarda par-dessus mon épaule et ses yeux s'élargirent un peu. Il appuya sur un bouton et le chauffeur stoppa lentement.

« Prenez celui-ci » dit M. Costello, dans un microphone placé près de lui.

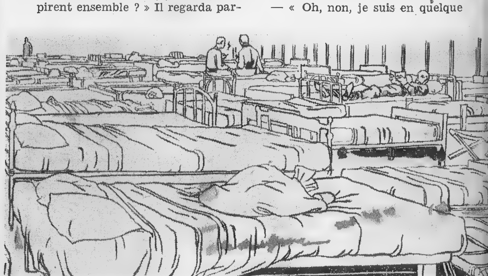
Deux des hommes descendirent rapidement de l'auto et prirent un homme de flanc. Celui-ci rusa à droite, puis à gauche, mais l'un des hommes le frappa et le fit tomber à terre.

« Pauvre type », dit M. Costello, appuyant sur le bouton de marche. « Certains ne veulent pas comprendre. »

Je pense qu'il le regrettait beaucoup. Je ne sais si la femme blonde le regrettait également. Elle n'avait même pas regardé.

« Etes-vous le Maire ? », lui demandai-je.

— « Oh, non, je suis en quelque



sorte un courtier. Un peu de ceci, un peu de cela. Je suis capable d'aider un peu. »

— « Aider ? »

— « Commissaire, dit-il confidentiellement, je suis maintenant citoyen de Borinquen. C'est ma patrie adoptive et je l'aime. Je veux faire tout ce qui est en mon pouvoir pour l'aider. Et peu importe le prix. C'est un peuple qui a trouvé la *Vérité,* Commissaire. Il me terrifie et me rend humble. »

— « Je... »

— « Parlez, Homme, je suis votre *ami.* »

— Je l'apprécie, monsieur Costello. J'ai vu la Centrale, et tout, mais je ne peux tout de même pas me décider ! Je veux dire que je ne sais si c'est bien ou non.

— « Prenez votre temps, prenez votre temps », dit-il de sa grosse voix douce. « Personne ne peut faire voir à un homme une vérité visible qu'il ne veut pas voir. Un homme ne voit tout ceci que par lui-même. »

— « Oui, acquiesçai-je, oui, je le suppose. »

Il était parfois difficile de répondre à M. Costello.

***

La voiture s'arrêta à côté d'une maison. La femme blonde se leva. M. Costello lui ouvrit lui-même la portière. Elle sortit. M. Costello enleva le rideau placé devant lui.

Il dit : « Allez-y un bon coup, Lucille, allez-y, je surveillerai. »

Elle le regarda. Puis elle m'adressa un petit sourire. Un homme descendit les marches et elle monta avec lui dans la maison. Nous partîmes.

« C'est la plus belle femme que j'aie jamais vue », dis-je.

Il répondit : « Elle vous aime bien, Commissaire. »

Je réfléchissai à cela. C'était trop.

— « Cela vous plairait-il de ne l'avoir rien qu'à vous ? »

— « Oh ! dis-je, elle ne voudrait pas. »

— « Commissaire, reprit-il, je vous dois une grande faveur. J'aimerais vous la rendre. »

— « Vous ne me devez rien du tout, Monsieur Costello. »

Nous bûmes un peu de vin. La grosse voiture glissait silencieusement. Elle allait lentement maintenant, si dirigeant vers le port.

— « J'ai besoin d'aide », dit M. Costello, après un moment. « Je vous connais, Commissaire, vous êtes justement la sorte d'homme qu'il me faut. On dit que vous êtes un génie mathématique. »

— « Pas exactement mathématique. J'aime tout ce qui concerne les nombres, les statistiques, tables de conversion et autres choses de ce genre, mais je ne pourrais pas faire d'astronomie ou de physique théorique. Je crois avoir trouvé le métier qui me convenait le mieux. »

— « Non, vous ne l'avez pas. Je vais être franc avec vous. Je ne voudrais pas avoir plus de responsabilité à Borinquen que je n'en ai obtenu, mais, comprenez, les gens m'y forcent. Ils veulent l'ordre, la paix, la netteté. Ils désirent être aussi exacts et nets que l'un de vos registres peut l'être. Actuellement, je peux les organiser, mais j'ai besoin d'un esprit ordonné

comme l'est le vôtre. Je désire des statistiques de natalité et de mortalité. J'en veux un projet et ainsi nous aurons un système. Je veux des comptes de calories et de rations alimentaires. Ainsi nous pourrons utiliser la nourriture de la meilleure façon. Je désire, eh bien, vous voyez ce que je veux dire. Une fois que le Démon est mis en déroute... »

— « Quel démon ? »

— « Les trappeurs », dit-il gravement.

— « Les trappeurs sont-ils réellement dangereux pour le peuple de la cité ? »

Il me regarda, choqué : « Ils sortent et passent des semaines entières tout seuls avec leurs pensées du mal. Ils sont les cellules errantes, les cellules sauvages dans le corps de l'humanité. Ils doivent être anéantis. »

* * *

Je ne pouvais m'empêcher de penser à mes chargements, à mes fourrures, et le lui dis.

Il me regarda, comme si j'avais prononcé une erreur plutôt déplacée.

— « Mon cher Commissaire», dit-il patiemment, « placeriez-vous le prix de quelques peaux au-dessus de l'âme de l'humanité d'une race ? »

— « Je n'avais pas pensé à cela, de cette manière.

Il dit précipitamment : « Ce n'est que le début, Commissaire. Borinquen n'en est qu'à ses débuts. L'unité de cet être important qu'est l'humanité, va être connue par delà tout l'Univers. » Il ferma les yeux. Quand il les rouvrit, son ton éloquent était parti. Il dit, de son ancienne voix amicale. « Et vous et moi, nous leur montrerons comment faire, n'est-ce pas garçon ? »

Je me penchai en arrière pour regarder le toit de l'étincelante tourelle du navire. « J'aime mon travail, et mon contrat ne se *termine* que dans quatre mois. »

La voiture entra en tournant dans le port et crissa sur la surface couverte de scories.

« Je pense que je peux compter sur vous » dit-il, avec frémissement, puis, avec un sourire : « Souvenez-vous de cette petite plaisanterie, Commissaire. »

Il fit cliqueter un bouton et soudain ma voix remplit le tonneau.

« Je me laisse corrompre par les passagers. »

« Ho, cela » dis-je, et poussai quelques « Ah, ah, ah » avant de comprendre où il voulait en venir. « Monsieur Costello, vous n'utiliserez pas cela contre moi ? »

— « Pour qui me prenez-vous ? » demanda-t-il, étonné.

Puis nous arrivâmes à la rampe. Il sortit avec moi et me tendit la main, en un geste chaleureux et affectueux.

« Si vous changez d'avis au sujet de la situation de commissaire, lorsque votre contrat viendra à expiration, fils, envoyez-moi un coup de téléphone. Pensez-y, jusqu'à ce que vous reveniez ici, prenez votre temps. »

Sa main se cramponna à mon bras, si fort que je reculai.

« Mais n'allez pas prendre plus de temps que ces quatre mois, n'est-ce pas, mon garçon ? »

— « Je ne le pense pas », dis-je. Il se mit à l'avant de la voiture, près du chauffeur, et partit dans un vrombissement.

Je restai là, le suivant des yeux, et quand la voiture ne fut plus qu'un point sombre, je revins à moi et me trouvais seul, au pied de la rampe. Je me sentis assez exposé, aussi je me retournai et courus jusqu'au bassin, me dépêchant d'approcher des gens.

* * *

Ce fut le voyage pendant lequel nous embarquâmes l'homme fou. Son nom était Hynes. Il était consul de la Terre Unie à Borinquen et il revenait pour faire son rapport. Tout d'abord, il n'eut pas d'ennui, car les passeports diplomatiques sont faciles à vérifier. Lors de la cinquième veille depuis le départ de Borinquen, il frappa à ma porte. J'étais content de le voir. Ma pièce ne m'était pas agréable et j'appréciai sa compagnie. Non qu'il fût réellement une compagnie puisqu'il était fou. Cette première fois il entra, agité, et dit : « J'espère que cela vous est égal, Commissaire, mais si je ne parle pas à quelqu'un de ceci, je suis capable de l'oublier. »

Puis il s'assit à l'extrémité de ma couchette, se mit la tête entre les mains, et se balança assez longtemps sans rien dire. Les seuls mots qu'il prononça furent : « Je suis désolé » et il sortit. Fou, je vous dis.

Mais avant qu'un long moment ne se fût écoulé, il était revenu. Puis — et vous n'avez jamais entendu de tels délires — :

« Savez-vous ce qui est arrivé à Borinquen ? » demanda-t-il. Mais il ne désirait pas de réponses. Il les avait.

« Je vais vous le dire, ce qui ne va pas : Borinquen est devenue folle. »

Je continuai mon travail, bien que je n'en aie pas beaucoup dans l'espace ; mais ce Hynes ne pouvait chasser Borinquen de son esprit. Il dit : « Vous ne le croiriez pas, si vous ne l'aviez pas vu ; tout d'abord, le petit coin, enfoncé dans le seul endroit possible, entre les urbains et les trappeurs. Il n'y avait jamais eu de conflit entre eux, jamais. Tout d'un coup, le trappeur est une menace. Comment cela arriva-t-il ? Dieu seul le sait. Et puis ces efforts risibles pour montrer qu'ils ont une influence malsaine. »

« Et aussi les changements. Vous n'aviez pas à prouver qu'un trappeur avait fait quelque chose ; mais vous aviez seulement à prouver qu'il était un trappeur. C'était assez. Et un autre point : comment auriez-vous pu prévoir une chose aussi folle que l'est celle-ci ? »

Il poussait presque des cris perçants. « Une autre chose était de prendre qui que ce soit qui désirait être seul et le mettre avec les trappeurs. Tout ceci arriva si vite ; cela se passa pendant notre sommeil. Et tout d'un coup, vous êtes effrayé de vous trouver seul dans une pièce, même pour une seconde. Ils abandonnèrent leurs maisons et construisirent des baraques ; chaque personne effrayée par une autre personne, effrayée, effrayée...

« Savez-vous ce qu'ils firent ? » rugit-il. « Ils brûlèrent les ta-

bleaux, t o u s les tableaux qui avaient été peints par un *seul* artiste. Et les quelques artistes qui survécurent, en tant qu'artistes, je les ai vus travailler ensemble sur une même toile, à deux ou trois. »

Il s'assit et cria encore :

« Il y a des provisions dans les magasins. Les moissons rentrent, les chariots courent, les avions volent, les écoles sont ouvertes. Les camions sont pleins, les voitures sont lavées, les gens deviennent riches. Je connais un homme, du nom de Costello, revenu de la Terre depuis quelques mois, peut-être une année, ou plus, et qui déjà, possède près de la moitié de la ville. »

— « Oh, je connais monsieur Costello », dis-je.

— « Le connaissez-vous ? Comment cela se fait-il ? »

*
* *

Je lui parlai du voyage avec M. Costello. Il revint vers moi :

— « Vous êtes *celui-là !* »

— « Quel celui-là ? » demandai-je étonné.

— « Vous êtes l'homme qui témoigna contre votre capitaine, le cassa, et l'obligea à démissionner. »

« Je n'ai pas fait une chose pareille. »

« Je suis le Consul. Je l'ai entendu. J'étais là. Un enregistrement de la voix du capitaine, admettant la folie, déclarant qu'il prendrait un fusil contre son équipage si celuici outrepassait ses droits. Puis votre témoignage enregistré, disant que c'était bien la voix du capitaine, et que vous étiez présent lorsqu'il fit ces menaces. Et l'enregistrement du troisième officier, disant que tout n'allait pas très bien sur le pont. L'homme nia ; mais c'était sa voix. »

« Attendez, attendez », dis-je. « Je ne le crois pas. Cela aurait demandé un jugement. Il n'y eut pas de procès. Ce ne fut pas appelé en justice. »

« Il y aurait eu un procès, idiot que vous êtes. Mais le capitaine commença à délirer au sujet d'un jeu de poker auquel on ne tire pas, au sujet de l'équipage qui craignait d'être empoisonné par la cuisine, au sujet d'homme désirant des témoins pendant leur garde, même pour relever les veilles du pont. Les choses les plus folles que j'aie jamais entendues. Il le réalisa subitement, le capitaine le réalisa. Il était vieux, malade, fatigué, vaincu. Il blâma monsieur Costello pour tout cela et monsieur Costello dit qu'il avait obtenu les enregistrements de vous. »

— « Monsieur Costello n'aurait pas fait une telle chose. » Je commençais à me fâcher contre M. Hynes. Je lui dis quantité de choses sur M. Costello et quel grand homme il était. Alors il commença de me dire comment M. Costello avait été renvoyé du Triumvirat pour avoir causé des troubles à la Cour Suprême, mais c'étaient des mensonges et je ne voulus pas les entendre. Je lui parlai du poker, comment M. Costello nous avait sauvés des tricheurs, du poison et comment il avait rendu le bateau sûr pour nous tous.

Je me rappelle comment il me regarda alors. Il chuchota :

« Qu'est-il arrivé aux êtres hu-

mains ? Qu'avons-nous fait de nous-mêmes pendant ces siècles de paix, de confiance et de coopération, sans conflit ? Ici est la défiance de l'homme envers l'homme, qui attend sous une peau fine d'être mordu par le vampire et qui attend de se haïr lui-même et de se tuer lui-même de nouveau...

« Mon Dieu » me cria-t-il subitement. « Savez-vous vers quoi je penche ? L'idée que pour toute son erreur, pour sa stupidité, l'idée humanitaire de Borinquen était un *principe* ? Je la détestais, mais parce que c'était un principe je pouvais la respecter. C'est monsieur Costello qui ne joue pas, mais qui emploie la crainte pour changer les règles du poker ; monsieur Costello qui ne mange pas de votre nourriture, mais qui vous fait craindre le poison ; Costello qui peut voir trois siècles de voyages interplanétaires sans avarie, mais qui, par la peur, fait que les officiers doutent d'eux-mêmes lorsqu'ils n'ont pas de témoins ; Costello qui fait aller les choses sans être vu !

« Mon Dieu, Costello s'en moque. Ce n'est pas du tout un principe. C'est simplement le fait de monsieur Costello faisant naître la peur, où que ce soit, partout, pour se rendre fort ! »

Il se précipita dehors, criant de rage et de haine. Je dois admettre que j'étais ébranlé. Je crois que j'aurais pu penser à tout ce qu'il m'avait dit ; seulement, il se tua avant que nous n'atteignîmes la Terre. Il était fou !

*
* *

Nous fîmes le trafic suivant le même horaire ; comme une ligne interurbaine : chargement, déchargement, atterrissage, vol et chute sur les planètes. Rechargement de combustible, départ, manifestes. Manger, dormir, travailler. Nous entendîmes parler de M. Hynes. M. Costello envoya un télégramme avec ses condoléances lorsqu'il apprit la nouvelle. Je ne dis rien, si ce n'est que M. Hynes était obsédé, c'est tout, et c'était presque la vérité. Nous embarquâmes un second officier-ingénieur qui jouait très bien de l'accordéon. Un des hommes de bord fut déposé à Caranho. Toutes les choses habituelles, excepté que je signai mon départ, sans option, prêt à filer.

Puis, en temps voulu, nous revînmes à Borinquen, et qu'en ditesvous, là se trouvait la flotte spatiale de la Terre Unie. Je n'avais jamais pensé qu'ils avaient tant de bateaux. Ils gagnèrent le large en véritable Marine : rien que des ordres et pas de renseignements. Borinquen était étroitement gardée. Il fallut livrer comme une sorte de combat pour y descendre. Nous ne pouvions obtenir ou donner de nouvelles, au travers de la mise en quarantaine. Cela rendit le Patron fou, et il dut employer une partie de notre chargement comme carburant, ce qui dérangea mes registres, à six paragraphes du milieu. Pendant ce temps, je remis mes papiers de départ.

Et à son tour, Sigma où nous restâmes deux jours pour retourner à la routine, et comme toujours, Nightingale de nouveau sur l'horaire.

Et qui, d'après vous, m'attendait

à Nightingale : Barney Roteel, qui avait été médecin sur mon premier navire, lorsque je venais de sortir de l'académie. Il avait du ventre, maintenant, et paraissait prospère. Nous laissâmes la gaieté de côté, et il s'installa et me regarda, très sérieux. Je dis que l'univers était petit, que j'avais appris qu'il avait une excellente situation à Nightingale, mais je n'avais pas songé qu'il pourrait apparaître au port, juste au moment où j'y entrerais. « Je viens parce que vous arrivez, Commissaire », répondit-il. Et il commença aussitôt à me poser des questions sur ce que j'avais fait et ce que je comptais faire.

— « Je suis commissaire depuis des années. Qu'est-ce qui vous fait penser que je veux faire autre chose ? »

— « Je me le demandais, simplement. »

— « Je me le demandais, également. Eh bien, dis-je, je ne me suis pas encore décidé, et ai deux choses en vue, car j'ai reçu une sorte d'offre. » Je lui dis en termes généraux à quel point M. Costello était important sur la planète Borinquen maintenant, et combien il désirait que j'aille avec lui. « Cela doit attendre, d'ailleurs. La maudite marine spatiale a mis un cordon autour de Borinquen, sans dire pourquoi. Mais quoi que ce soit, M. Costello en viendra à bout, vous verrez. »

Barbey m'adressa un regard plissé. Je n'avais jamais vu un homme paraître si étrange. Si, j'en avais vu un : c'était l'Homme de Fer, le jour où il avait quitté le bateau et donné sa démission.

« Barney, qu'y a-t-il ? » demandai-je. Il se leva et regarda à travers la vitre vers une voiture à une place qui se balançait devant le bureau des réceptions.

— « Venez », dit-il.

— « Je ne peux pas. Je dois... »

— « Venez. »

Je haussai les épaules. Travail ou non, c'était la voiture de Barney et non la mienne. Il me protégerait.

Il ouvrit la porte et dit, comme s'il lisait les pensées : « Je vous protègerai. »

Nous descendîmes vers la rampe, y grimpâmes, et nous élançâmes en faisant de l'écume.

— « Où allons-nous ? »

Mais il ne voulait pas le dire. Il conduisait seulement.

***

Nightingale est un endroit charmant. Plus charmant que les autres, et je crois, même que Sigma. Elle est gouvernée par la Terre Unie, à cent pour cent. C'est une planète sans option locale, sans une seule. C'est un jardin du monde et ils la maintiennent ainsi.

Nous arrivâmes en haut d'une côte et descendîmes en suivant une route incurvée, bordée d'honnêtes peupliers de Lombardie, envoyés de Terre. Plus bas, on distinguait un petit lac et une plage sablonneuse. Pas de gens.

La route tournait et il y avait une ligne jaune en travers, puis une autre rouge, et après celle-ci un rideau miroitant, presque transparent. Il s'étendait d'un côté à

l'autre, aussi loin que je pusse le voir.

« Grille-de-force », dit Barney. Et il appuya un bouton sur le tableau. Le miroitement disparut de la route, bien qu'il restât sur les côtés. Nous le franchîmes et il se reforma derrière nous ; nous descendîmes de la colline vers le lac.

Juste de ce côté de la plage, se trouvait la plus confortable petite maison de Sigma que j'aie encore vue, construite pour s'attacher à la pente et ouvrir ses bras au ciel. Peut-être, quand je serai vieux, me mettront-ils au vert dans une maison à moitié aussi bien que celle-ci.

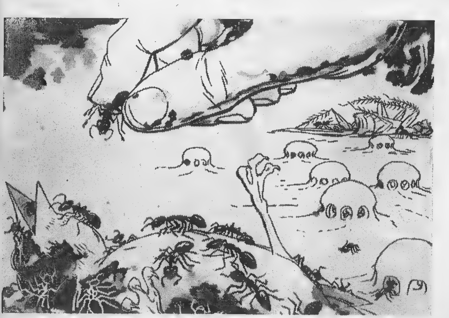
Comme je regardai cela, Barney dit : « Continuons. »

Je le regardai m'indiquer quelque chose. Il y avait en bas un homme, près de l'eau ; il était grand, très bronzé et bâti comme un remorqueur de l'espace. Barney me fit signe de continuer et je descendis jusque-là.

L'homme se leva et se tourna vers moi. Il avait le même regard lointain, chaud et profond, et la même voix douce et pleine. « Hé, c'est le Commissaire ! Mon vieil ami, ainsi, vous êtes venu, en définitive. »

Pendant un moment, je ne pus sortir un mot ; puis j'y parvins : « Monsieur Costello ! »

Il me donna un coup sur l'épaule. Puis une de ses mains se referma sur mon biceps gauche et il m'at-



tira à lui. Il regarda par-dessus la colline vers l'endroit où Barney se penchait sur sa voiture, s'occupant de ses propres affaires. Puis il regarda le lac et leva les yeux au ciel.

Il baissa la voix : « Commissaire, vous êtes exactement l'homme dont j'ai besoin. Mais je vous l'ai déjà dit, n'est-ce pas ? » Il regarda encore alentour. « Maintenant, allons-y, Commissaire, à nous deux nous allons faire du bon travail. Venez avec moi. Je veux vous montrer quelque chose. »

Il marcha devant moi, vers le bord de la plage. Il était légèrement vêtu, mais il parlait et avançait comme s'il avait encore la voiture blindée et les six gardes. Je trébuchai à sa suite.

Il mit une main derrière lui, me fit m'arrêter, et s'agenouilla. Il dit : « A les voir, on croirait qu'elles sont toutes pareilles, n'est-ce pas ? Hé bien, fils, laissez-moi vous montrer quelque chose. »

Il regarda au sol. Il y avait une fourmillière. Ce n'étaient pas les fourmis de la Terre. Elles étaient plus grandes, plus lentes, bleues, et avaient huit pattes. Elles construisaient des nids de sable, reliés entre eux par du mucus, et en-dessous couraient des tunnels, si bien que les nids s'élevaient à trois ou quatre centimètres comme montés sur de petits piliers.

« Elles se ressemblent toutes et agissent de même, mais vous allez voir », dit M. Costello.

Il ouvrit une des poches qui était dans le sable. Il en sortit un oiseau mort et la carcasse de ce qui ressemblait à un gardon de Caranho, qui devient aussi gros qu'un avant-bras humain. Il posa l'oiseau par terre et le gardon un peu plus loin.

« Maintenant, dit-il, regardez. »

***

Les fourmis s'assemblèrent sur l'oiseau, se poussant et se faufilant. A l'ouvrage ! Mais une ou deux allèrent au gardon, le retournèrent et creusèrent autour. M. Costello prit une fourmi sur le gardon et la posa sur l'oiseau. Elle remua, poussa les autres et revint sur le sable et se dirigea vers le gardon.

« Vous voyez, vous voyez, dit-il enthousiaste, regardez. »

Il enleva une fourmi de l'oiseau mort et la posa près du gardon. La fourmi ne perdit pas de temps et n'eut même pas un instant de curiosité pour le morceau de poisson. Elle se tourna une fois pour reprendre son équilibre, puis revint tout droit à l'oiseau mort.

Je regardai l'oiseau, avec son vêtement bleu mouvant, puis je jetai un regard vers le gardon, avec ses deux ou trois insectes voraces. Je regardai M. Costello.

Il dit brièvement : « Vous voyez ce que je veux dire ? Environ une sur trente mange quelque chose de différent et c'est ce dont nous avons tous besoin. Je vous le dis, où que vous regardiez, si vous regardez assez longtemps, vous pouvez trouver le moyen de faire abandonner tout le reste par la plupart des éléments d'un groupe. »

Je surveillai les fourmis : « Elles ne se battent pas. »

— « Maintenant, attendez une

minute, dit-il promptement, attendez une minute. Tout ce que nous avons à faire est d'attendre que les mangeuses d'oiseau sachent que les mangeuses de gardon sont dangereuses. »

— « Elles ne sont pas dangereuses, dis-je, elles sont seulement différentes. »

— « Quelle est la différence, quand vous y songez ? Aussi nous allons effrayer les mangeuses d'oiseau et elles tueront toutes les mangeuses de gardon. »

— « Oui, mais pourquoi, monsieur Costello ? »

Il rit. « Vous me plaisez, mon garçon. Moi je pense et vous, vous agissez. Je vous l'expliquerai. Elles se ressemblent toutes. Donc, à un moment, nous avons fait que celles-ci éconduisent celles-là. » Il montra le petit nombre autour du gardon. « Elles ne sauront jamais lesquelles parmi elles peuvent être des mangeuses de gardon. Elles seront si fâchées, qu'elles feront tout pour ne pas être suspectées de manger du gardon. Quand elles auront eu assez peur, nous leur ferons faire tout ce que nous voudrons. »

Il se pencha pour regarder les fourmis. Il prit une mangeuse de gardon et la posa sur l'oiseau. Je me levai.

— « Eh bien, j'étais seulement venu en passant, monsieur Costello, dis-je.

— « Je ne suis pas une fourmi, répondit-il. Aussi longtemps que ce qu'elles mangent m'est égal, je peux leur faire faire tout ce que je veux dans le monde. »

— « Je vous reverrai un de ces jours », dis-je.

Il continua à parler tranquillement, comme pour lui-même, pendant que je m'éloignai. Il surveillait les fourmis et ne prêta pas attention à mon départ.

Je revins vers Barney et lui demandai, comme étouffé : « Que fait-il, Barney ? »

— « Il fait ce qu'il a à faire », répondit-il.

***

Nous revînmes vers la voiture à une place et après avoir escaladé la colline, nous franchîmes la grille-de-force. Après un moment, je demandai : « Combien de temps va-t-il rester ici ? »

— « Aussi longtemps qu'il le voudra. »

Barney était plutôt bref sur ce sujet.

— « Personne n'aime être enfermé. »

Il avait encore ce regard bizarre.

— « Nightingale n'est pas une prison. »

— « Il ne peut sortir. »

— « Regardez, camarade, nous pourrions le faire repartir ; nous pourrions même en faire un commissaire. Mais nous avons cessé de faire cette sorte de chose depuis longtemps. Nous laissons un homme faire ce qu'il désire. »

— « Il n'a jamais voulu diriger une fourmillière. »

— « Ne l'a-t-il pas voulu ? »

Je crois que j'avais l'air de ne pas avoir compris, aussi il dit : « Toute sa vie, il a prétendu qu'il était un homme et que nous étions des fourmis. Maintenant, c'est de-

venu vrai pour lui. Il ne dirigera plus de fourmillière humaine, maintenant : parce qu'il n'en approchera plus jamais. » Je regardai, à travers le pare-brise, le doigt brillant qu'était mon navire dans le lointain. « Qu'est-il arrivé à Borinquen, Barney ? »

— « Quelques-uns de ses convertis ont abandonné le système. Il fallait que l'idée de cette unique humanité fût arrêtée. » Il conduisit pendant un moment, voyant mal, le visage songeur. « Ne prenez pas cela mal, Commissaire ; vous êtes un singe à l'esprit lourd. Je dois vous le dire, si personne d'autre ne le fait. »

— « D'accord, dis-je, pourquoi ?

— « Nous eûmes à faire irruption dans Borinquen qui était d'habitude si libre et si agréable. Nous entrâmes chez M. Costello. C'était un dur. Nous le prîmes lui et ses documents. Nous ne pûmes avoir sa compagne, il l'avait tuée. Mais ses dossiers étaient suffisants. »

Après un moment, je dis : « Il fut toujours un bon ami pour moi. »

— « Le fut-il ? »

Je ne répondis rien. Il roula vers le bureau de réception et arrêta l'engin.

Il dit : « Il était très bien disposé envers vous si vous aviez l'intention de travailler pour lui ; Il possédait un enregistrement de votre voix. Une fois que vous auriez commencé à travailler pour lui, tout ce qu'il aurait eu à faire pour que vous marchiez droit eût été de vous menacer de divulguer ceci. »

J'ouvris la porte. « Pourquoi désiriez-vous que je le voie ? »

— « Parce que nous croyons qu'il faut laisser un homme faire ce qu'il veut faire, tant qu'il ne nuit pas aux autres. Si vous voulez retourner au lac et travailler pour M. Costello, je vous y conduirai. »

Je fermai la porte soigneusement et gravissant la rampe, je me dirigeai vers le navire.

Je fis mon travail, et lorsque ce fut l'heure, nous partîmes. J'étais fou. Je ne crois pas que cela soit venu de ce que Barney m'avait dit. Je n'étais pas fâché au sujet de M. Costello ou contre ce qui lui arrivait, parce que Barney est le meilleur psychiatre que la Marine possède et Nightingale est le plus bel hôpital-planète qu'il y ait dans le monde.

Ce qui me chagrinait était que plus jamais un grand homme tel que M. Costello ne donnerait cette douce, chaude, puissante et grande amitié à un homme comme moi.

Théodore STURGEON.

# UN JUGE MODÈLE

par William MORRISON

**Un ancien hors-la-loi devrait-il devenir juge — même lorsqu'il ne s'agit que de décider des mérites d'un gâteau fourré ?**

Ronar était réformé, si c'est le mot qui convient, mais il voyait bien qu'on n'avait pas confiance en lui. Ses mouvements gauches et précipités trahissaient sa gêne lorsqu'on passait près de lui et il lisait la crainte dans les yeux. Il devait se rassurer en se disant que tout cela n'était que passager, qu'ils en viendraient avec le temps à le considérer comme un des leurs et à oublier ce qu'il avait été autrefois. En attendant, on s'en souvenait encore, et lui aussi.

Mme Claymore, du Comité de Direction, était en train de babiller : « Oh ! madame Silver, c'est si aimable à vous d'être venue. Vous êtes-vous fait inscrire pour la compétition ? »

— « Pas exactement, dit Mme Silver avec un gloussement de modestie. Evidemment, je n'ai aucun espoir de gagner avec un si grand nombre de maîtresses femmes sur les rangs. J'ai simplement voulu y prendre part pour - pour donner de l'intérêt à l'affaire. »

— « Comme c'est aimable de votre part. Mais ne parlez pas de ne pas gagner. Je conserve encore le souvenir de certains plats que vous avez servi chez vous à dîner lorsque Georges et moi vous avons rendu visite. Mmmmmmm - ils étaient véritablement succulents. »

Mme Silver poussa un autre petit gloussement. « De simples recettes ordinaires. Mais je suis si heureuse que vous les ayez appréciées. »

— « Je les ai certainement appréciées et suis non moins certaine que votre gâteau plaira également au juge. »

— « Au juge ? N'avez-vous pas d'ordinaire un comité ? »

Il entendait distinctement chaque mot. On ne soupçonnait pas l'acuité de son ouïe, et il n'éprouvait pas la moindre envie de les déconcerter encore davantage en le leur laissant savoir. Il pouvait

saisir toutes les conversations qui se tenaient à voix normale dans une grande salle de réception. Lorsqu'il tendait l'oreille, il comprenait même les chuchotements. A ce moment, il lui fallut tendre l'oreille, car Mme Claymore se pencha vers son amie pour lui murmurer :

— « Ma chère, n'avez-vous pas eu vent des ennuis éprouvés avec le comité ? Des accusations de partialité ! Ce fut véritablement affreux. »

— « Vraiment ? Mais comment avez-vous fait pour découvrir un juge alors ? »

— « Ne regardez pas maintenant, non, je vais vous dire comment. Faites comme si j'avais dit quelque chose de drôle et rejetez la tête en arrière en riant. Lancez en même temps sur lui un coup d'œil rapide. Il est assis là-haut, tout seul, sur l'estrade. »

Mme Silver, avec un rire gracieux, balaya des yeux l'estrade. Son émotion fut si vive qu'elle en oublia presque de parler à voix basse.

— « Mais, c'est... »

— « Chut ! Baissez la voix, ma chère. »

— « Mais, il n'est pas humain ! »

— « Il est supposé l'être, maintenant. Mais, évidemment, c'est là une question d'opinion. »

— « Mais qui diable a eu l'idée de le faire juge ? »

— « C'est le professeur Halder qui habite le grand astéroïde à l'opposé du vôtre. Il avait entendu parler de nos difficultés et c'est lui qui l'a proposé. Au premier abord, cela paraissait absurde. »

— « Cela me semble certainement absurde », acquiesça Mme Silver.

— « Il n'y avait pas d'autre solution. Il n'existait personne d'autre en qui nous puissions avoir confiance. »

— « Mais qu'est-ce qu'il connaît aux gâteaux ? »

— « Ma chère, il a un sens du goût des plus raffinés ! »

— « Je ne comprends toujours pas. »

— « C'est surhumain. Avant d'accepter la proposition du professeur, nous lui avons fait subir certaines épreuves. Les résultats nous ont simplement laissés bouche bée. On peut mélanger toutes sortes d'épices, les herbes les plus délicates et exotiques de Vénus ou de Mars et les saveurs plus fortes et grossières de la Terre ou de l'un des astéroïdes potagers, et il décèle tous les ingrédients ainsi que leurs proportions exactes. »

— « Cela me paraît difficile à croire, Mathilde. »

— « N'est-ce pas ? C'est parfaitement invraisemblable. Si je ne l'avais vu, de mes yeux vu, je ne l'aurais jamais cru moi-même. »

— « Mais ne fait-il pas montre de préférences humaines ? N'était-il pas... n'était-il pas... »

— « Carnivore ? Oh ! oui. On dit que c'était la plus cruelle créature qui se puisse concevoir. Qu'un animal passe dans un rayon d'un kilomètre, il en flairait immédiatement la présence et partait sur sa piste comme l'éclair. Lui et les autres de son espèce avaient rendu sa lune natale inhabitable pour toute autre espèce de créatures intelligentes. A vrai dire, c'était peut-

être cette même lune où nous nous trouvons actuellement ! »

— « Vraiment ? »

— « C'était celle-ci ou quelque autre lune de Saturne. On a été obligé de prendre des mesures contre eux. Nous ne désirions pas les exterminer, bien entendu. C'eut été la solution la plus facile, mais tellement barbare ! Finalement, nos savants proposèrent de les corriger psychologiquement. Le professeur Halder nous a expliqué combien c'était difficile, mais cela semble avoir réussi, dans ce cas tout au moins. »

Mme Silver coula un autre regard furtif vers l'estrade. « Est-ce que cela a véritablement réussi ? Je ne remarque personne autour de lui. »

— « Oh ! nous n'aimons pas tenter le sort, Clara. Mais s'il y avait du danger, je suppose que les psychologues ne l'auraient jamais laissé échapper de leurs griffes. »

— « J'espère que non. Mais les psychologues n'hésitent pas à courir parfois les plus grands risques... avec la vie des autres ! »

— « Nous avons un psychologue qui risque sa propre vie, lui, ainsi que celle de sa femme. Vous connaissez le Dr Cabanis, n'est-ce pas ? »

— « De vue seulement. N'est-ce pas lui qui a épousé cette pimbêche ? »

— « Exactement. C'est ce docteur Cabanis qui a reçu mission de le corriger. Il sera ici ce soir. Sa femme présente un gâteau. »

— « Vous n'allez pas me dire qu'elle a véritablement l'espoir de gagner ! »

— « Elle cuisine fort bien, ma chère. Il faut donner au diable son dû. Comment un homme intelligent comme le Dr Cabanis peut-il la supporter ? Cela me dépasse. Après tout, il est psychologue, il expliquerait probablement la chose beaucoup mieux que moi ! »

Ronar détourna son attention. Ainsi donc le Dr Cabanis était ici. Il jeta les yeux autour de lui, mais sans apercevoir le psychologue. Il arriverait probablement plus tard.

Cette pensée remua en lui un tumulte d'émotions contradictoires. Certains des moments les plus pénibles de sa vie ne pouvaient être dissociés pour lui du Dr Cabanis. Au début de sa vie, lorsqu'il était un être de proie, il avait connu un bonheur naturel et spontané. Sa vie actuelle, lui semblait-il, pouvait également être considérée comme heureuse si l'on n'était pas trop difficile sur la définition de ce mot. Mais la période entre les deux !

Elle avait été, c'est le moins qu'on puisse dire, pénible. Ces longues séances avec le Dr Cabanis avaient remué en lui les profondeurs d'une âme dont il ignorait auparavant l'existence. Les chocs électriques et les drogues lui avaient semblé moins pénibles. Mais cette refonte de son être psychique tout entier, la période d'instruction formatrice où on lui avait enseigné à vomir son ancienne existence de sorte qu'il ne puisse jamais y retourner même si la possibilité s'en présentait, et l'apprentissage d'une vie nouvelle et utile avec les humains, c'était à strictement parler une effroyable torture.

S'il avait su ce qui l'attendait, il

ne s'y serait jamais résigné. Il aurait combattu jusqu'à ce qu'il tombe, comme l'avaient fait tant de ses semblables. Pourtant, maintenant que c'était passé, il lui semblait que le résultat en valait la peine. Il occupait une situation plus importante qu'on aurait pu le croire au premier abord. Il exerçait une surveillance sur tous les envois de produits alimentaires à destination des planètes extérieures et on le croyait sur parole. Qu'il condamne une cargaison prête à l'expédition et on la supprimait immédiatement sans la cérémonie des vérifications de laboratoire. On l'admirait et on le craignait beaucoup.

On éprouvait également d'autres sentiments à son égard. Il surprit un chuchotement qui l'étonna. « Ma chère, je le trouve véritablement beau. »

— « Mais, Charlotte, comment peux-tu parler ainsi de quelqu'un qui n'est pas même humain ! »

— « Il semble beaucoup plus humain que beaucoup d'hommes. Et ses vêtements lui vont admirablement. Je me demande, a-t-il une queue par derrière ? »

— « Cela, je n'en sais rien. »

— « Oh ! » Il y avait une intonation de déception dans la voix. « Il a l'air d'un pirate. »

— « C'était une sorte de loup, paraît-il. On ne croirait jamais, à le voir, qu'il courait à quatre pattes, n'est-ce pas ? »

— « Certainement pas. Il se tient si droit et si digne. »

— « Cela démontre la puissance de la psychologie. »

« La psychologie et toute une série d'opérations, mes chères dames », se dit-il ironiquement. « Sans ces opérations, je serais bien incapable de me tenir si droit, même avec l'aide de tous les psychologues de notre petit système solaire. »

De derrière un cactus martien dans un pot lui arrivèrent deux voix assourdies, mais ce n'était pas un chuchotement cette fois. Et il existait une différence de plusieurs octaves dans leur hauteur. L'une était masculine, l'autre féminine.

L'homme disait : « Ne te tourmente pas, ma chérie. Ta cuisine et ta pâtisserie peuvent soutenir la comparaison avec n'importe quelles autres. »

Il y eut un bruit étrange, tenant à la fois du claquement et du sifflement, ce que les humains appellent un baiser. Entre les sexes, c'était d'ordinaire un signe d'affection ou de passion. Parfois, particulièrement dans les rangs du sexe féminin, c'était une simple formalité qui pouvait servir de paravent à des hostilités.

La jeune fille disait d'une voix frémissante : « Mais ces femmes possèdent une telle expérience. Elles cuisinent depuis des années. »

— « Et toi, ne cuisines-tu pas depuis des années pour ta famille ? »

— « Oui, mais ce n'est pas la même chose. J'ai appris dans un livre de cuisine, sans professeur expérimenté pour guider mes pas. »

— « Tu as appris plus vite que si certaines de ces vieilles sorcières avaient été auprès de toi pour t'aider. A vrai dire, tu cuisines *trop bien*. Je vais engraisser en un rien de temps. »


63
17
4

— « Ce n'est pas ce que pense ta mère. Et ton frère a parlé de gâteau de mariage. »

— « Charles aime les plaisanteries rebattues. Ne te tourmente pas. » Il l'embrassa de nouveau. « Aie confiance en toi, ma chérie. C'est toi qui l'emporteras. »

— « Oh ! Grégoire, c'est si gentil de parler ainsi, mais je me sens vraiment si peu sûre de moi. »

— « Si seulement le juge était humain et jetait sur toi un coup d'œil, personne d'autre n'aurait la moindre chance. T'ai-je dit, depuis cinq minutes, combien tu étais belle ? »

Ronar détourna son attention. L'amour des humains faisait naître en lui la même répulsion que la plupart de leurs aliments.

Il écouta encore quelques chuchotements, puis le Dr Cabanis entra.

Le bon docteur jeta un coup d'œil circulaire, salua plusieurs dames de sa connaissance comme s'il assistait en particulier à un « strip-tease » de leur âme, puis se dirigea droit vers l'estrade. « Comment allez-vous, Ronar ? »

— « Très bien, docteur. Etes-vous venu pour avoir l'œil sur moi ? »

— « Je ne crois guère que ce soit nécessaire. Je m'intéresse au résultat du jugement. Ma femme a préparé un gâteau. »

— « Je ne soupçonnais guère que la fabrication des gâteaux jouissait d'une telle vogue chez les humains. »

— « Tout ce qui exige de l'adresse ne saurait manquer de connaître la vogue chez nous. A propos, Ronar, j'espère que vous ne vous sentez pas blessé ? »

— « Blessé, docteur, que voulez-vous dire ? »

— « Allons, vous me comprenez parfaitement. Ces gens n'ont toujours pas confiance en vous. Je m'en aperçois à la manière dont ils gardent leurs distances. »

— « Je comprends la faiblesse humaine, docteur. La faiblesse et le manque d'occasion. Ces hommes et ces femmes n'ont pas eu l'occasion de se soumettre comme moi à un long traitement psychologique. Aussi je n'attends pas trop d'eux. »

— « Vous avez marqué un point ici, Ronar. »

— « Ne pourrait-on faire quelque chose pour eux, docteur ? Un traitement qu'il serait légal de leur administrer ? »

— « Il faudrait qu'ils s'y soumettent volontairement. Voyez-vous, Ronar, on vous considérait comme un animal et le traitement était nécessaire pour vous sauver la vie. Mais ces gens sont supposés avoir des droits. L'un de ces droits, c'est celui d'être laissés en paix avec leurs infirmités. En outre, aucun d'eux n'est sérieusement malade. Ils ne font de mal à personne. »

Pendant un instant, Ronar ressentit une tentation humaine. Il avait sur le bout de la langue de dire : « Votre femme aussi, docteur, on se demande comment vous la supportez. » Mais il se retint. Il avait résisté à de plus dures tentations.

Un gong résonna doucement mais longuement. Le Dr Cabanis dit : « J'espère que vous ne m'en voulez pas, Ronar. Je serais désolé

que ma femme manque le prix parce que le juge n'était pas impartial. »

— « Ne craignez rien, docteur. J'ai la fierté professionnelle de mon travail. Je ne choisirai que le meilleur. »

— « Evidemment, le fait que les gâteaux soient numérotés et non signés simplifiera les choses. »

— « Cela aurait de l'importance pour des juges humains, mais pas pour moi. »

Un autre gong retentit, plus bruyamment cette fois. Peu à peu, les conversations s'éteignirent. Un homme en grand costume de cérémonie, avec des bandes jaunes le long de son short et des basques par devant et par derrière, gravit l'estrade. Ses yeux brillaient d'une telle cordialité qu'on y distinguait à peine la peur. « Comment allez-vous, Ronar ? Je suis heureux de vous voir. »

— « Je vais très bien, sénateur. Et vous ? »

— « Parfaitement. Voulez-vous un cigare ? »

— « Non, merci, je ne fume pas. »

— « C'est vrai, vous ne fumez pas. D'ailleurs, ce serait un cigare perdu, car vous n'êtes pas électeur. » Il éclata d'un gros rire.

— « Je crois qu'on prépare une loi pour permettre aux... gens... comme moi de voter aux élections prochaines. »

— « Je suis pour, Ronar, je suis pour. Vous pouvez compter sur moi. »

La Présidente arriva à son tour sur l'estrade. C'était une femme imposante et à l'air digne et elle serra la main à tous les deux sans trahir de répulsion ni pour l'un ni pour l'autre. Concurrents et spectateurs prirent des sièges.

La Présidente toussota. « Mesdames, messieurs, nous allons ouvrir la séance en chantant l'*Hymne Interplanétaire.*

Tout le monde se leva, y compris Ronar. Sa voix n'était pas très propre au chant, mais il en était de même de la plupart des voix humaines. Et lui, au moins, connaissait les paroles.

La Présidente souhaita alors cérémonieusement la bienvenue à l'assistance au nom du Comité Directeur.

Elle présenta ensuite le sénateur Whitten. Elle mentionna avec malice que le sénateur avait largement atteint l'âge canonique et cependant échappé jusqu'ici au mariage. Il était ennemi du sexe féminin, mais on l'autoriserait néanmoins à parler.

Le sénateur, avec non moins d'humour, releva le défi. Il avait échappé davantage par chance — si on peut appeler cela de la chance — que par préméditation. Mais il ne doutait pas que s'il avait jamais eu le bonheur de rencontrer certaines des belles dames ici présentes en ce jour faste, et de goûter aux produits de leur splendide cuisine et pâtisserie, il aurait commis depuis longtemps le crime de polygamie.

Le sénateur Whitten se lança alors dans un panégyrique de l'antique art culinaire.

Ronar cessa d'y prêter attention de même qu'une grande partie de l'assistance. Ses oreilles recueillirent une autre conversation mur-

murée, cette fois, entre un homme et une femme au premier rang.

L'homme disait : « J'aurais dû inscrire ton nom au lieu du mien. »

— « C'eût été ridicule. Toutes mes amies savent que je suis incapable de faire de la pâtisserie. Et ç'aurait paru drôle si j'avais gagné. »

— « Cela semblera encore plus drôle si c'est moi qui l'emporte. J'imagine ce que pourront dire les gars au magasin. »

— « Les gars du magasin sont idiots. Qu'y a-t-il donc de si efféminé à savoir faire la cuisine et la pâtisserie ? »

— « Je ne tiens pas du tout à ce que cela se sache. »

— « Certains des meilleurs chefs étaient des hommes. »

— « Je ne suis pas chef de cuisine. »

— « Cesse de te tourmenter. » Son chuchotement se fit exaspéré. « N'importe comment, tu n'as pas la moindre chance de remporter le prix. »

— « Je n'en suis pas si certain, Sheila. »

— « Quoi ? »

— « Si je gagne, voudras-tu bien expliquer à tout venant combien je suis viril en réalité ? Voudras-tu témoigner de ma valeur ?

Elle étouffa un rire.

— « Si tu te refuses à m'aider, je serai obligé d'en donner moi-même des preuves à la ronde. »

— « Chut ! On va t'entendre. » Le sénateur Whitten continuait interminablement à déverser les flots de son éloquence.

Ronar se reporta en esprit à l'époque où il errait à la surface de cette planète, son satellite natal. Il n'éprouvait plus les anciens désirs et appétits. Il n'en restait que des ombres insaisissables, ombres qui avaient perdu tout pouvoir de faire le mal. Mais il se souvenait cependant de l'allégresse d'autrefois, du plaisir d'implanter ses dents dans un animal qu'il avait forcé lui-même, de la joie sauvage éprouvée en engloutissant la chair savoureuse et pantelante. Il ne mangeait jamais de viande crue ; à vrai dire, il ne mangeait même plus de viande. Il avait été conditionné contre. Il était désormais semi-végétarien semi-synthéticien. Ses repas étaient sains et nourrissants, mais il préférait ne pas y penser.

Il n'éprouvait aucun véritable plaisir à goûter aux gâteaux et autres friandises que les humains de naissance prisaient tant. Son sens du goût n'était demeuré si affiné que pour l'avantage d'autrui. Pour lui-même, ce n'était qu'une moquerie.

La voix du sénateur Whitten s'arrêta brusquement. On entendit crépiter les applaudissements. Le sénateur s'assit, la Présidente se leva. Le moment du jugement était arrivé.

On aligna les gâteaux — il y en avait plus de cent — recouverts de glaçages multicolores et aux saveurs variées. La Présidente présenta Ronar et fit l'éloge de son impartialité et de la sûreté de son goût.

La carte d'inscription était prête. Lentement, Ronar commença à parcourir la rangée de gâteaux.

On aurait tout aussi bien pu mettre le nom du concurrent sur

chacun d'eux. Lorsqu'il en portait une parcelle à la bouche, il entendait le souffle plus rapide de celle qui l'avait confectionné et le chuchotement de son compagnon. On ne pouvait guère lui cacher de secrets.

Tout d'abord, on l'observa intensément. Lorsqu'il arriva au cinquième gâteau, cependant, une main se leva parmi l'assistance. « Madame la Présidente ! »

— « S'il vous plaît, mesdames, n'interrompez pas le juge. »

— « Mais je ne crois pas qu'il s'y prenne convenablement. M. Ronar ne goûte guère qu'une miette de chaque ! »

— « Un minimum de trois miettes, rectifia Ronar. L'une prise dans le corps du gâteau, une autre dans le glaçage et la troisième prélevée dans la couche fourrée. »

— « Mais on ne saurait apprécier ainsi un gâteau ! Il faut en manger, en prendre une bouchée entière. »

— « Je vous en prie, madame, permettez-moi de m'expliquer. Une miette me suffit amplement pour analyser le contenu du gâteau. Prenons, par exemple, le numéro 4. Il est fabriqué selon une excellente recette et cuit à point. Farine de granis de Mars, œufs de goover, parfum au sel de tingan, une trace d'épice orangée de Vénus, levure synthétique de la meilleure qualité. Le glaçage est de premier ordre et fait de sucres rares de dispendose qui lui communiquent une délicate saveur. Malheureusement, cependant, ce gâteau ne remportera pas le premier prix. »

Un cri d'angoisse s'éleva dans l'auditoire : « Pourquoi ? »

— « Il n'y a aucunement de votre faute, chère madame. Les baies utilisées dans la pâte n'étaient pas fraîchement cueillies. Elles présentent le relent caractéristique du réfrigérateur. »

— « Le gérant du magasin m'avait cependant juré qu'elles étaient fraîches ! Oh ! je le tuerai, je le taillerai en pièces. »

Elle s'effondra avec un flot de larmes.

Ronar dit alors à la dame qui avait protesté : « Je suppose que vous aurez maintenant un peu plus confiance en mon jugement. »

Elle rougit et se tut.

Ronar continua son examen. Il put éliminer 90 % des gâteaux immédiatement pour quelque défaut dans les ingrédients ou méthodes de cuisson. Onze gâteaux seulement résistèrent à cette première épreuve.

Il les passa à nouveau en revue, plus lentement cette fois. Lorsqu'il eut terminé sa deuxième inspection, il n'en restait plus que trois sur les rangs. Le n° 17 était celui de Mme Cabanis. Le 43 était l'œuvre de l'homme qui avait discuté avec sa femme. Et le 64 celui de la jeune fiancée qu'il n'avait pas encore vue.

Ronar s'arrêta. « Mon sens du goût est quelque peu fatigué, il me faut demander une brève interruption avant de continuer. »

Il y eut un soupir dans l'auditoire. La tension n'était pas diminuée, elle se relâchait simplement pendant un instant.

Ronar dit à la Présidente : « J'aimerais quelques minutes d'air frais.

Cela me remettra. Avez-vous des objections ? »

— « Certainement pas, monsieur Ronar. »

Il sortit. Vues à travers la mince couche d'air qui entourait le groupe de bâtiments et la bulle en matière plastique qui empêchait cet air de s'échapper dans l'espace, les étoiles paraissaient paisibles et étincelantes. Le soleil faisait penser à une lointaine étoile mère trop bienveillante pour exterminer ses enfants. Bizarre, songea-t-il, de songer que c'était son satellite natal. Il y a quelques années, c'était un monde différent. Quant à lui, il était capable de survivre aussi bien en dehors de la bulle qu'à l'intérieur, aussi bien dans l'air raréfié que dans une atmosphère plus dense. Et s'il faisait un trou dans la matière plastique ?

C'était là des pensées interdites. Il les chassa et concentra son esprit sur les trois gâteaux et les trois candidats.

« Tu ne dois pas permettre à tes sentiments personnels d'intervenir. Tu ne dois pas même savoir qui a confectionné ces gâteaux. Mais tu le sais parfaitement. Et il est impossible d'empêcher tes sentiments personnels d'influencer ton jugement.

« N'importe lequel des trois est suffisamment parfait pour gagner. Choisis donc celui qui te plaira et personne n'aura le moindre mot à dire. A qui donc attribuer le prix ?

« Au n° 17 ? Mme Cabanis est, pour reprendre les termes des autres femmes, un véritable chameau. Si elle l'emporte, elle deviendra encore plus insupportable et son mari en souffrira vraisemblablement. Ce n'est pas qu'il ne le mérite pas. Et pourtant, il croyait travailler en ma faveur. Lui ferai-je une faveur, moi, si je fais gagner sa femme ?

« Le n° 64 est véritablement intolérable. Cette conversation amoureuse avec son mari dégoûterait probablement même des oreilles humaines. D'autre part, la faire gagner rendra furieuses les autres femmes. L'idée qu'un simple brin de fille à peine mariée et sans véritable expérience du ménage puisse remporter un prix de cette sorte !

« Mais, si mon intention est de les dépiter, pourquoi ne pas attribuer la palme au n° 43 ? Elles en crèveraient de chagrin à la pensée d'avoir été battues dans leur propre spécialité par... un homme ! Elles n'oseraient plus jamais relever la tête. Et les hommes n'en seraient pas tellement satisfaits non plus. Oui, s'il s'agit de prendre ma revanche sur ces humains pour tout ce qu'ils m'ont fait subir, s'il s'agit de leur montrer ce que je pense véritablement d'eux, c'est le 43 qui devra sortir.

« D'autre part, je dois me montrer un modèle d'impartialité. C'est la raison première qui m'a fait choisir comme juge. Tu t'en souviens, Ronar ? Allons, rentrons et essayons de les goûter à nouveau. Mangeons une bouchée de chaque gâteau quelle que soit la répugnance qu'ils m'inspirent. Choisissons le meilleur d'après ses seuls mérites. »

On bavardait à cœur joie lorsqu'il entra, mais le brouhaha cessa rapidement. La Présidente deman-

da : « Etes-vous prêt, monsieur Ronar ? »

— « Oui, je le suis. »

On plaça les trois gâteaux devant lui. Lentement, il prit une bouchée du n° 17. Lentement il la mâcha, puis l'avala. Le n° 43 suivit, puis le 64.

Après cette troisième bouchée, il resta perdu dans ses pensées. L'un était pratiquement aussi bon que les autres. Il pouvait toujours désigner celui qui lui plairait.

L'auditoire observait maintenant un parfait silence. Seules les personnes directement impliquées chuchotaient nerveusement.

Mme Cabanis dit à son psychologue de mari : « Si je ne gagne pas, ce sera ta faute. Je te le ferai payer. »

La faute du bon docteur ? Oui, on pouvait l'expliquer de la manière suivante : sans le D[r] Cabanis, Ronar n'aurait pas été pris pour juge et Mme Cabanis gagnerait, pensait-elle. C'était donc la faute de son mari, C.Q.F.D.

Le pâtissier disait à sa femme : « S'il m'attribue le prix, je lui ferai sauter la cervelle. Je n'aurais jamais dû entrer en lice. »

— « Trop tard pour le regretter maintenant. »

— « Je pourrais hurler « au feu ! », provoquer une panique qui viderait ce hall et j'en profiterais pour détruire mon gâteau. »

— « Ne dis pas de sottises et cesse de chuchoter. »

Le mari des jeunes époux en lune de miel : « Tu vas gagner, ma chérie, je le sens, j'en ai l'intuition. »

— « Oh ! Greg, je t'en supplie, n'essaie pas de te moquer de moi. Je suis résignée à perdre. »

— « Tu ne perdras pas. »

— J'ai peur. Mets ton bras autour de moi. Tiens-moi fort. M'aimeras-tu toujours si je perds ? »

« Mum mum mum. » Il lui embrassa l'épaule. « Tu sais que je ne suis pas tombé amoureux de toi à cause de tes talents de cuisinière, ma chérie. Tu n'as pas besoin de me faire de gâteaux. Tu es assez succulente pour qu'on te mange toi-même. »

« C'est exact, songea Ronar en la regardant. Cet homme a raison, bien que pas dans le sens où il l'entend, mais il a indubitablement raison. » Et brusquement, pendant une seconde décisive, le passé tout entier de Ronar sembla se dérouler comme un éclair dans son esprit.

La jeune mariée n'a jamais su pourquoi elle avait remporté le premier prix. W. M.

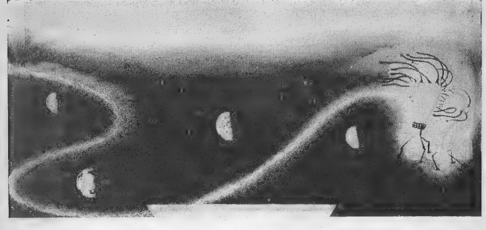
# LES SENTIMENTAUX



Rhadampsicus et Nodalictha, se trouvant en voyage de noces, étaient fort sentimentaux. Certes, les humains auraient difficilement imaginé le sentiment qui existait entre eux. Ils concevraient malaisément une tendresse exprimée par les regards échangés entre deux batteries de seize yeux, montés sur tiges articulées, pas plus qu'ils n'associeraient de langoureux frissons à des souffles de propulsion positronique timidement mêlés, même si l'émission de souffles de positron par-dessous le manteau était un moyen normal de locomotion individuelle. Quand

PAR MURRAY LEINSTER

**Il n'est pas toujours nécessaire de chercher votre ange gardien. Il vous cherche peut-être lui-même, mais par égard pour un autre !**



**Illustrations de HUNTER**

deux créatures comme Rhadampsicus et Nodalictha dressés sur ce qui pourrait se décrire sommairement comme leurs têtes, enroulaient les unes aux autres leurs tiges d'yeux, afin de pouvoir se contempler tendrement de tous leurs seize regards à la fois, les humains n'auraient guère pu admettre cela comme équivalant à un baiser passionné. Les humains auraient hurlé et se seraient enfuis, à moins que l'épouvante ne les eût paralysés à la simple vue de tels individus.

Néanmoins, ce couple fort heureux était extrêmement sentimental, chose probablement excellente à tous points de vue. Jeunes époux en pleine lune de miel (ils étaient mariés depuis soixante-quinze ans, à peine), ils la passaient auprès du soleil nommé par les humains Cetis Gamma.

Rhadampsicus en observait les particularités. Il désirait, tout na-

turellement que leur voyage de noces demeurât inoubliable à tous égards. Aussi montrait-il le soleil en question à Nodalictha, en lui expliquant les phénomènes qui allaient sous peu s'y manifester. Elle écoutait avec l'admiration émue d'une jeune mariée pour le savoir de son nouvel époux. Voyant l'intérêt scientifique qu'il y portait, elle suggéra timidement de s'arrêter pour observer.

Rhadampsicus examinait l'endroit. Il s'y trouvait des planètes intérieures, puis un groupe de géantes gazeuses et une jolie série de trois planètes extérieures, dont les températures de surface variaient entre trois et sept degrés Kelvin.

Changeant de direction, les époux se posèrent sur la neuvième planète extérieure, où le paysage était délicieux. Rhadhampsicus se débarrassa de son attirail de voyage et prépara un abri. De la neige d'azote tourbillonnait et se consolidait, tandis qu'il déplaçait adroitement des faisceaux de forces. Quand le tumulte se fut calmé, une hutte confortable, quoique primitive, était prête à les accueillir pour attendre que Cetis Gamma entrât en jeu.

Nodalictha poussait de petits cris en pénétrant dans l'abri. Elle était enchantée d'une telle perfection. Il y avait même de l'hydrogène liquide courant dans un petit canal tout proche. Au-dessus de la porte, petite note d'art appropriée aux circonstances, Rhadampsicus avait placé ses initiales et celles de Nodalictha, en relief, en petits cristaux de chlore, enlacées autour du symbole qui, pour eux, correspondait à un cœur. Nodalictha l'embrassa avec tendresse pour cette touchante pensée. Naturellement aucun être humain n'aurait appelé cela s'embrasser, mais cela n'y change rien.

Donc, tout heureux, ils s'installèrent pour observer les phénomènes qui allaient se produire sur Cetis Gamma. Ensemble, ils examinaient les planètes géantes et gazeuses, puis les planètes intérieures.

Sur la seconde planète, en partant du soleil, ils remarquèrent de petits animaux bipèdes s'employant activement aux travaux d'une civilisation primitive. Nodalictha jugeait cela charmant et posait beaucoup de questions. Rhadampsicus lui apprit, en fouillant dans sa mémoire, que ces créatures étaient mal connues, mais qu'on en avait déjà observées. Dans les limites imposées par leur constitution physique, elles avaient déjà conçu le voyage dans l'espace au moyen de véhicules grossiers. Il croyait que le nom donné à elles-mêmes par ces créatures étaient « hommes ».

Le soleil se levait lentement à l'Orient et Lon Simpson jurait, sans impatience, en essayant de remettre le générateur en état de fonctionner de nouveau. Son tracteur attendait dans un champ voisin. Les champs attendaient. Làbas, dans Cetopolis, les balances et les silos attendaient et quelque part, sans doute, un cargo attendait-il un espacegramme l'appelant à Cetis Gamma Deux, pour prendre un chargement de feuilles de Thanar. Et, certainement,

partout le peuple attendait des feuille de Thanar.

Avec un milligramme par jour, on demeurait jeune toujours, et ce n'était pas là un vain slogan publicitaire, mais une vérité gériatrique, un fait scientifique établi et pratiquement prouvé. Les feuilles de Thanar ne poussaient que sur Cetis Gamma Deux et, selon la loi, toutes les planètes habitables devaient être ouvertes à la colonisation et la terre ne pouvait être retirée du marché.

La population de la Terre était déjà trop nombreuse, en tous cas. Aussi la Compagnie Commerciale de Cetis Gamma ne pouvait-elle transformer toute la planète en plantation et garder le monopole du Thanar, mais elle pouvait utiliser sa propre plantation pour des recherches, comme ferme modèle, pour instruire les nouveaux colons. Il leur fallait admettre des colons sur la planète et leur vendre du terrain. Mais il existe toujours des moyens de tourner les lois.

Lon Simpson sacrait. Le Diesel de son tracteur faisait fonctionner un générateur. Le générateur faisait marcher les moteurs des roues chenillées du tracteur. Mais c'était la sixième fois en un mois que le générateur était en panne et les générateurs ne devraient pas être en panne.

Lon le remonta pour la dix-huitième fois durant cette panne et il refusa pourtant le service. On ne pouvait repérer ce qui ne collait pas, mais il ne marchait pas.

Furieux, Lon revint à sa jolie petite maison préfabriquée et prit le récepteur du rayonphone. Même la voix de Cathy, à la centrale, ne réussit pas à le calmer, tellement il était en rage.

— Cathy, passez-moi Carson, et n'écoutez pas ! dit-il, se contenant avec effort.

Il perçut des cliquetis sur le rayon double.

— Mon générateur est mort, dit-il avec amertume, quand Carson eût répondu. Je l'ai réparé deux fois cette semaine. On dirait qu'il est construit pour ne pas marcher. Je voudrais savoir ce que cela signifie, au moins ?

Le représentant de la Compagnie Commerciale Cetis Gamma réponpondit d'un ton ennuyé et sans le moindre intérêt :

— Vous désirez qu'on vous envoie un générateur neuf ? Votre crédit sur la récolte est encore valable, si les champs sont bien entretenus.

— Je veux des machines qui marchent, répliqua sèchement Lon. Je veux des machines qu'on ne soit pas obligé de racheter à quatre reprises pendant que la moisson pousse ! Et je les veux à un prix convenable !

— Voyons, ces générateurs viennent de la Terre. Tenez compte des frais de transport ! Il y a des frais de transport sur tout ce qui arrive de la Terre. Vous autres, vous arrivez sur une planète déjà développée, vous achetez du terrain, des machines, une maison et on vous donne un cours d'entraînement aux méthodes de culture. Vous désireriez peut-être que la Compagnie vienne vous border dans votre lit le soir, par-dessus le marché ? Voulez-vous un générateur neuf, oui ou non ?

— Combien ? interrogea Lon,

puis en entendant la somme indiquée par Carson, il sauta au plafond. C'est du vol ! Que me restera-t-il de ma récolte, si je paie un prix pareil ?

— Si vous l'achetez et que votre récolte soit conforme aux exigences, vous devrez la récolte, plus un crédit de trois cents. Mais nous garderons le gage jusqu'après les prochaine semailles.

— Et si je ne le prends pas ? demanda Lon. Supposez que je ne veuille pas vous donner tout mon labeur pour rien et rester en outre votre débiteur ?

— Par contrat, répondit Carson, toujours détaché, nous avons le droit de terminer la culture de votre récolte et de vous débiter des frais, puisque nous vous avions accordé une avance pour le faire. Puis, nous procédons à une saisie-arrêt de votre terrain et de votre maison, pour le solde dû. En même temps, vous n'aurez plus de crédit dans les magasins de la Compagnie. Et le prix du voyage de retour de cette planète se paie comptant. Ne me donnez pas votre réponse maintenant, bâilla-t-il sans intérêt. Rappelez-moi lorsque vous aurez réfléchi. Sinon, vous seriez obligé de vous excuser.

Lon Simpson entendit le déclic, tandis qu'il essayait d'exprimer ce qu'il pensait. Il poursuivit néanmoins. Alors la voix de Cathy résonna, de la Centrale, choquée, mais remplie de sympathie.

— Lon ! je vous en prie !

Il ravala une description particulièrement imagée des habitudes, de la moralité et des ancêtres de tous les administrateurs et des employés de la Compagnie Commerciale Cetis Gamma Deux, puis déclara, toujours écumant :

— Je vous avais dit de ne pas écouter !

Débordé par son indignation, il continua :

— C'est du vol ! C'est du servage ! Ils ont en mains tous les crédits qui m'ont été accordés, les trois-quarts de la valeur de ma récolte leur est donnée en garantie pour les pièces de rechange des infectes machines qu'ils m'ont vendues et maintenant, avant la récolte, je suis déjà endetté! Comment ferai-je pour vous demander de m'épouser ?

— Ne vous y prenez pas par rayonphone, au moins ! suggéra Cathy.

Il était plongé dans un sombre désespoir.

— Cela m'a échappé, avoua-t-il. Je voulais attendre d'être payé pour ma récolte. Elle s'annonçait bonne. Maintenant...

— Attendez un instant, Lon, interrompit Cathy.

Il y eut un silence, car elle branchait une autre communication. Les rayonphones provenant des fermes des colons passaient tous par Cetopolis, et Cathy était l'une des deux seules employées. Si la colonie prospérait, on devait installer un système régulier d'intercommunications, assurait-on. En attendant, Lon soupçonnait qu'il existait peut-être d'autres raisons pour maintenir cette centrale périmée.

— Et alors, Lon ? dit Cathy avec vivacité.

— Je viendrai ce soir en ville, répliqua-t-il sombrement. Pourrai-je vous rencontrer ?

— Oui, balbutia Cathy, oh ! oui.

Il raccrocha et ressortit en direction du champ et de son tracteur. Il réfléchissait avec amertume à une quantité de choses. La loi encourageait la population à quitter la Terre à destination des colonies sur les planètes habitables. Le gouvernement avait même institué des subventions pour ceux qui n'avaient pas par eux-mêmes les fonds suffisants. Mais si un homme avait des moyens en suffisance, il préférait s'en servir et réussir par lui-même en choisissant son propre mode de vie.

Lon Simpson avait acheté quatre hectares de terrain sur Cetis Gamma Deux. Il avait payé sa propre traversée. Il avait donné cinq cents crédits mensuels pour suivre le cours préparatoire sur la plantation de la Compagnie et pendant cette période, il avait travaillé honnêtement à cultiver, à récolter et à préparer les feuilles de Thanar, tout cela au profit de la Compagnie. Puis il avait acheté les machines agricoles requises à la Compagnie, ainsi qu'une maison, et s'était appliqué à coloniser indépendamment.

A peu près à ce moment-là, Cathy était arrivée sur une nef de la Compagnie et avait débuté comme employée au rayonphone à Cetopolis. La colonie nouvelle ne comptait pas plus de cinq mille êtres humains sur la planète entière et ils étaient en majorité concentrés autour de la petite ville aux trottoirs en planches et aux bâtiments pré-fabriqués. Lon Simpson avait rencontré Cathy, et ses efforts dans la culture du Thanar étaient devenus encore plus zélés, tendus vers un but nouveau.

Il avait toutefois à compter avec une organisation fort avisée. L'équipement agricole extrêmement cher de sa ferme s'était détraqué. Il l'avait réparé jusqu'à ce que ce soit devenu impossible et il avait dû en acheter du neuf. Avant que les plantes de Thanar n'aient atteint la moitié de leur croissance, il devait la moitié de sa future récolte pour les machines de remplacement.

Il comprenait parfaitement le procédé, maintenant.La Compagnie importait tout l'équipement agricole. Les machines étaient fabriquées dans ses propres usines et elles étaient construites fragiles à dessein. Donc, cette année, même si rien d'autre ne lui arrivait, Lon la terminerait endetté d'un montant supérieur à la valeur de sa récolte.

Plus vraisemblablement, d'autres accrocs se produiraient. Il commencerait donc la prochaine saison déjà endetté, au lieu d'avoir une situation nette. Si les mêmes incidents se reproduisaient, il devrait encore toute sa récolte, plus six mille de crédits. A supposer que tout cela se répétât encore deux ans plus tard, son terrain et sa maison seraient forclos pour sa dette et il lui faudrait, soit travailler chez d'autres colons, en voie de subir le même sort, soit se louer comme ouvrier agricole sur la plantation de la Compagnie. Il n'arriverait jamais à épargner suffisamment pour payer son voyage de retour et quitter la planète. Il se trouverait dans une situation bien plus désavantageu-

se que celle des émigrants partis avec une subvention sur d'autres planètes, et qui n'avaient pas investi tout ce qu'ils possédaient dans le terrain, l'outillage et l'apprentissage.

En outre, il fallait songer à Cathy. Elle devait le prix de sa traversée. Cela lui prendrait des années avant de pouvoir rembourser cette somme, si elle y parvenait jamais. Elle ne pourrait pas vivre dans les casernes des ouvriers agricoles. Mieux valait ne plus penser au mariage.

C'était un système, parfaitement conforme à la loi, absolument sans défaut, où il n'y avait rien à redire. La Compagnie possédait ainsi le monopole du Thanar, malgré toute la législation. Elle exerçait le contrôle de tout le terrain en culture sur Cetis Gamma Deux et avait résolu le problème de la main-d'œuvre. Ses ouvriers lui versaient tout d'abord environ seize mille crédits par tête, en paiement du privilège de tenter d'exploiter une ferme indépendante pendant un an ou deux, puis ils devenaient ouvriers agricoles de la Compagnie, à un salaire dérisoire.

Lon Simpson était pris dans cet engrenage. Il avait démonté le générateur et l'avait remonté dix-huit fois. Il n'y avait trouvé aucun défaut palpable.

Il démonta le générateur pour la dix-neuvième fois, en se demandant tristement comment les constructeurs de la Compagnie réussissaient à faire des générateurs si intelligemment combinés qu'ils cessaient de marcher, sans toutefois qu'on puisse découvrir ce qui les en empêchait. Le système était très ingénieux.

Là-bas, sur la neuvième planète, Rhadampsicus donnait des explications à sa jeune femme, en attendant l'intéressant phénomène astronomique. Ils étaient très confortablement installés pour l'attendre. Leur abri était simple, certes : des murs en azote solide et des fenêtres de la légère teinte bleuâtre de l'oxygène gelé. Rhadampsicus avait orné ce foyer provisoire avec des cristaux de cyanogène en forme de fleurs et il y avait maintenant un charmant petit bassin d'hydrogène liquide où se réfléchissaient les étoiles. Cetis Gamma Deux, le soleil local, était à peine plus gros qu'une étoile très proche et brillante, se trouvant à quatre heures-lumière de distance et il brillait sur tout le paysage, parant tout de son éclairage flatteur.

Nodalictha, naturellement, ne consentit point à pénétrer la mentalité des bipèdes mâles de la planète intérieure. La modestie le lui interdisait et, bien entendu, la conscience d'un mari tout neuf empêchait Rhadampsicus de pénétrer autre chose que la mentalité des mâles. Toutefois Nodalictha fut désagréablement émue quand il lui raconta ce qui se passait chez les bipèdes. Il guida les pensées de sa femme vers Cathy, à la centrale du rayonphone de Cetopolis.

— Mais c'est terrible, s'exclama Nodalictha, affligée, après avoir absorbé les méditations virginales de Cathy. D'ailleurs, elle ne s'exprimait pas par des paroles et des

vibrations sonores, car il n'y a guère d'air à sept degrés Kelvin. Tout est gelé. Peut-être reste-t-il un peu d'hélium, mais rien d'autre. Les termes de la communication n'étaient pas exactement conformes aux mots de ce discours, mais il faut s'en contenter.

— Ils s'aiment, s'exclama Nodalictha. Si gentiment, un peu comme nous autrefois, Rhadampsicus !

Rhadampsicus fit jouer un rayon de positron sur elle avec une feinte indignation. Si ce rayon avait touché un humain. il se serait recroquevillé en un petit tas de cendres fumantes. Mais Nodalictha se cabra.

— Rhadampsicus, protestait-elle tendrement, cessez de me chatouiller ! Mais ne pouvez-vous donc rien faire pour les aider ? Ils sont si gentils !

Alors Rhadampsicus, galamment, dirigea de nouveau sa pensée vers la seconde planète, où un bipède s'acharnait tristement sur une mécanique primitive.

Lon Simpson, en contemplant le générateur en pièces détachées, cligna soudain de l'œil. La tristesse disparut de ses traits. Son regard devint fixe. Une idée lui était venue. Il l'examinait en pensée. Puis un long sifflement s'échappa de ses lèvres. Ensuite, il s'appliqua à faire deux ou trois gestes qui abîmèrent complètement le générateur, de sorte qu'il ne pût même pas le rendre au magasin de la Compagnie et obtenir en échange la plus modeste somme.

Il s'y occupa activement pendant plus de vingt minutes, sans lever les yeux. Ceci fait, il avait en mains des fils pris à l'enroulement secondaire et tendus entre les branches d'une tige fourchue de la plante sauvage appelée **dhil,** avec deux rubans de fer tordus autour, de manière incompréhensible. Il brancha les extrémités du circuit secondaire aux contacts de son tracteur. Il grimpa sur le siège du tracteur. Il pressa sur le démarreur.

Le tracteur partit avec une secousse brusque. Le Diesel ne tournait pas. Pourtant le tracteur roulait confortablement et Lon le conduisait , les moteurs individuels des chenilles recevant leur courant d'un simple enroulement de fils autour d'une baguette fourchue, avec deux bouts de ruban de fer. La force était largement suffisante.

Lon conduisit le tracteur pendant le reste de la matinée et tout l'après-midi avec une très curieuse expression sur son visage Il comprenait ce qu'il avait fait. Après l'avoir trouvé, un tel expédient semblait sauter aux yeux. Il semblait même bizarre que personne n'eût jusqu'alors inventé pareil dispositif. Evidemment, ils n'y avait point songé. Cette source pouvait fournir toute l'énergie électrique désirable. Le voltage dépendait du nombre des enroulements de fil de cuivre autour d'une tige fourchue de la taille voulue. L'ampérage correspondrait à ce que le voltage pouvait faire passer par le circuit existant.

Il n'avait plus besoin d'un générateur neuf pour son tracteur. Il en possédait un. Il n'avait même-

me plus besoin d'un moteur Diesel.

Il avait aussi eu des ennuis récemment avec le Diesel. Avec une force adéquate, Lon Simpson conduisit le tracteur jusque tard dans le crépuscule. Il passa partout où les champs avaient besoin d'être cultivés et fit même un champ qu'il n'avait pas osé espérer toucher avant la semaine suivante. Mais son expression restait stupéfiée. C'est une curieuse sensation que de découvrir qu'on est un génie.

Ce soir-là, à Cetopolis, il put tout raconter à Cathy. La nuit était tiède, d'une tiédeur inaccoutumée. Ils se promenaient sur les trottoirs en planches de la petite ville, avant-poste de la civilisation dans la colonie de Cetis Gamma Deux et Lon disait des extravagances.

Son intention avait été d'expliquer soigneusement à Cathy qu'il était inutile pour tous deux de se plonger dans des rêveries romanesques. Il s'était cru obligé de la prévenir que la fatalité l'obligerait à rester, sa vie durant, une source de profits additionnels pour la Compagnie Commerciale de Cetis Camma, avec toutes les lois de la race humaine contribuant à le maintenir dans le servage. Il avait même trouvé des manières extrêmement élégantes de décrire les personnages qui avaient élaboré le système qui régissait Cetis Gamma Deux.

Il n'en faisait rien. Tout en se promenant sous les trembles plantés au bord des rues de la petite ville et en respirant le parfum des buissons de Chanel qui fleurissaient au-delà des limites de la petite cité, ils écoutaient le chant analogue au violon de ce qu'on aurait pris pour des oiseaux de nuit. C'étaient en réalité des bêtes à fourrure, qui chantaient de nuit et dormaient pendant la journée dans des terriers. Lon racontait à Cathy ce qu'il avait inventé tout en marchant la main dans sa main sous le ciel étoilé, dans la soirée chaude.

Il expliquait en détail la raison précise de la manière exacte dont les fils étaient enroulés et combinés justement ainsi aux bouts de rubans de fer de telle et telle formes et pourquoi cela produisait en quantité illimitée, de la force qui ne coûtait rien. Il expliquait pourquoi il en était ainsi. Il s'étonnait de ce que personne n'y eût jamais songé auparavant. Il expliquait si bien que Cathy arrivait presque à comprendre.

— C'est merveilleux ! dit-elle, avec une note de regret. On va installer des moteurs astronautiques avec votre invention, n'est-ce pas, Lon ? Et des villes ? Et toutes sortes de choses ! Vous allez devenir très riche grâce à votre invention.

Il s'arrêta brusquement et la regarda fixement. Il n'avait pas pensé à cet aspect de la question. Puis il dit soudain :

— Mais il va falloir que je retourne sur la Terre pour breveter mon invention ! Et je n'ai pas de quoi payer mon billet, et moins encore pour deux passagers.

— Deux ? répéta Cathy, avec espoir. Pourquoi deux ?

— Vous allez m'épouser, non ? demanda-t-il. J'espérais que c'était entendu déjà.

Cathy tapa du pied.

— On ne vous a jamais dit, interrogea-t-elle, avec colère, que ces choses ne se tiennent pas pour dites ? Surtout quand les deux intéressés se promènent à la lueur des étoiles et sont peut-être émus. Rien n'est décidé... au moins, pas avant que vous ne m'ayez embrassée !

Il répara son erreur.

Bien loin, sur la neuvième planète, Nodalictha rougissait légèrement. Sa qualité de jeune mariée l'accoutumait peu à peu d'une manière délicieusement embarrassante à des discussions qui auparavant lui eussent paru peu convenables.

— Ils sont si drôles !... Quelle idée, ajouta-t-elle en hésitant un peu gauchement, de joindre leurs lèvres en signe d'affection !

Rhadampsicus s'amusait, comme un jeune marié peut le faire devant les charmantes innocences de sa nouvelle épouse. Il traduisit son amusement d'une façon qu'aucun être humain n'aurait pu identifier comme le rire amoureux qu'elle signifiait.

— Petite oie ! dit-il avec tendresse.

Naturellement, l'animal auquel il pensait n'avait rien de commun avec nos oies terrestres, mais était doté de trentre-quatre pattes et couvert d'écailles au lieu de plumes.

— Petite oie ! répéta-t-il, ils font cela parce qu'ils sont incapables de faire ceci.

Et il enroula les tiges de ses yeux autour des siennes, sentimentalement.

Les jours s'écoulaient sur Cetis Gamma Deux et Lon Simpson cultivait ses champs de Thanar. Mais il commençait à se tracasser. Sa nouvelle source d'énergie valait mieux qu'un moyen de réparer un tracteur. C'était un trésor ! Elle constituait une découverte fondamentale, d'une suprême importance, comparable à celles qui ont permis aux humains de passer de l'état de créatures attachées à la glèbe à celui de colons de la Galaxie... Avec de beaux résultats !

Ce principe fondamental d'alimentation en énergie délivrerait l'humanité de façon permanente du lourd problème des carburants. Le nombre des planètes ouvertes à la colonisation s'en trouverait multiplié. Le prix de tout objet manufacturé par les humains en serait réduit du coût de la force. Les frais de transport d'une planète à l'autre se réduiraient à une fraction des frais actuels. Chaque membre de la race humaine bénéficierait indirectement du dispositif qui se trouve maintenant attaché au tracteur de Lon Simpson. Il aurait droit à une commission sur les richesses répandues par ce moyen. Mais...

Il était fermier sur Cetis Gamma Deux et cultivait le Thanar. Sa récolte était hypothéquée. Il ne pouvait espérer réunir une somme suffisante pour revenir sur Terre et veiller à la mise en valeur de son invention. Et surtout, il ne voyait pas comment amasser assez d'argent pour emmener Cathy avec lui. La richesse qu'il possédait demeurait inaccessible. Et quelque chose d'autre pouvait encore arri-

ver qui le ruinerait d'un instant à l'autre.

C'est ce qui se passa. L'élément réfrigérateur de son congélateur à basse pression cessa de fonctionner. Il ne s'en aperçut point. Il avait une petite case frigorifique dans la cuisine, où les aliments étaient entreposés chaque semaine. Il ne se doutait de rien au sujet de son congélateur central, où se conservait toute la provision de nourriture pour la saison de culture. Les aliments qui s'y trouvaient — tous importés de la Terre et fort coûteux — se dégelèrent, fermentèrent, se gâtèrent, répandant une odeur... des gaz pestilentiels qui risquaient d'un moment à l'autre de causer une catastrophe.

Il y avait d'autres soucis à ce moment-là. Un glacier de la calotte polaire de Cetis Gamma Deux commença à se retirer, au lieu de s'accroître comme il eût été normal à cette saison. Une éminence extraordinaire qui dura trois jours se manifesta à la hauteur de l'équateur du soleil local. Un conseil d'administration de la Compagnie Commerciale de Cetis Gamma se réunit et l'un des administrateurs fit observer que la courbe normale d'augmentation des bénéfices commençait à diminuer et qu'il fallait intervenir pour améliorer la situation financière de la société. Des taches solaires de mauvaise apparence furent observées sur l'hémisphère nord de Cetis Gamma. S'il s'était trouvé là des astronomes, l'émotion eut été aussi vive que pour un incendie à quatre sirènes. Mais il n'y avait point d'astronomes.

La plus grande agitation sur la seconde planète de Cetis Gamma régnait dans le cœur de Lon Simpson. Cathy s'était liée avec la femme d'un colon, qui allait la chaperonner pour faire un séjour à la ferme de Lon et voir de ses yeux l'endroit qui servirait de décor au bonheur ineffable et incomparable que connaîtraient Lon et elle après leur mariage.

Elle était venue, elle avait vu et elle avait été captivée. Lon ouvrit joyeusement la porte de la maison qu'elle partagerait avec lui. Il avait passé presque deux jours à nettoyer pour que le spectacle fût digne d'elle. Cathy entra. Un éclatement sourd se produisit, suivi d'un sifflement, d'un bouillonnement, puis une violente puanteur envahit l'habitation.

L'éclatement était, bien entendu, celui du congélateur. L'odeur était celle de la cargaison de cette chambre froide, dix jours après son dégel, dont Lon était demeuré ignorant. Il y a peu d'odeurs plus désagréables que celle du poisson pourri dans un climat très chaud. Si quelque chose est pire, c'est celle des œufs qui après avoir été gelés, font sauter leurs coquilles. Tout cela s'agrémentait de fraises fermentées, de viande moisie et de légumes gâtés, tous unis en une triomphante symphonie.

Cathy haletait et s'étouffait. Lon la traîna au dehors, lui-même pris à la gorge. Il n'était pas difficile de deviner ce qui s'était passé.

Il ouvrit les fenêtres extérieures pour laisser l'odeur se dissiper, mais il était au désespoir.

— Je ne peux pas vous montrer la maison, Cathy. Mon congélateur

s'est abîmé et toutes les provisions en ont fait autant.

— Lon, gémit Cathy, c'est terrible ! Comment allez-vous manger ?

Lon commençait à comprendre que le désastre était plus grand que l'occasion manquée d'une visite sentimentale de sa maison. Il avait fait des rêves splendides, ces derniers temps. Sans trop savoir comment il y parviendrait, il se représentait Cathy et lui en colons prospères, cultivant avec entrain les feuilles de Thanar pour les multitudes sans cesse croissantes qui en réclamaient leur milligramme quotidien.

Il était revenu à la féerie peinte sur les affiches de la Compagnie Commerciale de Cetis Gamma Deux. Il rêvait les yeux ouverts et se voyait ainsi que Cathy s'agrandissant avec la colonie, prospérant comme elle, et s'enrichissant modestement à la fin, riche aussi d'enfants et de petits-enfants et contemplait en perspective la vie en rose. Il avait négligemment compté qu'ils s'enrichiraient aussi des commissions payées sur le brevet de son invention. Mais il lui fallait maintenait retomber dans la réalité. Sa maison était actuellement inhabitable. Il pouvait continuer à cultiver ses champs, mais ne pouvait plus manger. La végétation locale n'offrait point de plantes comestibles. Il était obligé de se nourrir d'aliments venus de la Terre. Il lui faudrait en acheter un nouveau stock à la Compagnie, ce qui le mettrait en faillite.

Malgré une invention qui valait plus en soi que toute la Compagnie Cetis Gamma même, il ne pouvait l'exploiter et il se voyait ruiné. Sa récolte était hypothéquée. Si Carson avait vent de son dispositif de remplacement pour le générateur, la Compagnie se saisirait immédiatement de l'idée et la lui volerait.

Il ramena Cathy à Cetopolis. Il fit appel, fiévreusement à d'autres colons. Il ne pouvait leur expliquer son dispositif remplaçant le générateur. S'ils le connaissaient, Carson le saurait avec le temps. S'ils s'en servaient, Carson s'en procurerait éventuellement un spécimen pour l'envoyer sur Terre afin que la Compagnie Cetis Gamma se l'approprie. Tout ce qui restait à faire, c'était de tenter désespérément d'emprunter des aliments pour subsister jusqu'à ce que sa récolte fût mûre, et même alors, il ne serait pas dans une situation enviable.

Il lui était impossible d'emprunter beaucoup de nourriture. Les autres colons avaient leurs difficultés. Ils lui donneraient bien un repas, mais ils ne pouvaient vider leurs garde-manger, ce qui les entraînerait à racheter des provisions, qui seraient débitées au détriment de leur future récolte. Et cela ne ferait que hâter le moment où ils seraient réduits à l'état de serfs dans les exploitations de la Compagnie qui cultivaient le Thanar.

Lon avait encore dans le garde-manger de sa cuisine de quoi manger pendant deux jours. Il décida de faire durer cette réserve quatre jours. Puis il lui faudrait acheter d'autre nourriture. Chaque repas ferait diminuer son espoir de

liberté, de prospérité et de... Cathy.

Naturellement, il pouvait aussi se laisser mourir de faim.

Rhadampsicus s'intéressait énormément à ce qui se passait dans la photosphère de Cetis Gamma et y prenait plaisir. De la neuvième planète, il examinait les éminences avec enthousiasme et prenait des notes. Nodalictha esayait de manifester aux distractions de son mari, l'intérêt d'une épouse dévouée, mais elle ne réussissait pas à le faire indéfiniment. Elle veillait aux soins du ménage. Elle fabriqua un tapis avec des touffes de fibres de méthane et garnit les fenêtres de rideaux. Elle agrandit le jardin fait par Rhadampsicus en y ajoutant des bordures d'ammoniaque cristallisé et une espèce d'allée avec des haies de soufre monoclinique, qui brillait agréablement dans la lueur des étoiles. Tenant compte du séjour temporaire en cette demeure, elle voulait que Rhadampsicus comprît qu'elle s'entendait à rendre confortable n'importe quel foyer.

Son attention demeurait absorbée par le soleil local. Une éminence considérable, cinq jours après s'être manifestée de manière spectaculaire, se sépara en deux parties, qui, naturellement, s'éloignèrent pour se placer sur des points opposés de l'équateur solaire. Elles continuaient à tourner avec le soleil même, faisant tout à fait l'effet d'une toupie. Deux autres éminences de moindre taille sortirent à peu près à égales distances de chacune des autres. Rhadampsicus les observait, fasciné.

Nodlictha survint et s'étendit à côté de lui sur la pente douce en lave volcanique. Elle attendait qu'il s'aperçut de sa présence. Elle ne voulait pas se laisser attrister par l'intérêt qu'il portait à ses observations, certes, mais elle ne pouvait comprendre ce qu'il y trouvait de si passionnant. Un peu déçue, elle envoya ses pensées vers le bipède femelle de la seconde planète.

— Rhadampsicus ! s'exclama-t-elle peu après, émue de pitité. Oh ! ils sont si malheureux !

— Que disiez-vous, ma chérie ? demanda Rhadampsicus, détournant galamment son attention du soleil.

— Regardez, dit Nodalictha, plaintive, ils s'aiment tant, Rhadampsicus ! Et ils ne peuvent se marier, parce qu'il n'a plus aucun aliment à partager avec elle.

Rhadampsicus examina la situation. Il était un époux ardent et sentimental. Si sa nouvelle épouse éprouvait la moindre contrariété Rhadampsicus était magnanimement prêt à y remédier.

Lon Simpson considérait la case frigorifique de la cuisine. Le vaste congélateur était réparé, maintenant. Une fois par saison, un camion venu de Cetopolis le remplissait. La nourriture était coûteuse. On conservait toutes les provisions surgelées pour la saison. Une fois tous les quinze jours, on remplissait la case frigorifique de la cuisine. Mieux valait pénétrer le moins possible dans le congélateur. Mais maintenant, il se trouvait vide. Lon avait nettoyé l'affreux gâ-

chis et réparé la machine, mais il n'avait rien à y mettre. Pour le remplir à nouveau, il fallait se livrer sans espoir à ces requins de la Compagnie, mais que faire d'autre ?

Amèrement, il appela le bureau de la Compagnie Commerciale et Carson répondit.

— Ici Simpson, fit-il. Combien coûte...

— Un générateur, réplique Carson, du même ton ennuyé, coûte autant qu'avant. Vous désirez qu'on vous l'envoie ?

— Non ! Mon congélateur a sauté. Mon stock alimentaire s'est gâté. Il m'en faut un autre.

— Je vais calculer cela, réplique Carson au rayonphone. Avec indifférence il annonça au bout d'un instant : Quinze cents crédits pour des rations normales jusqu'au moment de la récolte. Ensuite, il vous en faudra davantage.

— C'est du vol ! écuma Lon. Je ne puis m'attendre à plus de quatre mille crédits pour ma récolte et je vous en dois déjà trois mille !

— Exact, confirma Carson en bâillant. Un générateur neuf : quinze cents. Si votre moisson réussit, vous commencerez l'an prochain en nous devant deux mille crédits, considérés comme hypothèque sur votre terrain.

Lon Simpson s'étranglait de fureur.

— Vous prendrez toutes mes feuilles et je resterai encore votre débiteur ! Puis vous me donnerez la semence et le ravitaillement à crédit et si... je dois acheter d'autres machines, ma ferme et ma récolte seront à vous à la moisson prochaine ! Même avec une bonne récolte ! Votre maudite Compagnie possèdera ma ferme !

— C'est votre affaire, répliqua flegmatiquement Carson. C'est vous qui avez voulu cultiver le Thanar, ce n'est pas moi qui vous y ai poussé ! Faut-il vous livrer le ravitaillement ?

Lon Simpson hurlait dans le rayonphone. Il entendit un déclic, puis la voix de Cathy, pleine à la fois de reproche et de sympathie.

— Lon, s'il vous plaît !

Lon était incapable de lui parler ; haletant, il raccrocha. Il est indispensable à un amoureux de briller aux yeux de la jeune personne qui lui est chère. Lon ne se sentait pas brillant. Il lui semblait plutôt qu'il était le plus grand idiot de la Galaxie. Il avait consacré une somme rondelette à l'achat de sa ferme. Il était excellent cultivateur, il travaillait dur et il était adroit. Pour les réparations de générateur, il s'était même montré génial. Mais il était à la merci du représentant de la Compagnie Commerciale de Cetis Gamma. Il s'était déjà endetté. Et pour continuer à manger, il était obligé de s'enfoncer encore davantage. Malgré tous ses soins, son labeur et sa sobriété, la Compagnie s'emparerait de sa récolte et de sa ferme dans six mois, puis l'engagerait comme ouvrier agricole, avec un salaire quotidien misérable.

Assombri, il se dirigea vers sa cuisine, et contempla les maigres provisions qui lui restaient. Il avait faim. Il aurait pu avaler le tout immédiatement.

S'il le faisait...

Là-dessus, toujours en contem-

plant le garde-manger, il battit des paupières. Une idée lui venait. Son expression se fit sceptique, puis stupéfaite. Mais ses yeux demeuraient fixes tandis qu'il réfléchissait.

Un peu après, l'air de plus en plus sceptique, il sortit de la maison et déroula encore du fil de cuivre prélevé sur ce qui restait du générateur. Il revint à la cuisine, prit une boîte de conserve vide et la découpa d'une façon toute particulière et asymétrique. Quand il eût terminé, il considéra son œuvre d'un air de doute.

Un bon moment plus tard, il avait élaboré un nouveau dispositif, que se composait de deux enroulements ouverts, l'un assez grand et l'autre très petit. Leur ressemblance était claire, mais ils ne ressemblaient pourtant à aucun autre enroulement qui ait jamais été fabriqué, où que ce soit, et dans quelque but que ce soit. S'ils rappelaient quelque chose, c'était plutôt ces structures en fils de fer et pièces de métal, appelées « mobiles », que les sculpteurs d'autrefois honoraient du nom d'œuvre d'art.

Lon fixait son dispositif et paraissait agir comme malgré lui. Il ressortit, puis revint, muni de la tige fourchue qui lui servait de générateur.

Il assembla les fils de cet invraisemblable appareil avec ceux du nouveau et encore plus étrange dispositif. La boîte de conserve découpée selon un modèle bizarre se trouvait au centre. Il se produisait un bourdonnement. Lon sortit pour la troisième fois et revint avec une brassée de feuillages, qu'il bottela et introduisit dans l'enroulement le plus vaste.

— Je perds la tête ! Je suis maboul, marmonnait-il entre ses dents.

Mais il se dirigeait vers le garde-manger, y prit une petite boîte de pois surgelés et la plaça dans la boîte de conserves au centre des enroulements.

Le bourdonnement s'accrut. Au bout d'un moment, un second paquet de pois verts se trouvait dans l'enroulement le plus petit.

Lon l'en sortit. Le dispositif se remit à bourdonner plus fort. Aussitôt un autre paquet de pois verts apparut dans le petit enroulement. Il l'en retira.

Lorsqu'il eut six paquets de pois verts, au lieu d'un seul, la masse de feuillages placés dans le grand enroulement se désagrégea soudain. Lon sépara les fils et débarrassa les débris. Les branchages étaient racornis, desséchés. Lon les jeta par la fenêtre.

Il mit à cuire un paquet de pois verts, puis s'assit, la tête dans les mains. Il comprenait ce qui s'était passé. Il savait comment c'était possible.

La flore de Cetis Gamma Deux contenait naturellement les mêmes éléments chimiques que les pois verts importés de la Terre. Ces éléments étaient combinés en composés chimiques similaires, sinon identiques à ceux de la végétation terrestre. Le nouveau dispositif convertissait simplement les éléments constitutifs des végétaux placés dans le grand enroulement en structures correspondant à celles de l'échantillon —

ici la boîte de pois — placé dans le petit enroulement.

Cet appareil prenait tous les éléments composants mis à l'intérieur du grand enroulement pour les transposer selon la structure modifiée de l'échantillon, placé dans le petit enroulement. Le même processus pouvait s'appliquer non seulement aux petits pois, mais aussi à des racines, des écorces, des herbes pharmaceutiques, des baies, des boutons et des fleurs.

On pourrait même l'employer pour les feuilles de Thanar.

A cette pensée, Lon Simpson sentit qu'il allait perdre la tête, en essayant de se représenter comment l'idée avait bien pu lui en venir. Il était certainement fêlé, car il se saisit du rayonphone et raconta toute l'aventure à Cathy. Et la folie n'était pas de la raconter à Cathy, mais d'oublier ce qu'il avait préalablement subodoré sur la raison de l'existence d'une centrale de rayonphones à Cetopolis, plutôt que d'une installation moderne à communication directe.

A vrai dire, il avait oublié le système en vigueur à Cetis Gamma Deux, le système de la Compagnie. Celle-ci avait été créée dans le but de mettre les colons dans l'engrenage qui les déposerait dans sa propre exploitation, où ils demeureraient pour toujours en qualité d'ouvriers journaliers, et tout cela en respectant parfaitement les lois humaines. Mais ce système demeurait extrêmement efficace.

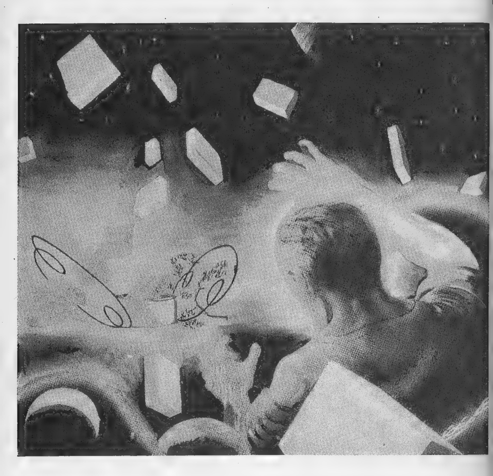
Même les coups de génie avaient été prévus.

Le même soir, Carson en écoutant, sans intérêt, les conversa-



tions enregistrées au cours de la journée, entendit ce que Lon avait dit à Cathy, sans y croire, bien entendu. Mais il en prit note pour que l'affaire fût examinée.

Rhadampsicus s'étirait. Sur la neuvième planète, la température était légèrement plus chaude, presque six degrés Kelvin, à peu



près deux cent soixante degrés au-dessous de zéro centigrade, et cette douceur l'inclinait à la paresse. Mais il était fort beau, aux yeux de Nodalictha. Il avait environ vingt trois mètres de haut, de son œil antérieur jusqu'à la pointe de son appendice pourpre et ses teintes fluorescentes chatoyaient magnifiquement dans la lumière stellaire. C'était un superbe jeune époux.

Voyant Nodalictha le regarder avec admiration, il lui dit avec sa tendresse accoutumée :

— Cela a été dur de lui faire faire le nécessaire, chérie, mais puisque vous le désirez, c'est chose ac-

complie. Il a maintenant de la nourriture à partager avec sa femelle.

— Et comme vous êtes beau, Rhadampsicus, répondit Nodalictha, à côté de la question.

Elle avait le sentiment qu'éprouvent souvent les jeunes mariés au cours de leur lune de miel. Elle était persuadée qu'elle n'avait pas seulement le plus brave et le plus beau des maris, mais aussi le plus attentionné et le plus gentil.

— Après un temps, leurs tiges d'yeux enroulées, il lui chuchota :

— N'êtes-vous pas fatiguée de cet endroit, chérie ? J'aimerais continuer à observer la fin de ce phénomène assez rare, mais si cela ne vous intéresse pas, nous pouvons continuer. Je vous assure que j'y suis tout disposé.

— Mais naturellement, nous allons rester ici ! protesta Nodalictha. Tout ce qui vous intéresse me plaît. Etre avec vous me rend parfaitement heureuse.

Elle l'était effectivement.

Carson, quoique détaché, était un peu préoccupé par la conversation qu'il venait d'écouter. Lon Simpson avait parlé d'une manière incohérente, mais il parlait sérieusement, de toute évidence. Et certains faits semblaient corroborer ses dires.

Il avait annoncé que son générateur ne valait plus rien... mais n'en avait point acheté de neuf. Il avait avisé Carson que tout son stock de ravitaillement avait pourri, mais n'en avait point commandé d'autre. Carson réfléchissait profondément. L'hélicoptère, après son tour d'inspection, avait rapporté que les champs de Simpson semblaient mieux cultivés que la moyenne, donc, son tracteur devait fonctionner.

Carson fit subir un interrogatoire indirect aux autres colons, qui venaient au Magasin de la Compagnie. La plupart étaient soucieux, moroses, amers. Unanimement, ils se rendaient compte de l'engrenage où ils se trouvaient pris. Ils savaient ce que la Compagnie faisait d'eux et haïssaient Carson, qui la représentait. Mais ils répondaient aux questions posées comme par hasard au sujet de Lon Simpson.

En effet, il avait tenté de leur emprunter des aliments. Non, ils n'avaient pu lui en prêter. Oui, il continuait à manger. Et même, il leur avait proposé de faire des échanges de nourriture. Il avait peu de fruits et beaucoup de petits pois. Puis il disposait de pois et de fruits en abondance, mais manquait de maïs et de fraises surgelées. Non, il ne voulait pas en faire un commerce sur une grande échelle. Contre un paquet de fraises surgelées il offrait six boîtes de petits pois, ou six paquets de fraises pour un seul de maïs. Il échangeait douze boîtes de maïs contre un paquet de filets de limandes, deux douzaines de paquets de filets de limandes contre des cigarettes et quinze cartons de cigarettes contre un rôti de bœuf surgelé.

Tout cela n'aurait eu aucun sens, si la conversation surprise au rayonphone n'avait rien contenu d'exact. Si ce que Lon confiait à Cathy était vrai, il devait avoir déjà regarni son congélateur de

victuailles. Il possédait un procédé permettant de transformer la flore et la faune indigènes et non comestibles en produits terrestres et assimilables. Sourçonner une chose pareille était absurde, mais Carson soupçonnait tout et tous.

En sa qualité de représentant de la Compagnie, Carson devait naturellement en accomplir les basses besognes. Les futurs colons achetaient des terrains au Bureau Central, sur Terre et s'embarquaient tout heureux pour Cetis Gamma Deux. Là, Carson leur faisait suivre un cours d'agriculture, les équipait pour qu'ils essayent d'exploiter seuls et veillaient à ce qu'ils fissent faillite et en soient réduits à mourir de faim, ou à travailler comme journaliers pour la Compagnie à des salaires de misère leur interdisant de retourner sur Terre.

C'était un vilain métier, mais Carson s'en acquittait fort bien, car il aimait cela.

Tout en ré-examinant les folles vantardises de Lon, dans sa conversation avec Cathy au rayonphone, Carson se préparait à saisir la ferme d'un autre colon. Cet homme avait contracté plus de dettes que Lon, était moins adroit pour effectuer les réparations, aussi était-il temps de le cueillir comme un fruit mûr. Il l'appela à Cetopolis pour l'avertir que la Compagnie regrettait de ne pouvoir lui accorder de nouveaux crédits et se verrait obligée de saisir sa ferme, sa maison, le stock de denrées qui lui restait et d'achever la culture de la récolte de Thanar pour rentrer dans ses fonds.

— Allez au diable ! se contenta de dire, brièvement, le colon.

Il allait quitter le bureau climatisé de Carson, quand celui-ci reprit doucement :

— Vous êtes fauché. Vous irez chercher du travail quand vous n'en aurez plus. Vous ne pouvez pas vous payer le luxe de m'envoyer au diable !

— Vous ne pouvez saisir ma ferme, répliqua le colon, fort à l'aise, que si mes champs sont mal entretenus. Or ma récolte de feuilles de Thanar sera exceptionnellement belle.Je vais payer toutes mes dettes et, entre colons, nous formons le projet d'établir une compagnie à notre compte, d'importer du matériel de qualité et de traiter les affaires honnêtement.

— Vous oubliez quelque chose, fit observer Carson avec un sourire froid. En qualité de représentant de la Compagnie Commerciale, j'ai le droit d'exiger immédiatement le paiement intégral de vos dettes, si j'ai des raisons de croire que vous avez l'intention de vous soustraire à vos engagements. Or, c'est précisément le cas. J'exige donc le paiement immédiat et total. Veuillez vous exécuter.

C'était un paragraphe particulièrement soigné dans la partie du contrat imprimée en petits caractères. Si jamais un colon se montrait rétif, la Compagnie était en droit de demander le paiement de tout ce qu'il lui devait, immédiatement. Or, s'il avait eu de quoi payer, il n'aurait pas contracté de dettes. Donc, la Compagnie pouvait ruiner qui elle voulait.

Pourtant ce colon se contenta de ricaner.

— La loi, fit-il observer, vous oblige à accepter des feuilles de Thanar comme monnaie légale à raison de cinq crédits le kilo. Envoyez un camion prendre livraison de votre paiement. J'en ai six tonnes dans ma grange, toutes prêtes à emporter.

Il esquissa un geste peu respectueux et sortit, pour revenir un instant après et ajouter :

— J'oubliais : vous disiez que je ne pouvais m'offrir le luxe de vous envoyer au diable. Avec six tonnes de Thanar, je tenais à vous dire...

Malgré son ton poli, les expressions dont il usa faisaient ressembler « aller au diable » à un terme de courtoisie. Puis il s'en fut.

Carson pâlit légèrement. Il s'avisa que ce colon était proche voisin de Lon Simpson. Peut-être Lon s'était-il lassé de convertir les feuillages de Dhil et de trembles en petits pois et en asperges et s'était-il mis à les transformer en Thanar.

Carson se rendit à la ferme de Lon. La route était fort mauvaise et tout véhicule à quatre roues serait arrivé en pièces détachées. Mais le gyro-car se contenta de secouer sévèrement Carson. Il faisait une chaleur extraordinaire ; les secousses l'empêchaient de le remarquer. Pourtant il en souffrait davantage, parce qu'il avait l'habitude de passer le plus clair de son temps dans un bureau climatisé. Mais il ne soupçonnait rien d'anormal.

En arrivant sur le terrain de Lon, il remarqua que les feuilles de Thanar croissaient admirablement. Un instant, comme il transpirait, il repensa aux collines du Maryland où pousse le tabac. La chaleur et la teinte bleu-vert des plantes avaient quelque chose de très familier. Mais, tout à coup, un aigle-chat grimpa avec agilité au sommet d'un arbre, jusqu'au petit bout d'une branche et se lança, tel une boule de fourrure violette, puis plana en l'air. Le charme des souvenirs familiers en fut rompu.

Carson dirigea son gyro-car vers la maison de Lon où il y avait une demi-douzaine de colons. Deux d'entre eux arrivaient avec des camions pleins de feuillage variés. Ils avaient arraché, coupé ou taillé à peu près tout ce qui poussait et en avaient chargé leurs véhicules. Deux autres colons chargeaient un autre char de feuilles de Thanar, en bottes bien nettes et prêtes pour l'entrepôt.

Ils regardaient Carson avec plaisir. Carson s'adressa sévèrement à Cathy :

— Que faites-vous ici ? Vous devriez être à la centrale du rayonphone. Vous risquez un renvoi...

— Je paierai son billet, intervint Lon Simpson, négligemment. La loi permet à chacun de payer la traversée d'une femme qu'il désire épouser, ce qui termine le contrat de celle-ci avec la Compagnie.

— Ces réglements existaient autrefois, seulement on payait en feuilles de tabac et non de Thanar.

Carson ravala sa salive.

— Mais comment pourrez-vous payer sa traversée ? s'enquit-il, furieux. Vous avez vous-même des dettes envers la Compagnie.

Lon Simpson indiqua du pouce

la grange. Carson se retourna pour l'inspecter. C'était une belle grange. Ses parois d'aluminium la mettait en valeur sur un fond de trembles et de buissons géants de Dhil et de Sketit. Les yeux de Carson s'écarquillèrent. La grange de Lon était remplie à tel point de feuilles de Thanar qu'elles débordaient des portes.

— Il me faut de toute façon sortir une partie de ces feuilles, dit Lon, d'un ton agréable. Je n'ai plus de place. La loi vous oblige à les acheter à cinq crédits le kilo et je vous prie de les envoyer chercher. Je voudrais acquérir quelque crédit. Après quoi, je pense revenir sur Terre.

A ce moment-là, passa une vague de chaleur toute particulière. Ce ne fut pas violent, mais la température monta soudain d'environ quatre degrés, comme si on avait fait fonctionner le chauffage dans une pièce.

Pourtant, personne ne songeait à regarder le soleil.

Exaspéré et furieux, Carson demanda si Lon avait converti d'autres feuillages indigènes en feuilles de Thanar, comme il les avait transformés en pois et autres denrées, selon le récit fait à Cathy au rayonphone. Lon dressa l'oreille et fit remarquer aux autres colons que, de toute évidence, les conversations des rayonphones étaient surveillées et enregistrées. L'atmosphère se fit tendue. Carson de plus en plus exaspéré, gesticulait et bafouillait.

Lon Simpson le traitait avec douceur. Il l'emmena vers sa maison pour lui montrer le convertisseur en marche. L'un des colons alimentait continuellement le grand enroulement de l'appareil de feuillages variés. Il y avait une poignée de feuilles de Thanar séchées, de l'espèce précoce, c'est-à-dire la meilleure, dans une boîte de conserves découpées de façon bizarre. D'exactes reproductions de cette poignée de Thanar de premier choix apparaissaient dans le petit enroulement au fur et à mesure qu'il était vidé de son contenu et que des feuillages frais étaient placés dans la partie plus vaste de l'appareil.

— Nous espérons, annonça gaiement Lon, avoir une récolte exceptionnelle de Thanar surchoix, cette année. Il est probable que chaque colon pourra rembourser ses dettes à la Compagnie et aura même un léger surplus de crédit. Nous allons envoyer un comité sur Terre pour percevoir nos crédits là-bas, afin d'organiser une coopérative indépendante qui nous expédiera un outillage convenable et créera une organisation de distribution rivale de la Compagnie Commerciale. Je suis sûr que celle-ci va se réjouir de notre prospérité.

La chaleur s'était faite étouffante, mais personne n'y prenait garde. Les colons s'amusaient trop à voir l'effondrement visible de Carson en leur présence. Il appartenait à cette espèce que la Providence semble avoir créée et mise au monde spécialement pour servir de sous-ordres à certains genres de grands trusts. Leur seule ambition dans l'existence est de faire bonne impression à leurs supérieurs. Mais Carson s'apercevait qu'il avait désormais perdu toute

utilité. Par sa faute, dans une certaine mesure, la Compagnie et son monopole des feuilles de Thanar, ainsi que son ingénieux système de recrutement de main-d'œuvre, étaient ruinés. Il serait congédié et probablement mis sur la liste noire.

S'il avait regardé le ciel vers l'occident en louchant légèrement et regardé en face le soleil local, il aurait constaté que ses ennuis privés n'avaient pas la moindre importance. Mais il n'en fit rien. Il retourna chancelant vers son gyro-car et reprit le chemin de Cetopolis.

C'était une ville minuscule, aux trottoirs en planches, avec une centrale de rayonphone et des entrepôts dans le voisinage du champ astronautique. Ce n'était qu'une petite colonie rudimentaire, plutôt laide, sur une planète qu'on commençait à mettre en exploitation. Mais elle formait le centre d'un système admirable, grâce auquel la Compagnie Commerciale de Cetis Gamma obtenait des richesses fabuleuses et distribuait la feuille de Thanar (avec un milligramme par jour, on demeurait toujours jeune) à l'humanité tout entière au prix le plus élevé que peut supporter la clientèle. Ce système était ébranlé dans ses fondements et Carson en serait tenu pour responsable.

Derrière lui, les colons se réjouissaient aussi profondément que Carson souffrait. Mais aucun d'entre eux ne se rendait compte exactement de la situation, car nul ne regardait le soleil.

Vers quatre heures de l'après-midi, la chaleur s'accrut soudain davantage, aussi brusquement qu'auparavant. Quelque chose obligea Cathy à lever les yeux. Il y avait au-dessus d'eux un léger nuage, juste assez épais pour jouer à peu près le rôle de verres fumés. Cela lui permit de regarder droit vers le soleil et d'en examiner le disque à l'œil nu.

Seulement, ce n'était plus un disque. Cetis Gamma était devenu une chose boursouflée, de forme irrégulière et deux fois plus grande que la normale. Sous les yeux de Cathy, la taille du soleil s'accrut encore.

Sur la neuvième planète, au loin, Rhadampsicus était plongé dans la contemplation de Cetis Gamma. Rien n'intervenant pour troubler cet examen, il pouvait suivre parfaitement chaque phase du développement. D'abord s'était produite une gigantesque éminence, puis il y en avait eu deux, symétriques par rapport à l'équateur. Ensuite deux autres éminences avaient poussé entre elles.

Pendant deux jours entiers, ces éminences avaient surgi, pour se diviser après, de telle façon que le soleil finit par avoir l'apparence d'une boule de feu entourée d'un anneau incandescent d'une blancheur bleuâtre.

L'instabilité se produisit ensuite. Des geysers de flammes qui jaillissaient à des milliers de kilomètres dans le vide, cessèrent de se former régulièrement. Ils obliquèrent au nord et au sud de la ligne équatoriale. La surface du soleil se fit irrégulière. Son profil n'était plus arrondi et même l'anneau qui semblait l'entourer s'éva-

nouit. Son apparence rappelait — quoiqu'une telle comparaison ne se fût jamais imposée à l'esprit de Rhadampsicus — tout à fait celle d'une pomme de terre géante et furieusement incandescente. Le rayonnement de la chaleur monta dans des proportions incroyables, au point que son taux s'en trouva plus que doublé.

Rhadampsicus observait cette explosion dans tous ses détails avec une attention fascinée. Nodalictha regardait consciencieusement, auprès de lui. Mais son intérêt ne pouvait se maintenir longtemps sur un phénomène aussi purement scientifique.

Lorsqu'un mince ruban d'un blanc, teinté de bleu, jaillit du pôle du soleil, à la vitesse de six cent quatre-vingt-douze milles par seconde, Rhadampsicus se tourna vers sa femme avec enthousiasme.

— L'explosion suit exactement le processus décrit dans la théorie de Dhokis, s'exclama-t-il. J'avais toujours pensé qu'il était plus près de la vérité que les modernistes. La pression de radiation peut s'élaborer dans un système clos comme l'intérieur d'un soleil. Elle peut être égale à la constante de gravitation. Et l'éclatement doit évidemment se produire au pôle !

Il s'aperçut alors que Nodalictha avait l'air bouleversé. Il s'en inquiéta tout de suite.

— Qu'y a-t-il donc, chérie ? demanda-t-il tout anxieux. Je n'avais pas l'intention de vous négliger ainsi, mon trésor !

Nodalictha fit quelque chose qui aurait paralysé de frayeur un humain, mais qui équivalait simplement à un sanglot étouffé.

— Je suis un animal ! avoua Rhadampsicus, repentant. Je vous ai gardée ici, où vous vous ennuyez, tandis que je m'amusais à observer ce soleil qui faisait des siennes. Je suis vraiment désolé, Nodalictha. Nous allons partir immédiatement. Je n'aurais jamais dû vous imposer...

— Ce n'est pas votre faute Rhadampsicus, protesta la triste Nodalictha. C'est la mienne. Pendant que vous observiez l'étoile, je me suis amusée à surveiller ces drôles de petites créatures sur la seconde planète. Je me les représente comme des animaux favoris. Je me suis attachée à eux. C'était absurde de ma part...

— Mais c'est très touchant au contraire ! fit Rhadampsicus, attendri. Je ne vous en aime que mieux, chérie. Mais pourquoi vous tracassez-vous à leur sujet ? J'ai veillé à ce qu'ils aient des aliments et de l'énergie.

— Ils vont être brûlés vifs, gémit Nodalictha, et ils sont si mignons!

Rhadampsicus battit des paupières — de tous ses seize yeux. Puis il dit d'un ton de remords :

— Ma chérie, j'aurais dû y penser. Naturellement ce n'est qu'une explosion... Mais je vois, s'interrompit-il avec un geste impatient, vous préférez les imaginer heureux, à leur façon, plutôt que grillés et réduits en cendres.

Il réfléchit, examinant la seconde planète avec l'anxiété d'un jeune époux désireux d'effacer un nuage assombrissant les seize yeux ravissants de sa petite femme.

La nuit tombait à Cetopolis et apportait un léger répit à l'affreu-

se catastrophe qui avait commencé dans l'après-midi. L'air desséché avait une température de fournaise. Une odeur de fumée régnait partout. Les étoiles apparaissaient confuses, rouges et menaçantes, à travers l'écran de fumée qui pesait partout. Jusqu'alors, pourtant, l'atmosphère était demeurée respirable et même on pouvait être à l'aise dans une pièce climatisée. Mais ce n'était qu'un début.

Lon et Cathy étaient assis ensemble sur le perron de la maison après le coucher du soleil. Les autres colons étaient retournés chez eux. Quand la fin du monde approche de toute évidence, les gens se conduisent d'étrange façon. A Cetopolis, certains s'étaient sans aucun doute grisés. Mais d'autres fermiers allaient passer cette ultime nuit à veiller sur leurs récoltes languissantes, en essayant de se persuader que si Cetis Gamma revenait à son état normal avant l'aube, les récoltes pourraient être sauvées. Mais personne n'y croyait vraiment.

Vers le sud, le ciel était embrasé d'une terrible lueur rouge. C'était la végétation du désert, qui flambait là-bas. A la saison des pluies, elle poussait, luxuriante comme une jungle et se desséchait complètement pendant la belle saison. Elle s'était enflammée spontanément sous l'effet de la chaleur solaire, durant l'aurès-midi. D'épais nuages d'une fumée âcre montait de ces steppes vers le ciel.

Au delà de l'horizon, vers l'ouest, sévissait la destruction.

Lon et Cathy étaient assis, serrés l'un contre l'autre. Elle ne l'avait même pas prié de la ramener à Cetopolis, comme les convenances l'eussent exigé. Le soleil se faisait à un rythme irrégulier, au fur et à mesure que les tourbillons de matière en fusion s'en échappaient, en sortant du champ de la gravitation. Des magmas enflammés jaillissaient en une éruption inconcevable. Le soleil avait atteint trois fois sa taille normale, lorsqu'il se coucha.

Lon n'était pas astronome, mais il était clair que toute vie allait cesser sur les planètes intérieures de Cetis Gamma.

Peut-être Cetis Gamma, songeait-il, était-elle en voie de se transformer en nova. Il y avait certainement, au-delà de l'horizon, une chaleur plus terrible encore que celle qui avait accablé la colonie humaine avant le couchant. Même si le soleil n'explosait pas, même s'il continuait d'éclater aussi furieusement qu'au moment de son coucher, ils mourraient quelques heures après l'aube. Si son éclat s'était accru au lever du jour, ses premiers rayons apporteraient la mort avec eux. Quand l'aurore paraîtrait les premiers rayons directs enflammeraient les trembles sur les collines, et avec la montée du soleil, l'incendie se propagerait dans les vallées. Cette maison se mettrait à fumer, à se tordre et s'écroulerait ; l'air ne serait plus qu'un brasier et la surface de la planète deviendrait rouge de chaleur et prendrait l'éclat du soleil.

— Tout va s'arranger, Lon, fit Cathy, peu convaincue. Ce n'est qu'un phénomène qui se produit et se terminera bientôt. Mais, si ce n'était pas le cas, mieux vaut de

toute façon rester ensemble. Ne trouvez-vous pas ?

Lon l'entoura d'un bras protecteur. Il était fortement tenté de mentir. Il pouvait feindre un vaste savoir et lui raconter telle ou telle histoire sur les mouvements solaires et qu'ils ne dureraient que quelques heures, mais elle s'apercevrait qu'il mentait. Ils pouvaient passer leurs derniers moments à se leurrer par pure affection, mais chacun saurait que c'était un mensonge.

— Vous ne croyez pas ? insista faiblement Cathy.

— Non, Cathy, répondit-il doucement. Et vous n'y croyez pas davantage. C'est la fin. Il aurait été bien plus agréable de continuer à vivre, tous deux ensemble ; nous aurions eu bien des années de bonheur. Nous aurions eu des enfants et ils auraient grandi et nous aurions... vécu toutes sortes de choses. Mais je crois bien que maintenant, nous n'aurons plus rien.

Il essayait de lui sourire, mais cela lui faisait mal. Il souhaitait passionnément pouvoir accepter avec bonheur d'être brûlé lui-même de la façon la plus cruelle et la plus lente, à condition de lui épargner toute souffrance. Mais il ne pouvait rien.

— Je le crains bien, moi aussi, Lon, répondit Cathy en avalant un sanglot. Mais c'est gentil de s'être connus, en tous cas. Et maintenant, nous savons que nous nous aimons. Cela ne me fait pas plaisir de mourir, mais je suis contente de penser que nous sommes sûrs de notre amour.

Les poings de Lon se serraient furieusement. Puis la rage se dissipa. Il fit observer, presque gaiement :

— Ce Carson! Je me demande ce qu'il éprouve, maintenant qu'il est de retour à Cetopolis. Il n'a pas plus de chance de s'en tirer mais aucun appareil astronautique n'aura le temps d'arriver ici.

— Ne pensons pas à cela. Occupons-nous de nous-mêmes, pria Cathy en frissonnant un peu. Nous n'avons plus beaucoup de temps.

A ce moment précis, chose extraordinaire, Lon eut une idée. Il concentra son attention.

Un moment plus tard, il prononça d'une voix fort étrange :

— Il ne s'agit pas d'une nova, c'est une explosion. Le soleil n'éclate pas. Il est seulement trop chaud, trop grand pour la température qui règne à l'intérieur et c'est un système clos. Alors la pression de radiation s'est accumulée. Maintenant, il faut qu'elle s'échappe et c'est pourquoi sa propre substance jaillit sous forme de geysers. Ils se produisent sur des centaines de milliers de kilomètres de surface. Mais dans une quinzaine de jours, tout reviendra à l'état normal.

Lon avait su cela d'un coup. Il en connaissait la raison. Il aurait pu l'expliquer en détail et avec précision. Mais il ne pouvait comprendre pourquoi il le savait. Les raisonnement s'enchaînaient si logiquement qu'il ne se demandait même pas d'où provenait cette certitude. Il n'en pouvait aller autrement !

Cathy dit d'une voix étouffée, cachant sa figure dans l'épaule de Lon :

— Mais nous n'existerons plus dans une quinzaine de jours. Nous ne pouvons guère exister au-delà du point du jour.

Il ne répondit rien, car d'autres idées lui venaient à l'esprit. Il ignorait d'où elles arrivaient, mais là encore, elles étaient d'une telle évidence, si indiscutables qu'il ne s'en souciait pas. Il tendait simplement toute son attention, la concentrait désespérément, tandis qu'elles se formaient dans son cerveau.

— Peut-être survivrons-nous, dit-il un peu ému. Il existe une ionosphère au-dessus de l'atmosphère d'ici, tout comme sur la Terre. Elle provient de l'ionisation par la lumière solaire de l'air raréfié. La lumière solaire plus forte... va multiplier cette ionisation. Il y aura donc une couche d'air conductrice... oui... L'air deviendra conducteur, là-haut. Il s'humecta les lèvres et poursuivit : Si je fabrique un appareil... pour court-circuiter cette couche conductrice vers le sol d'ici... Quand les photons de radiation pénètrent un conducteur transparent, — mais il n'existe point de conducteur transparent — les photons obéiront à la loi des trois doigts... Ils vont se mouvoir à angle droit de leur cours précédent.

Il avala sa salive, puis se leva très doucement. Il éloigna Cathy, se dirigea vers son atelier. Il grimpa sur le toit de la grange, actuellement remplie de feuilles de Thanar et brandit une hache.

La grange avait une toiture en aluminium doublé de matière plastique malléable. Une des qualités utiles de la matière plastique est de ne pas céder à une pression régulière, mais de céder sous un choc. Elle garde sa forme indéfiniment sous l'effet d'une charge, mais on peut la marteler aisément pour lui faire prendre la forme désirée.

Lon maniait sa hache, tête baissée. Un peu plus tard, il pria Cathy de grimper sur une échelle et de venir l'éclairer avec une lanterne. Non qu'il eut besoin de lumière pour la grosse besogne, la végétation flambant dans le désert y suffisait. Mais pour fabriquer un réflecteur parabolique en se servant d'une hache comme outil, il faut une bonne lumière pour la partie la plus délicate du travail.

A Cetopolis, Carson fort agité avait classé tous ses enregistrements sur bandes et les avait expédiés à la Terre par espacegramme. Il avait auparavant fait un rapport sur Lon Simpson, mais maintenant, il savait qu'il allait mourir. Et il demeurait fidèle à son instinct en transmettant tous ses enregistrements complètement inutiles, uniquement pour que ses supérieurs fussent bien persuadés qu'il avait été un employé modèle. Il ne lui vint pas à l'esprit que ses supérieurs essayaient peut-être,, vainement et frénétiquement, d'interrompre son rayon d'émission pour exiger qu'il se renseignât sur la construction du dispositif distributeur de force, et sur l'appareil qui convertissait la végétation, avant qu'il ne fût trop tard. Ils ne réussissaient pas à interrompre son émission, parce que Carson occupait continuellement le rayon.

Il demeurait fidèle à son caractère.

Ailleurs, d'autres hommes manifestaient la même caractéristique. La population de Cetis Gamma Deux était fort petite. Moins de cinq mille personnes vivaient sur la planète, tous dans un rayon de cent vingt kilomètres autour de Cetopolis. Ils étaient actuellement plongés dans la nuit. Le reste des terres de la planète devenait incandescent, se consumait et des gerbes de flammes jaillissaient sous les rayons du soleil. Les quelques petits océans étaient brûlants et bouillaient même à la surface. Mais personne ne le constatait. La faune et la flore se mouraient à travers les continents.

Dans la partie colonisée par les humains, les gens se conduisaient selon leur nature individuelle. Certains, affolés, essayaient de tout détruire, eux-mêmes y compris, avant que le soleil brûlant revint pour le faire. La majorité gardait un silence stupide, attendant la fatalité. Certains piochaient désespérément, essayant de se creuser des grottes ou des refuges profonds, où eux-mêmes, leurs femmes et leurs enfants pourraient être en sécurité.

Cependant, Lon tapait sur le toit de sa grange. Il construisait un miroir parabolique rudimentaire, de moins de trois mètres de diamètre. Il souleva une partie des parois en aluminium et établit un contact avec le sol. Il versa de l'eau autour de ce conduit. Puis ayant fait un dispositif primitif avec des fils de cuivre tordus plusieurs fois, il le plaça au centre du miroir parabolique.

Il regarda le ciel. Les étoiles pâlissaient. Il ôta le dispositif de cuivre, et elles se firent plus lumineuses. Il ajusta soigneusement le dispositif jusqu'à ce que les étoiles pâlissent autant que possible.

Il redescendit à terre. Il éprouvait une curieuse incrédulité à l'égard ce de qu'il venait de construire. Il ne doutait aucunement de son efficacité. Mais il ne pouvait absolument pas se rendre compte de ce qui lui avait soufflé cette idée.

— Et voilà, ma chérie ! dit gentiment Rhadampsicus. Vos protégés sont en pleine sécurité.

Nodalictha examina la seconde planète. Elle semblait recouverte d'une couche métallique. Cette couche brumeuse agissait comme une barrière sans substance contre la lumière et contre les pensées pénétrantes de Nodalictha.

— J'ai fait établir par le mâle de vos favoris un rayon de communication de force avec l'ionosphère. En multipliant plusieurs fois le degré habituel de ionisation — à cause du soleil flamboyant — l'ionosphère au sol a formé un écran Rhintak autour de la planète. Plus le soleil est actif, plus l'écran devient épais. Ils auront de la lumière pour voir clair, quand leur côté de la planète sera exposé au soleil, mais aucune radiation nocive ne peut pénétrer jusqu'à eux. Et l'écran se dissipera quand le soleil reviendra à sa condition normale.

Nodalictha se réjouit, mais rapidement se troubla de nouveau.

— Mais maintenant, je ne peux plus les observer, fit-elle avec une moue.

Rhadampsicus la regardait avec gravité.

— Je vois, Rhadampsicus ! Vous m'avez gâtée, mais si je ne peux pas les surveiller, je n'ai rien pour m'occuper. Rhadampsicus chéri, il faut causer avec moi, de temps en temps.

Il lui parlait avec conviction, mais semblait persuadé que la discussion des phénomènes solaires locaux offrait un sujet de conversation approprié. Avec une ruse féminine, elle faisait mine d'être contente, mais petit à petit, elle revint à son ménage. Elle rêvait à leur vie commune, à leur retour chez eux, à la résidence qu'ils occuperaient. Et elle se mit à combiner des réceptions, qu'elle donnerait en sa qualité de jeune hôtesse. Il y aurait des canapés de neige de Krypton et des glaces zénon, garnis de jolis cristaux de bromure de nickel rouge...

Le soleil se leva une fois de plus et tous étaient vivants. On aurait dit que le ciel s'était couvert d'un épais banc de nuages, qui absorbait la monstrueuse radiation d'un astre dont le diamètre avait quadruplé et qui changeait fanfastiquement de forme, comme quelque monstrueuse amibe de flamme.

Avec le temps, le soleil se coucha. Puis il se leva de nouveau. Et Cetis Gamma Deux restait une planète vivante, au lieu de n'être plus qu'une cendre consumée.

Quatre jours plus tard, personne n'était mort et les colons décidèrent qu'ils allaient peut-être effectivement poursuivre leur existence. Au début, cet espoir n'était peut-être pas très fondé en logique.

Cathy pourtant se vantait. Elle se vantait à Cetopolis. Puisque la vie continuait, les convenances exigeaient son retour à la seule colonie humaine de la planète pour y reprendre son activité de rayonphoniste. Il n'eût pas été correct qu'elle restât davantage, tant que Lon et elle n'étaient pas mariés.

Elle n'eut aucun ennui avec Carson. Il ne fit pas la moindre allusion à son absence. Carson avait assez de ses propres difficultés. Maintenant qu'il avait décidé de continuer à vivre, ses problèmes se multipliaient. Les granges des colons étaient remplies jusqu'au toit de feuilles de Thanar, qui suffiraient à les libérer de leurs dettes envers la Compagnie. Il commençait à se tracasser à ce sujet.

Perdu sans les ordres constants émanant de la Compagnie, il avait ordonné aux techniciens d'accroître l'énergie utilisée pour les transmissions de la colonie. Il savait que l'écran suscité par Lon arrêtait la transmission des espacegrammes ordinaires. Même avec un rayon condensé, il ne pouvait émettre et recevoir que pendant la nuit, lorsque l'écran était moins épais. Même alors, il lui fallait chercher les trous dans l'écran.

Le système ne marchait pas à la perfection et ne fonctionna pas dans les deux sens avant que la Compagnie n'eût augmenté l'énergie de son propre émetteur, mais les espacegrammes recommençaient à passer.

Carson sourit, rasséréné et un peu de son ancienne attitude arrogante et blasée lui revint. Maintenant que les directives de la

Compagnie lui étaient de nouveau accessibles, rien ne semblait si grave qu'auparavant. Il avait pu faire un rapport expliquant qu'un phénomène s'était produit qui avait sauvé la colonie et que c'était probablement Lon Simpson qui en avait été la cause. En réponse, il avait reçu par espacegramme l'ordre de donner tous détails et des renseignements précis sur les dispositifs qu'il avait décrits et que Lon Simpson avait fabriqués.

Humblement, Carson obéit à la Compagnie.

Il tira de Cathy tout ce qu'elle savait, sans difficulté, car elle débordait d'orgueil à propos de Lon. Elle confirma, avec des détails, que Lon avait été l'auteur de l'écran protecteur qui avait préservé la vie de chacun.

Carson transmit cette information par espacegramme et fut avisé qu'un astronef spécial de la Compagnie était envoyé en toute hâte à Cetis Gamma Deux. Carson se conformerait aux ordres du capitaine dès son arrivée. En attendant, il devait procéder à l'achat des feuilles de Thanar s'il ne pouvait faire autrement, mais tâcher par tous les moyens de retarder ces achats. Les juristes de la Compagnie étaient en train d'étudier le problème de l'adaptation du système aux nouveaux surplus de stocks afin de ne permettre à personne d'en profiter. Carson devait tenir secrète l'arivée de cet astronef, qui était en réalité le yacht de plaisance de l'un des administrateurs de la Compagnie. Et il devait rester dans les meilleurs termes avec Simpson.

C'était là le point le plus épineux, car Simpson commençait à se montrer rétif. Avec le soleil en proie à des convulsions semblables à celles de l'agonie, qu'on apercevait vaguement à travers le providentiel brouillard dont on était constamment enveloppé, et qui changeait de forme d'heure en heure, Lon Simpson avait découvert une nouvelle cause de fureur. Il avait d'abord été rempli de joyeuse fierté : ayant résolu le problème de ses dettes et un crédit suffisant pour payer deux fois le voyage de retour à la Terre avec assez d'argent là-bas pour attendre le moment de s'enrichir par ses inventions, il n'avait plus de raison de ne pas se marier tout de suite. C'est ce qu'il voulait faire. Or, par une négligence déplorable, on n'avait prévu aucun moyen de contracter légalement mariage sur Cetis Gamma Deux.

C'était une omission commise par mégarde et à laquelle on devait éventuellement remédier. Mais les juristes qui avaient combiné le système qui gouvernait la planète avaient pensé à l'argent et non au mariage. Ils n'avaient pas considéré les joies nuptiales pour un avantage que put offrir la Compagnie. Aussi Lon faisait-il du tintamarre. Sa grange était pleine à éclater de feuilles de Thanar, et il utilisait son grenier, sa chambre d'amis et les pièces de séjour pour en stocker encore. Il était riche. Il voulait se marier. Et ce n'était pas possible. Lon était dans une situation qui lui permettait de faire bien plus de tapage que le premier venu. Il avait conclu un marché à l'amia-

ble avec ses camarades colons. Ils lui apportaient des camions chargés de végétation variée destinée à alimenter le convertisseur et tout cela était transformé en feuilles de Thanar. Le produit était partagé par moitié. Tout le monde était satisfait, sauf Carson, car chaque colon avait déjà accumulé des feuilles de Thanar en suffisance pour payer ses dettes et travaillait pour s'enrichir.

Si cela se prolongeait, le marché galactique s'effondrerait. Carson en avait des cauchemars.

Le soleil continuait ses convulsions dans le vide et personne, sur sa seconde planète n'y prêtait plus attention. Après une semaine environ, il se calmait par moments. Quand cela se produisait, l'ionisation de l'atmosphère supérieure de la planète devenait moindre, l'écran de radiation diminuait d'épaisseur et la surface recevait plus de lumière. Quand le soleil flamboyait davantage, la protection se faisait automatiquement plus épaisse. Ce phénomène astronomique qui aurait dû détruire toute vie sur la planète finit par être considéré comme sans importance.

Toutefois les événements qui se déroulaient sur la planète ne laissaient point d'avoir ailleurs des conséquences. Le Conseil d'Administration de la Compagnie Commerciale de Cetis Gamma était simultanément en proie à la terreur et à la joie par anticipation. Si Lon était capable de transformer un végétal en un autre, le monopole de la Compagnie pour la feuille de Thanar s'évanouirait, si toute liberté lui était laissée d'utiliser son appareil. D'autre part, si la Compagnie pouvait s'approprier définivement cet appareil...

Le marché ouvert au Thanar était pratiquement illimité. Chaque année, un nouveau groupe de population avait besoin d'en consommer un milligramme par jour pour rester jeune éternellement. Mais il existait en outre la fibre Zuss, provenant de Mars, et qu'on ne pouvait mettre dans le commerce, à cause de sa rareté. On en retirerait aisément mille crédits le kilo, si Lon Simpson pouvait avec son dispositif la reproduire avec des échantillons. Il y avait également cette poussière siccès, venant d'Arcturus, le pollen d'une plante très rare qui poussait sur Arcturus Quatre et qui vaudrait plus que son poids de diamants, pour son parfum. Et...

Les administrateurs de la Compagnie tremblaient à la pensée de ce qui pourrait advenir, tout en se réjouissant à l'idée de ce qui arriverait. Aussi étaient-ils légèrement anxieux, tandis que l'astro-yacht de l'un d'entre eux se hâtait vers Cetis Gamma, avec un équipage de toute confiance, des hommes qui feraient ce qu'on leur avait ordonné, sans admettre de discussion et avec vigueur.

Lon Simpson travaillait avec ses voisins, convertissant toutes sortes de débris végétaux — car cela ne semblait nuire en rien s'ils étaient rabougris par la chaleur — en Thanar, équivalant à la monnaie légale de la planète. De temps à autre il se rendait à Cetopolis. Il avait avec Cathy des entretiens sentimentaux et pleins d'ardeur.

Puis il allait au bureau de Carson et y faisait un scandale terrible parce qu'il n'existait encore aucune manière de le lier à Cathy par les saints liens du mariage.

Rhadampsicus revit ses notes et en fut fort satisfait. Il expliqua à Nodalictha que dès maintenant, le retour de Cetis Gamma à l'état normal s'opérerait sans incident. Il aurait désiré rester pour y assister, mais les phénomènes importants étaient terminés. Il proposa donc avec sollicitude que si elle désirait poursuivre leur voyage nuptial... si elle avait le désir de revoir sa famille et ses amis... ou si elle trouvait l'endroit solitaire...

Nodalictha lui sourit. Le spectacle aurait révulsé d'horreur un humain s'il avait pu le contempler, mais Rhadampsicus lui retourna son sourire.

— Solitaire ? fit Nodalictha, coquette. En votre compagnie, Rhadampsicus ?

Impulsivement, il enroula ses tiges d'yeux autour des siennes puis un peu plus tard, lui dit tendrement :

— Alors, je vais terminer mes observations, chérie et nous continuerons ensuite, si cela ne vous dérange pas d'attendre, chérie.

— Je voudrais bien revoir mes protégés, dit Nodalictha en se blottissant agréablement contre lui.

Ensemble, ils examinèrent la seconde planète, mais leurs pensées ne pouvaient pénétrer l'écran de Rhintak. Ils remarquèrent l'astronef qui filait dans cette direction. Rhadampsicus inspecta le mental des bipèdes qui s'y trouvaient. Nodalictha, bien entendu, ne pouvait par modestie pénétrer les pensées d'un mâle autre que son mari.

— Bizarre, fit remarquer Rhadampsicus. Très bizarre ! Si j'étais sociologue, cela me paraîtrait peut-être moins étrange, mais ils ont une bien drôle organisation sociale. Ils sont pleins de mauvaises intentions à l'égard de vos favoris, Nodalictha, parce que le mâle sait comment fournir à tous de la nourriture et de l'énergie. N'est-ce pas curieux ? Je voudrais bien que le Rhintak ne nous empêchât point de les examiner. Mais il se dissipera bientôt.

— Vous empêcherez ces autres de faire du mal à mes protégés, affirma Nodalictha, confiante. Savez-vous, mon amour, que je pense être la plus heureuse personne de toute la Galaxie, d'avoir un époux tel que vous !

L'astro - yacht descendit au champ d'aviation situé près de Cetopolis. Les habitants de la petite ville affluèrent pour contempler ces nouveaux visages, mais ils furent déçus. Un seul homme en sortit, puis l'entrée de l'aérodrome fut fermée. Aucune visite n'était admise. Le capitaine se rendit au bureau de Carson. Il referma la porte sur lui avec autorité. Ses yeux étaient très perçants et on voyait que c'était un « dur ». Il considéra Carson avec un mépris non dissimulé et celui-ci sentit que c'était parce que lui, Carson, faisait les sales besognes de la Compagnie avec des chiffres et en ménageant la loi et la police, au lieu

de les exécuter directement par la violence, sans discuter.

— Ce Lon Simpson possède bien ces dispositifs ? demanda le capitaine.

— Mais oui, répliqua Carson, mal à l'aise. Il est très populaire en ce moment. Il a construit quelque chose sur la toiture de sa grange qui a empêché le soleil de nous consumer tous jusqu'à la mort et qui nous en empêche encore, en fait.

— En sorte que si nous l'enlevons ou le détruisons, fit observer le capitaine, nous n'aurons pas besoin de nous occuper de ce que les gens pourraient raconter ensuite, hein ?

Carson avala difficilement.

— Tout le monde périrait, si vous brisiez l'appareil, confirma-t-il, mais toutes les plantes de Thanar seraient brûlées en même temps. Il n'y aurait plus de Thanar et la Compagnie ne serait pas très satisfaite.

— Comment puis-je faire monter ce Simpson à bord de mon astronef, demanda le capitaine, avec un geste d'indifférence ? Je prends quelques-uns de mes gens et je lui saute dessus par surprise ?

— Que... qu'en ferez-vous ?

— Ne vous inquiétez pas, fit le capitaine, rassurant. Nous avons des ordres. Il sait fabriquer des trucs qui intéressent les patrons. Une fois que je l'aurai à mon bord, il nous dira tout. Je sais m'y prendre pour les faire causer. Est-ce que je vais le chercher avec mes hommes, ou pouvez-vous le faire monter à bord sans rouspéter ?

— C'est-à-dire... Carson se lécha les babines. Il veut se marier. Le code n'a pas prévu cela jusqu'à présent. Personne n'y avait pensé. Mais je peux lui expliquer qu'en qualité de capitaine, vous avez le droit de...

— Ça ira, approuva le capitaine, objectivement. Faites-le monter à bord, avec la fille. J'ai d'autres ordres pour vous. Ramassez autant de semences de Thanar que vous pourrez. Préparez des plateaux avec de jeunes pousses. Je reviendrai dans deux jours et vous prendrai à bord avec le couple. Les idées de ce gars-là sont trop bonnes, vous comprenez ?

— Non. Je ne crois pas.

— J'obligerai le gars à nous expliquer comment il fabrique ses dispositifs. On s'assurera qu'il ne nous raconte pas de blagues. Pour plus de sûreté, on laissera ici les dispositifs qui marchent et qu'il ne pourra plus détruire. Mais quand nous saurons tout ce qu'il sait, et aussi ce qu'il pourrait pressentir, et quand mes savants apprivoisés auront fabriqué des dispositifs semblables et qu'ils fonctionneront correctement, alors nous reviendrons vous prendre, avec les semences et les jeunes plantes. Nous emporterons aussi les dispositifs que le type a construit sur place et nous reviendrons sur Terre.

— Mais si vous enlevez l'appareil qui nous empêche d'être tous grillés, dit Carson fort agité, si vous faites ça, toute la population d'ici...

— C'est dommage, n'est-ce pas ? fit ironiquement le capitaine. Après tout, vous n'y serez pas. Vous serez sur l'astro-yacht. Ne vous inquiétez pas et allez chercher le ty-

pe et la fille pour les amener dans notre salon.

Les mains de Carson tremblaient, tandis qu'il saisissait l'appareil de rayonphone. Sa voix n'était pas tout à fait normale, en expliquant à Cathy, à la centrale, que le capitaine de l'astro-yacht avait le droit de célébrer des mariages légaux dans l'espace. Lui, Carson, pour prouver son amitié à un des colons les plus remarquables, avait prié le capitaine de célébrer cette cérémonie pour Lon et Cathy et le capitaine était d'accord. S'ils se dépêchaient d'arriver, le capitaine les emmènerait dans l'espace pour les marier.

Le capitaine le considérait avec un véritable dédain en le voyant s'essuyer le front après avoir reposé le rayonphone.

— Jolie fille, hein ? s'enquit-il méprisant. Et vous n'avez même pas eu le courage de vous en occuper vous-même ? Je vais me rincer l'œil. Préparez-vous à partir dès mon retour, dans deux jours !

— Mais, quand vous les relâcherez, fit remarquer Carson, tremblant, ils feront un rapport...

Le capitaine jeta à Carson un regard qui n'exprimait plus rien. Puis il sortit.

Carson avait la nausée. Mais étant un employé tout dévoué à la Compagnie Commerciale de Cetis Gamma, il se contenta de regarder Lon Simpson, qui allait saluer Cathy à son arrivée à Cetopolis. Cathy piquait un brin de fleur de Chanel à la boutonnière de son plus beau costume, en guise de bouquet de mariée. Et il les observa qui se rendaient, radieux, vers l'aérodrome. Il n'esquissa pas un geste pour les arrêter.

Un peu plus tard, il entendit l'astro-yacht qui prenait le départ.

Nodalictha se préparait à partager les pensées et la joie du bipède féminin, dont les émotions lui seraient familières, elle-même étant mariée depuis si peu de temps. Rhadampsicus prenait des notes, mais s'arrêta poliment, dès que Nodalictha l'appela. Ils s'assirent donc devant leur hutte rudimentaire, mais confortable, sur la neuvième planète, tout prêts à partager les joies comiques de ces créatures que Nodalictha s'était prise à aimer.

Nodalictha pénétrait les pensées de la femelle, remplie d'une attente agréable. Rhadampsicus examinait les pensées du mâle st son expression s'altéra. Il fit un bref examen mental de plusieurs des occupants de l'astronef et déclara avec un certain dégoût :

— Ceux que vous avez adoptés, Nodalictha, sont bien gentils, mais les autres... et il fronçait les sourcils... vraiment chérie, si vous aviez accès à leurs réflexions, vous seriez fâchée. Ce sont des gens dégoûtants. Oublions-les et préparons-nous à revenir chez nous. Si vous tenez à avoir des animaux favoris, nous avons là-bas des créatures qui conviennent bien davantage.

Nodalictha fit la moue.

— Rhadampsicus, assistons simplement à la cérémonie de leur mariage. C'est si drôle de penser à de petites créatures comme ça, qui s'aiment... et qui se marient...

Rhadampsicus retira ses pensées

de l'astronef et considéra la retraite rustique et charmante, où lui et Nodalictha avaient habité. Ses murs de neige d'azote brillaient dans la lueur des étoiles. Le jardin de fleurs de cyanogène et la haie en cristaux d'ammoniaque ainsi que l'allée de soufre monoclinique, enfin la fontaine d'hydrogène liquide, installée à ses moments perdus, tout cela était simple, mais délicieux. L'astronef lui paraissait barbare avec ses parois métalliques revêtues d'une couche d'oxyde de zinc et d'huile durcie, et ce plancher en gomme végétale... le milieu dont s'entouraient les hommes dans l'espace ne plaisait guère à Rhadampsicus.

— Très bien, chérie, fit-il résigné. Nous allons observer, puis nous nous en retournerons. Je me réjouis d'entendre ce que diront les modernistes quand je leur montrerai mes notes sur l'éclatement... Et naturellement, ajouta-t-il avec humour, vous aurez envie de prouver aux vôtres que je ne vous ai pas maltraitée.

Il éprouvait une très légère impatience, mais les pensées de Nodalictha étaient auprès de celles du bipède femelle, sur l'astronef. Son expression était bouleversée.

— Rhadampsicus ! fit-elle, en colère. Les autres bipèdes maltraitent mes favoris. Faites-leur quelque chose. Je ne les aime pas.

Un marin en uniforme sale les amena dans le salon du yacht. La fermeture hermétique claqua et l'astronef s'éleva dans le ciel. Le marin disparut. Personne ne s'approchait d'eux. Puis Lon se raidit. Il sentait l'atmosphère menaçante. Mais Cathy était auprès de lui, et il sentit la chair de poule l'envahir à cette pensée.

C'était un astro-yacht, mais d'une sorte toute spéciale. C'était une nef de plaisance. Les ornements en étaient subtilement suggestifs. Les peintures des parois paraissaient jolies au premier coup d'œil, mais étaient inquiétantes ensuite et à les étudier on les découvrait monstrueuses, d'une manière détournée et symbolique. Ce yacht appartenait à quelqu'un qui n'aimait que le plaisir, et ses plaisirs n'avaient rien de séduisant.

Lon le comprenait et il se rendait compte que l'équipage d'un tel yacht devait être choisi en raison de sa complicité dans les entreprises de son patron. Et Lon blémit un peu, car Cathy était avec lui.

La nef montait toujours et les volets sombres étaient baissés sur les hublots, prouvant que la lumière du soleil devait être trop violente pour que la chair humaine puisse la supporter sans protection. Après un moment, on entendit un bruit de manœuvre et les volets s'ouvrirent, montrant des étoiles.

Lon alla vite vers un hublot et regarda au dehors. La vaste masse noire de l'hémisphère nocturne de Cetis Gamma Deux remplissait la moitié du firmament. L'astro-yacht devait se trouver à deux ou trois milles au-dessus de la planète et dans son ombre, ce qui paraissait superflu pour un mariage dans l'espace ou pour une excursion d'une brièveté raisonnable, dans la chaleur excessive que répandait Cetis Gamma.

Un bruit de chaînes résonna. Une porte s'ouvrit. Le capitaine entra et Cathy lui sourit, car elle ne saisissait pas les terribles craintes de Lon. Quatre hommes suivaient le capitaine, vêtus d'uniformes souillés, puis venaient encore deux hommes en civil. Leurs expressions exprimaient clairement un malaise.

Les quatre marins allèrent sans façon droit à Lon et le saisirent. Ils étaient censés le prendre entièrement par surprise, mais il avait été averti juste assez pour être prêt à se battre. Ce fut un beau combat, d'abord. Lon s'occupait à la fois de trois hommes. L'un rugissait avec le poignet tordu, le second crachait le sang et le troisième avait un œil clos, avant que le quatrième l'assommât avec une chaise. A ce moment-là Lon heurta quelque chose, il ne savait quoi, mais c'était le pont.

Quand il revint à lui, ses pieds étaient entravés. Il n'était pas attaché si serré qu'il ne pût bouger, mais ses poignets étaient dans des menottes, avec environ vingt centimètres de chaîne pour qu'il pût les bouger. Il en était de même pour ses chevilles. Il pouvait marcher, mais il ne pouvait se battre. Du sang coulait le long de sa tempe et quelqu'un lui soutenait la tête.

On lâcha la tête de Lon. Le capitaine fit un geste du pouce. Les hommes sortirent. Lon regardait désespérément autour de lui, cherchant Cathy. Elle était là, blanche comme un linge et terrifiée, mais intacte apparemment. Elle regardait fixement Lon, avec une muette supplication.

— Vous êtes un gars soupçonneux, hein ? demanda le capitaine sardoniquement. A peine vous effleure-t-on que vous cognez ! Mais vous avez compris. Je vais expliquer les choses en clair, pour que nous gagnions du temps. Vous êtes Lon Simpson. Carson, de la planète, nous a dit du bien de vous. Vous avez construit un dispositif permettant de convertir toutes les espèces de feuilles en Thanar. Peut-être peut-il servir à opérer d'autres transformations de matière... Nous désirons apprendre comment construire ces trucs-là, reprit-il après une pause. Vous allez me dessiner les plans en expliquant la théorie. J'ai là des types pour vous écouter. On en construira un modèle, d'après vos dessins et vos explications et il faudra qu'il fonctionne, sans ça... Compris ?

— Carson vous a fait venir dans ce but ? s'enquit Lon, d'une voix mal assurée.

— En effet. La Compagnie en a besoin. Elle désire l'utiliser pour produire de la fibre Zuss, de la poussière de pollen de *siccès* et autres végétaux. Peut-être aussi de la poudre de rêve et ainsi de suite. L'essentiel, c'est que vous nous disiez comment construire ces appareils. Alors ?

— Il me semble qu'il doit y avoir encore autre chose. Continuez ! dit Lon lentement en se léchant les lèvres.

— Vous avez fabriqué un autre appareil, reprit le capitaine, tout content, qui fournit de l'énergie sans carburant. La Compagnie en a également besoin. On en vendra

pour le trafic aérien, pour les services municipaux. Ce sera sûrement une bonne affaire. Vous allez nous faire des plans et nous donner des explications pour cet appareil également, et nous vérifierons si son fonctionnement est satisfaisant. C'est clair ?

— Et vous nous relâcherez, quand je vous aurai tout dit ? demanda Lon avec amertume.

— Pas sans que vous nous communiquiez encore une invention, répliqua le capitaine. Vous avez fait une machine qui a établi un écran autour de cette planète et l'a empêchée de brûler. La Compagnie en placera un autour de Mercure. Ce serait commode pour en entreprendre l'exploitation minière. Un autre pour cette planète qui est trop rapprochée de Sirius. Oh ! il ne manque pas d'endroits où on pourra l'utiliser. Alors préparez-vous à dessiner également les plans de cet appareil, avec la manière de s'en servir, bien entendu. Après nous pourrons causer de votre libération.

Lon se rendait compte qu'on ne lui rendrait en aucun cas la liberté. Même pas quand il leur aurait dit tout ce qu'ils voulaient savoir. Surtout avec des gens qui travaillaient sur un yacht de cette espèce particulière. Jamais, avec Cathy, qui était leur prisonnière avec lui. Mais mieux valait savoir exactement ce que ces gens-là pensaient faire.

— Et si je refuse de vous dire ce que vous voulez savoir ?

— Vous étiez dans les pommes pendant un moment, dit le capitaine en haussant les épaules, sans hausser le ton. Pendant qu'on attendait que vous vous réveilliez, nous lui avons expliqué, et il désignait Cathy du pouce, ce qu'il lui arriverait si vous n'étiez pas gentil. On lui a tout raconté. Elle sait que nous ne lui avons pas raconté de blagues. On ne vous fera rien avant d'en avoir terminé avec elle. Alors faites-la parler. Je lui donne une chance de vous persuader par la douceur. Je lui donne dix minutes.

Il sortit. La serrure cliqueta après qu'il eut refermé la porte et Lon comprit que c'était la fin. Il regarda les yeux abasourdis et remplis d'horreur de Cathy. Il savait qu'il n'y avait là aucune exagération. Il se heurtait ici au même système qui avait amené des colons à Cetis Gamma Deux. Les mêmes cerveaux qui avaient combiné ce système lui avaient aussi tendu ce traquenard. Dans les deux cas, ils avaient employé les hommes les mieux qualifiés pour exécuter leurs basses besognes.

— Lon chéri ! Je vous en prie, tuez-moi ! chuchota sourdement Cathy.

Il la considéra avec étonnement.

— Je vous en supplie, tuez-moi! répéta désespérément Cathy. Ils ne peuvent pas risquer de nous laisser en liberté, Lon, après ce qu'ils m'ont dit ! Ils sont obligés de nous tuer l'un et l'autre. Mais... Lon chéri, s'il vous plaît, tuez-moi avant...

Une idée vint à l'esprit de Lon et il l'examinait, inquiet. Il savait qu'il serait forcé de dire ce qu'ils voulaient et qu'il serait tué ensuite. La Compagnie Cetis Gamma exigeait ses inventions et il était nécessaire qu'il disparût après

qu'elles lui auraient été extorquées. Son idée était désespérée, mais il voulait l'essayer. Ils savaient qu'il avait construit des dispositifs qui faisaient des choses extraordinaires. S'il réussissait maintenant à faire quelque chose et à les persuader que c'était une arme...

Horrifié, il avait la chair de poule, non pas pour lui, mais à cause de Cathy. Il tâta ses poches. Un couteau, une chaîne de clés, de la ficelle. Son visage était complètement livide. Il déchira un siège rembourré. Il y avait des ressorts enroulés sous l'écumite. Il arracha une pièce de moulure décorative. Il savait que ça ne marcherait pas, mais il n'y avait rien d'autre à faire. Ses mains étaient maladroites, alourdies par les menottes.

Le temps passait. Il avait terminé quelque chose. C'était un bout de bois avec un ressort en spirale de fauteuil, sa chaîne de clés entourant le ressort et le tout maintenu par son couteau de poche, qui semblait établir un contact. Mais cela ne servirait à rien.

Cathy le regardait fixement ; ses yeux étaient désespérés, mais elle croyait en lui. Elle avait vu trois dispositifs aussi invraisemblables accomplir des miracles. Tandis que Lon fabriquait ce qui ressemblait au cauchemar d'un sculpteur futuriste, elle l'observait avec un espoir terrifié.

Il tenait l'objet à la main quand la porte s'ouvrit de nouveau, livrant passage au capitaine. En entrant dans le salon il interrogea tout net :

— Dois-je appeler les savants pour vous écouter, ou les gars chargés de la persuader, pour qu'ils s'occupent d'elle.

— Ni l'un, ni l'autre, dit Lon, la gorge sèche. J'ai fabriqué un autre dispositif. Il vous tuera, et il tuera tout le monde sur le yacht, d'ici. Vous allez nous déposer sur la planète, là-dessous.

Le capitaine ne regardait pas l'objet, mais l'expression de Lon. Puis il appela. Les quatre hommes de l'équipage et les deux savants gênés entrèrent.

— Il va falloir user de la persuasion, dit ironiquement le capitaine. Il vient de me dire qu'il avait bricolé un petit truc qui allait nous tuer tous.

Il se dirigeait lentement vers Lon. Lon savait que sa ruse serait éventée. Si l'objet avait été vraiment une arme, il aurait eu confiance et se serait senti assuré. Il n'éprouvait rien de semblable, mais il leva l'objet d'un geste menaçant à l'approche du capitaine. Le capitaine s'en saisit, en riant.

— On va l'attacher lui dans un fauteuil et on s'occupera d'elle. Quand il se déclarera prêt à parler, on arrêtera.

Il considérait l'objet qu'il tenait. Il était d'un aspect ridicule, aussi absurde que le dispositif qui extrayait de l'énergie des tensions de la matière et que la machine à convertir une espèce de végétation en une autre, tout comme l'appareil, dont une partie était constituée par la toiture de la grange, capable de court-circuiter l'ionisphère de Cetis Gamma. Deux vers la surface solide de la planète. Il avait l'air absolument stupide.

Le capitaine s'amusait.

— Attention, mes enfants, dit-il en plaisantant. Cet instrument va vous tuer !

Il courba le doigt et la lame du canif établit le contact. Il pointa l'objet, en imitant drôlement un geste de menace, tout autour du salon. Les quatre membres de l'équipage et les deux savants s'immobilisèrent raidis. Il les regarda, ébahis, puis tourna vers lui le dispositif pour l'examiner, incrédule. Il se plaçait ainsi dans son champ d'action.

Le capitaine devint raide. En perdant l'équilibre, il tomba sur l'objet et cassa le dispositif de fortune interrompant le contact qui transmettait ce que Lon Simpson ne pouvait concevoir. Les autres tombèrent l'un après l'autre, d'un bloc.

Leur chair était d'une dureté incroyable, solide comme de l'acajou.

— Vous êtes un amour, Rhadampsicus, dit Nodalictha avec ardeur. C'était abominable de la part de ces vilaines créatures de vouloir faire du mal à mes protégés ! Je suis bien heureuse que vous vous en soyez occupé !

— Et moi je suis ravi que vous soyez contente, ma chérie, dit Rhadampsicus gentiment. Et maintenant, allons-nous retourner chez nous ?

Nodalictha jeta un coup d'œil à l'aimable paysage de la neuvième planète de Cetis Gamma. Il y avait trois pics escarpés en air gelé et des chaînes de montagnes d'eau solidifiée des myriades d'années auparavant. Il y avait des arbres en givre d'azote, des cristaux d'oxygène, avec des petits cristaux bleu foncé, en cyanogène, qui abondaient particulièrement auprès du ruisseau d'hydrogène liquide. Là aussi se trouvait leur hutte, primitive, mais qui avait été témoin d'une véritable idylle, de leur lune de miel.

— Je déteste presque l'idée de retourner chez nous, Rhadampsicus, dit Nodalictha. Nous avons été si heureux ici ! Vous en souviendrez-vous toujours ?

— Naturellement, répondit Rhadampsicus Je me réjouis de penser que vous y avez été si heureuse.

Nodalictha se blottit auprès de lui et enroula ses tiges d'yeux autour des siennes.

— Mon chéri, fit-elle tout doucement. Vous avez été merveilleux, j'ai été très gâtée et vous m'avez encouragée. Mais je serai une femme de devoir, dès à présent. Seulement, c'était délicieux que vous soyez si gentil avec moi !

— C'était délicieux pour moi aussi, dit galamment Rhadampsicus.

Nodalictha jetait autour d'elle un dernier regard et dans chacun de ses seize yeux brillait un pleur sentimental. Puis elle examina l'espace au loin et l'astronef dans l'ombre de la seconde planète, où le soleil se calmait peu à peu.

— Mes petits protégés, dit-elle tendrement. Mais... Rhadampsicus, que font-ils donc ?

— Ils viennent de s'apercevoir que l'équipage de leur astronef n'est pas mort, mais se trouve simplement en état d'hibernation. Et ils ont décidé, après un certain malaise, que mieux valait les ra-

mener sur Terre pour les ranimer.

— Comme c'est bien ! Je savais que c'étaient de braves petites créatures.

Rhadampsicus hésita un instant.

— En lisant dans les pensées du mâle, je vois autre chose. Dès lors que l'équipage de l'astro-yacht était hors d'état de nuire et qu'il ne... pouvait faire son service, il a décidé de ramener la nef à son port et je crois qu'ils auront droit à une bonne récompense. C'est ce qu'on appelle le prix du sauvetage. Le mâle a l'intention d'employer cette récompense à obtenir d'autres avantages appelés « brevets » et tous deux espèrent vivre heureux dorénavant.

— Moi, s'écria Nodalictha, toute gaie, je sais, d'après les pensées de la femelle qu'elle est très fière de lui, parce qu'elle ignore que c'est vous qui avez inventé tous les instruments qu'il a construits, mon chéri. Elle lui parle en ce moment, et elle lui dit qu'elle l'aime tendrement.

Là-dessus Nodalictha rougit un peu car, dans l'astro-yacht lointain, Cathy venait d'embrasser Lon Simpson. Cette manière d'agir semblait fort indécente à Nodalictha, encore toute nouvelle mariée.

— Oui, dit sèchement Rhadampsicus. Il lui rend la pareille. C'est drôle de penser que ces minuscules créatures... Ah ! Nodalictha, voici qui va vous faire encore plaisir. Il lui dit qu'ils se marieront lorsqu'ils auront atteint la Terre et qu'elle aura une robe blanche, avec une traîne et un voile. Mais je crains que nous ne puissions les suivre pour assister à la cérémonie.

Leurs tentacules s'accrochèrent et leurs souffles de positron se joignant, ils s'élevèrent au-dessus de la surface de la neuvième planète de Cetis Gamma. Ils filaient en direction de leur patrie, à l'extrémité extérieure du bras le plus distant des avant-postes spiraloïdes de la Galaxie.

— Tout de même, fit Nodalictha, tandis qu'ils traversaient le vide à une allure inconcevable pour les humains, ils sont extrêmement gentils.

— Certainement, chérie, acquiesça Rhadampsicus, — qui n'avait aucune envie de commencer à se disputer si peu de temps après leur mariage, — mais ils ne sont pas aussi gentils que vous.

Sur l'astro-yacht, Lon Simpson essayait d'appliquer son génie à une invention qui le débarrasserait de ses menottes et de ses entraves de fer. Il échouait complètement. Il fallut que Cathy allât tirer les clés de la poche du capitaine et le délivrât.

Murray LEINSTER.

# LES AMPHIBIES

*par* **Kurt VONNEGUT Jr.**

« Ne pas se faire de soucis. » C'est un bon conseil médical, à condition de pouvoir s'oublier soi-même.

Le docteur Konigswasser, savant mathématicien, réfléchissait souvent à cet aphorisme. Il arriva finalement à cette conclusion que, pour un être intelligent, le corps n'est qu'un obstacle et un poids inutile.

« L'esprit, disait-il, est la seule chose qui, chez les humains, ait quelque valeur. Pourquoi lui faut-il être attaché à un sac de peau, d'os, de sang, de chair et de boyaux ? Il n'est pas étonnant que les gens n'arrivent à rien pendant toute leur vie, quand ils sont affligés d'un parasite qu'il faut gaver de nourriture, protéger contre les intempéries et les microbes de tous genres. Et cette carcasse stupide s'abîme quand même, malgré toute la nourriture et les soins. Qu'y a-t-il de si admirable dans le protoplasma, pour que nous soyons obligés d'en transporter tant de maudits kilos partout où nous allons ? Le malheur sur la terre, ce n'est pas qu'il y ait trop d'habitants, mais qu'il y ait trop de corps. Il y a des millions d'années, la matière vivante a été capable d'évoluer suffisamment pour sortir de l'océan qui avait été son seul milieu jusque-là. Cette matière vivante devrait être capable de progresser encore pour arriver à sortir des corps qui ne sont que des fardeaux inutiles. »

Après de longues méditations et de patientes recherches, le Dr Konigswasser mit au point une méthode de désincarnation permettant à chacun de s'extraire volontairement de son propre corps. Quand le docteur voulut publier son ouvrage, les vingt-trois premiers éditeurs le lui renvoyèrent sans commentaires; mais le vingt-quatrième eut confiance et en vendit deux millions d'exemplaires. Ce livre eut un retentissement extraordinaire ; il transforma l'existence humaine plus que n'avaient fait le feu, les chiffres, l'alphabet, l'apiculture et la roue.

En se conformant pendant deux ans à la méthode de Konigswasser,

Illustré par SOSSMAN

presque tout le monde réussissait à sortir de son corps. Le premier pas était de bien comprendre que le corps n'était la plupart du temps qu'un parasite et un dictateur. Peu à peu, la séparation finale s'effectuait et on vivait à l'état de fantôme désincarné. Au début, ce « double » était maladroit à se débrouiller sans l'aide du corps, tout comme les premiers animaux marins qui s'égarèrent sur la terre ferme et qui d'abord pouvaient tout juste patauger, se tortiller et haleter dans la boue.

Dès la parution de sa méthode, Konigswasser eut cinq mille adeptes. On leur donna le nom d' « amphibies », puisqu'ils étaient capables de vivre deux vies bien différentes. En effet, ces amphibies pouvaient à volonté revenir dans un corps de leur choix ; il leur suffisait de s'adresser à un dépôt où on stockait des corps à cet effet.

Ma femme Madge et moi, fîmes partie de ces premiers cobayes qui essayèrent de devenir amphibies. Nous commencions à vieillir, à avoir des ennuis de santé. Nous n'avions pas grand'chose à perdre et nous sommes fiers d'avoir fait aux yeux des autres la preuve de la sécurité et de la facilité du procédé. C'est diablement plus sûr que de risquer sa vie dans un corps année après année. Et puis quelle ivresse de n'avoir plus de soucis, de juger les choses de haut, à leur juste mesure, de ne plus se tourmenter pour des riens !

Ainsi moi, j'avais passé trente ans de ma vie à mettre sur pied une entreprise. J'étais parti de zéro. Je m'étais donné beaucoup de mal pour développer cette affaire et j'avais réussi à mettre de côté un demi-million. A quoi bon gagner tant d'argent ? Je ne sais même plus où je l'ai caché. Depuis que je suis désincarné, je me rends tout de même compte que mon équipement se rouille et s'encrasse. Mais tout en sachant que c'est sottise de ma part de m'en soucier, j'emprunte de temps à autre un corps au dépôt, et je retourne dans ma ville natale pour nettoyer et huiler mon matériel.

Madge a beaucoup plus de préoccupations que moi au sujet de notre ancienne maison. C'est à ce foyer qu'elle avait consacré les trente ans que nous avons vécus ensemble ; elle l'avait organisé et entretenu avec amour. Aussi, une fois par mois, Madge emprunte un corps au dépôt pour aller enlever la poussière, bien que je lui répète qu'actuellement la seule utilité d'une maison est de servir de lieu d'asile aux mites et aux souris.

Chaque fois que c'est mon tour de faire office de gardien au dépôt, je me rends compte combien il est plus dur pour les femmes que pour les hommes de s'habituer à l'état d'amphibie. Nous sommes obligés de stocker trois fois plus de corps de femmes que d'hommes. Il semble qu'une femme ne puisse pas se passer de temps en temps de réintégrer un corps rien que pour se parer de vêtements et se regarder dans un miroir. Je crois que Madge n'aura de cesse avant d'avoir essayé tous les corps de tous les dépôts de la terre ! Je ne la taquine d'ailleurs jamais à ce sujet, car cette manie a beaucoup amélioré

son caractère. Son ancien corps, pour dire la vérité, n'avait rien de gracieux ni d'excitant, et cela la rendait maussade. Elle n'y pouvait rien, la pauvre âme, et je l'aimais malgré tout.

Dès que nous avons appris à devenir amphibies, Madge a eu une petite crise de folie en empruntant un corps de blonde platinée, celui d'une vedette de music-hall. Elle en a retiré une merveilleuse assurance et une humeur charmante.

Quant à moi, comme la majorité des hommes, j'avais été assez indifférent au corps qui m'avait été échu. Mon ancien corps que Madge prétend avoir aimé pendant un quart de siècle, était petit, noir et un peu ventru. Or, quand je demande à ma femme de me choisir elle-même un corps dans le dépôt, en souvenir du bon vieux temps, elle m'en conseille toujours un grand et blond. J'aurais trouvé tout naturel de réintégrer mon ancienne apparence ; c'était un bon diable de corps, commode et confortable, sans rien de brillant, mais solide et sain. J'ai vite été humilié quand j'ai appris que des corps comme le mien n'étaient pas gardés dans les dépôts : on n'y conserve que les forts, grands et de belle apparence. Je fus blessé que le mien ait été mis au rancart.

La pire expérience que j'ai faite, c'est lors de la Grande Parade des Pionniers, le jour anniversaire de la découverte du Dr Konigswasser. Ce jour-là, les cinq mille premiers amphibies se réincarnent pour marcher à la parade. Je ne raffole pas de cette distraction. Quand nous sommes tous là rapprochés avec nos corps, les pires instincts se réveillent. On a chaud, on a soif, on est fatigué, on se dispute, etc... Cette fois-là, on m'offrit comme un honneur de prendre le corps qui avait appartenu à Konigswasser. Comme un imbécile, j'avais cru à cet honneur. Et je me suis vu affublé d'un corps délabré qui avait des ulcères, des maux de tête, de l'arthrite, les pieds plats, le nez d'un faucon, des petits yeux de cochon et un teint ressemblant au cuir d'une vieille malle. La première fois que le jour de la Parade avait été institué, on avait essayé de persuader Konigswasser de se réincarner dans son ancienne enveloppe, mais il n'a pas voulu en entendre parler. C'est moi, pauvre idiot, qui en fus affublé, et lui se pavana sous l'aspect d'un cow-boy de deux mètres de haut, assez fort pour plier une boîte de conserve entre le pouce et l'index.

J'imagine qu'il ne pouvait pas plier grand'chose autrefois. Il existe un ancien portrait de lui à la Société d'Histoire. C'était un petit vieux voûté et assez négligé. Ses cheveux tombaient sur son col, ses pantalons étaient si mal suspendus que ses talons avaient percé l'ourlet, et la doublure de son veston pendait par derrière. Il oubliait l'heure des repas, sortait dans le froid et la pluie sans penser à se couvrir et ne surveillait pas sa santé. C'était le vrai type du savant distrait. Ses dents s'étaient gâtées et il avait fallu les lui arracher toutes. Comme il n'avait pas réussi à trouver un appareil de prothèse qui le satisfasse, il pensa plus que jamais que le corps humain est une

triste chose et que l'idéal serait de s'en débarrasser.

L'illumination de sa découverte lui vint curieusement un jour qu'il se promenait au Zoo à l'heure du repas des lions. Il aperçut sur le bord du lac des pompiers qui à l'aide d'un poumon d'acier, essayaient de ranimer un noyé. Il s'approcha et, regardant le visage du cadavre, il eut l'impression que c'était son propre corps dont il venait de s'évader. Aussitôt il eut conscience de son « double » et commença à vivre comme un amphibie. Il n'eut plus aucun besoin, ni sommeil, ni faim, ni soif, ni fatigue ; et il n'eut plus de soucis ni peur de rien. C'est ce jour-là qu'il se mit à écrire sa méthode. Elle eut tant de succès que nous sommes maintenant des millions, peut-être même un milliard d'êtres invisibles, indestructibles, dépouillés de substance inutile.

Naturellement, nous ne pouvions éviter d'éveiller l'inimitié de tous les gens qui sont contre les amphibies et ne veulent même pas entendre parler d'essayer notre méthode. Ils voudraient obliger les amphibies à reprendre un corps et à y rester. Ils ont un peu partout des appareils destinés à nous détecter. Ces appareils n'ont aucune utilité, mais semblent les réconforter. Nos ennemis se figurent que nous voulons leur faire la guerre ; ils vivent dans la terreur constante que nous les attaquions. Mais nous ne leur voulons aucun mal ; nous nous contentons de tenir secrets les emplacement de nos dépôts et de nos parades. De temps en temps, ils font des raids aériens ou lancent des fusées, ce qui ne nous fait aucun mal, mais détruit des choses fort coûteuses que leurs impôts devront payer.

Nos ennemis sont cependant plus malins qu'on ne croit, et avec Madge nous en avons fait la triste expérience. Ayant repéré un dépôt de corps qui nous était inconnu, nous eûmes la curiosité d'aller l'observer bien que ce fût situé au milieu d'un champ ennemi. Madge était très intriguée par une grande vitrine dans laquelle se trouvaient des vêtements féminins et un corps de femme, le plus sensationnel que j'aie jamais vu, haut de presque deux mètres et avec un galbe de déesse. Le corps avait la peau cuivrée, les cheveux et les ongles teints de couleur chartreuse, et vêtu d'une robe du soir en lamé or. A côté, se trouvait le corps d'un géant blond en uniforme de feld-maréchal, bleu clair passepoilé d'écarlate et couvert de décorations. Madge, subjuguée, oubliant où elle était et d'où elle venait, s'incarna dans le décor de la déesse. Pris d'inquiétude et ne voulant pas la laisser courir seule une aventure, je m'introduisis à mon tour dans le corps du feld-maréchal.

Hélas ! mes craintes étaient justifiées. Ce dépôt inconnu était un piège pour attraper les amphibies. Une sirène déchira l'air et des soldats sortirent de leurs cachettes pour nous saisir. Nous eûmes aussitôt les chevilles liées, ce qui nous empêchait de nous désincarner, car le changement d'une forme à l'autre ne peut se faire qu'avec le libre mouvement des jambes. Le jeune lieutenant qui commandait



les soldats esquissa une gigue, tant il était fier d'être le premier à avoir réussi la capture de deux amphibies. Depuis des années, ils avaient dépensé des milliards en vain pour nous tendre des pièges.

On nous emmena jusqu'à la ville pour y être jugés. Sur le parcours, la foule, hostile aux amphibies, nous huait et nous injuriait. Au tribunal, des appareils de télévision furent amenés pour enregistrer notre procès. En attendant de comparaître, nos corps à Madge et à moi commencèrent à nous faire souffrir : nous étions fatigués, nous avions faim, nous avions sommeil et nous n'arrivions pas à trouver une position confortable sur les lits de camp de la prison.

L'accusation portée contre nous était punissable de la peine capitale, selon les lois de nos ennemis. Notre cas était qualifié de désertion, tout amphibie ayant eu la coupable lâcheté de déserter son corps qui aurait pu accomplir de nobles actions en faveur de l'humanité. Nous n'avions aucune chance d'être acquittés. La seule raison de ce jugement était d'étaler l'exemple de notre turpitude devant la salle pleine à craquer. Le procureur m'accusa de lâcheté, de désertion dans des termes cinglants. N'ayant plus rien à perdre, je lui répondis avec la même véhémence. Finalement, fixant l'objectif de la télévision, je commençai à développer la méthode de Konigswasser et à vanter tous ses mérites. Mais le procureur frappa un coup violent sur la table et les opérateurs obturèrent leurs caméras. — « Alors, c'est la guerre ! m'écriai-je de toutes mes forces. Vous allez voir de quoi les amphibies sont capables ! Si vous ne nous déliez pas immédiatement, ma femme et moi, tous les amphibies vont venir vous prendre d'assaut pour vous précipiter du haut de la falaise. Vous allez voir de quoi ils sont capables ! »

C'était pure vantardise, bien entendu. Mais j'étais féroce et impressionnant dans ce grand corps de feld-maréchal, et mon bluff réussit. Le procureur ordonna aux soldats terrifiés de nous délivrer. Je fis quelques pas pour me désincarner et ce magnifique feld-maréchal, avec toutes ses décorations, s'effondra au bas de l'escalier comme une loque. Madge quitta de même le corps de la déesse aux cheveux chartreuse, et nous retournâmes chez nous, nous félicitant de notre état d'amphibies.

Naturellement cet état comporte de légers inconvénients. Il faut bien de temps en temps travailler à l'entretien des dépôts et à la nourriture nécessaire aux corps pour qu'ils restent en bon état. Mais tout cela est bien peu de chose en comparaison de tous les soucis, tourments et tracas dont nous sommes délivrés. J'ai l'impression bien nette que le prochain degré de l'évolution consistera à se détacher des corps tout d'un coup et sans regret, comme ces organismes amphibies antédiluviens qui rampèrent hors de la boue vers le soleil, et qui jamais plus ne retournèrent à l'Océan.

(D'après KURT VONNEGUT Jr.)

*Le gérant* : A. ALBARRANC. - AURILLAC, IMPRIMERIE MODERNE. - Dép. lég. 2e tr. 1954

galaxie

SCIENCE FICTION

*de la*

*véritable fiction*